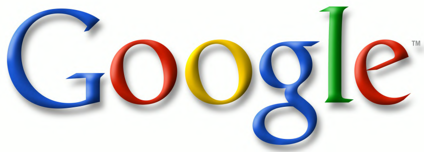
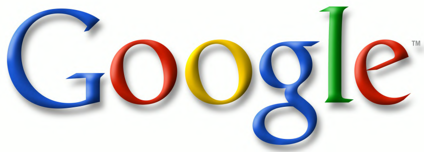
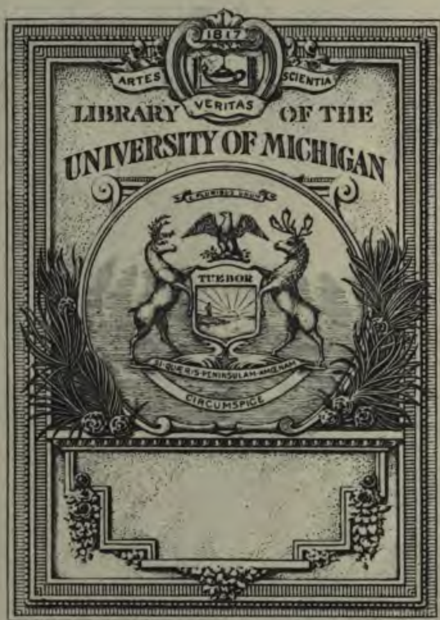







1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LA VIE
DE MONSIEUR LE DUC
DE
MONTAUSIER
PAIR DE FRANCE,
GOUVERNEUR DE MONSEIGNEUR
LOUIS DAUPHIN,
AYEUL DU ROY
A PRESENT REGNANT,

Ecrite ſur les Mémoires de Madame
la Ducheſſe d'Uzés ſa fille.

*Par N****

TOME PREMIER.

Louis Joseph de Madaillan

A PARIS,

Chez
ROLLIN, Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont S. Michel, au Lion d'or.
GENNEAU, ruë Saint Jacques, à l'Image Saint Pierre.

MDCCXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

est en moi le zéle sincére, & le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, N. ***

PREFAC

CET Ouvrage n'eſt point celui qui fut promis au Public il y a quelques années dans le Journal de Trévoux, & que l'on annonça l'an paſſé comme prêt à paroître. Je donne quelque choſe de plus, que ce que l'on avoit fait eſpérer. C'eſt ici la Vie de M. le Duc de Montauſier, & non pas de ſimples *Memoires pour ſervir à ſon Hiſtoire.* On me diſpenſera de rendre compte des raiſons qui ont engagé les perſonnes intéreſſées à me charger de l'execution d'un deſſein dont un autre étoit déja ſaiſi ; & je crois qu'il me ſuffira d'apprendre au Lecteur, que cet Ouvrage eſt ſeul reconnu par ces perſonnes, & que tout autre ſur le même ſujet, ne ſeroit pas adopté. Si je parle avec tant d'aſſurance, on doit penſer que

je n'appréhende pas d'être démenti.
Le nom de M. le Duc de Montausier est si célébre, & sa réputation si répanduë, que sa Vie ne sçauroit être que très-favorablement reçûe de quiconque a du goût pour la vertu. Son amour pour les sciences, & la protection qu'il donnoit aux Sçavans, font espérer que toutes les personnes qui cultivent les lettres, verront avec plaisir le détail des sentimens & des actions d'un homme qui fut un second *Mecène*, sous un second *Auguste*. Enfin on se flatte que les Grands & les Seigneurs de la Cour liront avec quelque satisfaction la Vie d'un Héros, qui dans les rencontres les plus périlleuses, & dans les emplois les plus difficiles, montra toujours une valeur, une fidelité, & une grandeur d'ame extraordinaires. Peut-être même que si ce Livre, par un bonheur, qu'on n'ose se promettre, tomboit entre les mains du jeune Monarque qui nous gouverne avec tant de sagesse & de gloire,

Il ne pourroit refuser son estime à celui qui eut l'honneur d'élever son Auguste Ayeul, & qui inspira à ce grand Prince cette pieté, cette affabilité, cette inclination bienfaisante, & mille autres vertus, que nous admirons dans un Roi, à qui il les a transmises avec son sang.

La source où j'ai puisé la plus grande partie des faits qui font le corps de cet Ouvrage, est un écrit de Madame la Duchesse d'Uzés, fille unique & héritiére de M. le Duc de Montausier. Cet écrit n'est véritablement qu'un mémoire abondant pour les choses, mais peu exact pour les circonstances & les dattes. Il a donc fallu pour mettre de l'ordre dans la narration, & placer chaque fait en son lieu, consulter tous les monumens qui nous restent du tems où vivoit M. de Montausier. Cette récherche a été également avantageuse au Pere & à la Fille, en faisant voir que la Fille, lors même qu'elle loüe son Pere,

us un nom emprunté, ose lan-
s traits d'une satyre calomnieuse
e un Seigneur également respec-
par son rang & par sa vertu. La
n de cet Auteur étoit bien aveu-
puisqu'elle ne lui laissoit pas voir
t qu'il faisoit à celui-là même,
il prétendoit rapporter les sen-
s & les discours. Où est en ef-
probité de M. de *Segrais*, si après
donné à M. le Duc de Mon-
r les plus magnifiques loüanges
ses *Eglogues*, il le déchire impi-
lement dans ses entretiens par-
ers avec M. Foucault ? J'aurois
ut-être moins insisté sur un li-
, qui fut flétri dès sa naissance;
ne sçavois que les satyres & les
mnies, malgré toutes les précau-
que l'on peut prendre, se ré-
ent aisément, & trouvent tou-
des gens malins, ou crédules,
s à y ajoûter foy sans aucun exa-

ielques personnes avoient sou-

haité que je m'étendisse sur les preuves de la noblesse de M. de Montausier; mais outre que je ne suis point au fait des Généalogies, j'apprens que celle de M. de Montausier sera à la tête du nouveau volume que le R. P. *Simplicien*, continuateur du P. *Anselme*, se dispose à mettre au jour. Sans rien entreprendre sur les droits d'un Auteur dont je respecte les lumieres, je me contenterai de dire ici en peu de mots, que la Maison de Sainte Maure compte plus de six cens ans d'antiquité; que les Seigneurs de ce nom se sont toujours distinguez par leur courage, & leur probité; qu'ils ont été dans tous les tems revêtus des premiers emplois de la milice, & que *Guillaume de Sainte Maure*, qui avoit pris le parti de l'Eglise, fut élevé par *Philippe de Valois* à la dignité suprême de la Robe. J'ajoûterai que cette Maison si noble par elle-même, s'est d'ailleurs soutenue par ses alliances avec les familles les plus distinguées du

Royaume ; que celle de Montaufier entr'autres lui donna, il y a plus de trois fiécles, une nouvelle fplendeur, en y portant de grands biens& un nom des plus illuftres ; que la branche de ce nom s'eft glorieufement perdue dans la maifon d'Uzés, dont on connoît affez la grandeur, & qu'enfin la branche de *Sainte Maure* s'eft perpétuée & fubfifte encore dans des Seigneurs qui foutiennent fous nos yeux toute la gloire de leurs ancêtres.

A l'égard du ftile que j'ai employé en écrivant cet Ouvrage, je crois que ce feroit exciter la cenfure, que de vouloir le juftifier par avance. Je dirai feulement que j'ai pris celui que j'ai jugé le plus convenable au fujet, & que je n'en ai point rejetté certains ornemens, dont il n'y a que les grandes Hiftoires, qui puiffent fe paffer. Dans la vie d'un particulier tous les faits ne font pas également frappans ; & ce n'eft que par le fecours d'un

élevé, que les petites choses peu-
figurer avec les grandes.
dois avertir ici que cette Vie
point, ce qu'on appelle Pané-
que; je fais profession d'y dire la
é; & l'on s'appercevra que si je
che à faire briller les vertus de
le Montausier, je ne déguise pas
éfauts.
faut dire un mot aussi des fa-
ses *Maximes*, que ce grand hom-
nspiroit à M. le Dauphin, & dont
rouvera ici l'abregé. On songeoit
ord à en faire un Recueil séparé,
n Ouvrage à part; mais la diffi-
é de mettre en œuvre des maté-
t de cette nature, & la crainte
e pas réüssir même après un long
ail, ont fait changer de dessein.
s'est contenté de ramasser les Ma-
es les plus belles, & de les insé-
dans la suite de la narration. Il
a assez pour donner une grande
de la maniére dont M. de Mon-
ier formoit l'esprit & le cœur de

son auguste él ve, & trop peu pour causer de l'ennuy aux Lecteurs, même les moins curieux de morale.

Je ne sçai si la délicatesse de notre siécle ne sera point blessée de voir un homme de Cour loüé souvent pour sa piété & sa Religion ; mais je déclare qu'en ce point, je n'ai fait presque que copier le *Memoire* de Madame la Duchesse d'Uzés, & que d'ailleurs je n'ai pas crû que pour plaire davantage à un petit nombre de personnes, je dusse retrancher de la Vie de M. de Montausier, ce qui peut le rendre encore plus estimable & plus digne de vénération, aux yeux de tous les honnêtes gens.



LA VIE DE M. LE DUC DE MONTAUSIER.

LIVRE PREMIER.

SI la gloire des hommes dépendoit uniquement de la grandeur de leur origine il y en auroit peu qui dans une condition privée, pussent tirer de leur naissance un plus vif éclat que M. le Duc de Montausier. Il naquit le . jour d'Octobre de l'année 1610. &

le second fils de Leon de Sainte-
ure, Baron de Montausier, & de
rguerite de Chateaubriant; tous
x sortis des plus illustres maisons
à Bretagne & de la Touraine. On
lispute en effet ni à l'une ni à l'au-
cette antiquité respectable qui re-
nte jusqu'aux siecles les plus reculés,
qui rend la noblesse d'autant plus
ientique, qu'il est plus difficile
trouver la source. Mais les qua-
du cœur & de l'esprit surpassoient
ore les avantages de la naissance
r le Baron de Montausier, & dans
lemoiselle de Chateaubriant. L'un
nissoit en sa personne toutes ces no-
qualitez qui accompagnent d'or-
ire une illustre origine. L'autre fai-
briller en elle ces graces & ces
us dont l'alliance est si rare, & qui
regarder avec admiration les
onnes dans qui elles se trouvent
eusement rassemblées. Un maria-
ue l'inclination avoit formé sans
me vûe d'interest, promettoit aux

une épouse tendrement cherie, blée de la plus vive douleur, & gée de l'éducation de trois enfans eur restoient ; sçavoir Hector, qui me aîné de la maison, prit le nom on pere ; Charles dont j'écris la qu'on appelloit Marquis de Salles, atherine qui fut mariée d'abord au quis de Lehoncourt, & en secondes nôces au Marquis de Laurieres de maison de Pompadour, dont son fils nt le Chef.

Madame de Montausier avoit toutes les qualitez qui font le caractere femme forte, une ame élevée, sentimens nobles, une fermeté &

lle pouvoit encore goûter
long-temps les douceurs de
fit de tous ces avantages si
ux Dames, un genereux sa-
se consacra toute entiere à l'é-
de ses enfans. Pour écarter
i eût pû la distraire de cette
n essentielle aux yeux d'une
étienne, & pour rétablir par
œconomie les affaires de sa
ue l'inclination genereuse &
son époux, avoit considé-
dérangées, elle résolut de
, pour ainsi dire, toute vi-
is une de ses terres; elle se
us ses équipages, & ne garda
omestiques les plus necessai-
endit ses pierreries & même
pour acquitter les dettes de
& se réduisit à ne plus faire
sa table que les mets les plus
, & à ne s'habiller que d'une
be de laine qu'elle filoit el-
Heureuse si tant de vertus
é animées par la vraye Foy!

e ne transmit que trop fidelle-
à ses enfans.
ès que sa douleur fut un peu
tie, & que ses affaires commen-
t à se débrouiller, Madame
ontausier travailla tout de bon
iver les tendres plantes qui lui
t confiées: On ne sçauroit dire
où descendoit sa tendresse; tou-
attentive à ce qui pouvoit retar-
u avancer le fruit de ses sages
ctions; elle mettoit en usage
es innocens artifices d'un zele
é & industrieux, pour corriger
fauts, ou pour cultiver les vertus
ntes de ses éleves. Elle trouva

loit souvent que la mere employât la severité pour le ramener dans la route d'où son humeur impetueuse le faisoit sortir de temps en temps.

Il faut avoüer cependant que la prévention entroit pour quelque chose dans la conduite de cette illustre veuve à l'égard de ses enfans. Un certain amour de prédilection qui lui faisoit découvrir dans son aîné jusqu'aux plus imperceptibles avantages du corps ou de l'esprit, cachoit souvent à ses yeux les bonnes qualitez de son cadet, que les personnes moins prévenües ne croyoient ni moins aimable, ni moins estimable que son frere. C'est ce qu'en pensoit entr'autres la fameuse Comtesse de Brassac, sœur du Baron de Montausier, qui fut depuis Dame d'honneur de la Reine Anne d'Autriche. Cette Dame pour adoucir la douleur qu'elle ressentoit de n'avoir point d'enfans, demanda à sa belle-sœur le plus jeune de ses neveux, & se chargea de l'élever auprès d'el-

le : elle obtint ce qu'elle desiroit. Jamais personne ne fut plus en état de donner à un jeune homme, ces principes de politesse qui sont necessaires pour réussir dans le monde. Elle auroit pû même tenir lieu au jeune Marquis du maître le plus habile dans les langues sçavantes, que son inclination & son esprit pénétrant lui avoient fait apprendre à elle-même, sans maître ; seulement en assistant aux leçons de ses freres. Mais la capacité ne suffit pas toujours dans ceux qui se chargent de l'éducation d'un enfant ; il arrive d'ordinaire qu'une molle indulgence rend inutiles les plus beaux talens. Et c'est ce qui arriva en effet au Marquis de Salles. Son extrême jeunesse, sa vivacité, ses manieres pleines d'agrément, ses saillies ingenieuses, sa contenance aisée & hardie gagnerent le cœur de la Comtesse, & encore plus celui du Comte son époux. Une affection outrée prit la place d'une sage amitié,

& par une complaisance que la tendresse seule pourroit excuser. Ces deux personnes si propres à former un cavalier parfait, laisserent à un neveu trop cheri toutes ses imperfections.

Une fiévre assez violente dont l'enfant fut alors attaqué, ne contribua pas peu à authoriser l'indulgence avec laquelle on le traitoit, & engagea sa mere à le venir voir. Elle rapperçut avec douleur le peu de progrès qu'il avoit fait dans une si excellente école; elle fut surprise de le trouver dans l'ignorance des premiers élemens de sa langue maternelle, & plus fâchée encore de le voir accoutumé à suivre en tout ses penchans, & disposé à ne pas souffrir patiemment ceux qui prétendroient s'y opposer. Elle dissimula son chagrin, & résolue à ne pas permettre que les esperances qu'elle avoit conçues de son fils, malgré ses préventions, s'évanoüissent faute d'une éducation convenable, elle le retira

des mains d'un oncle & d'une tante qui l'adoroient, & de rejoindre à son aîné. Le changement de discipline ne fut pas long-temps sans produire dans le jeune Marquis un changement considerable. Semblable à un Jardinier industrieux, qui pour rendre un arbre fertile, coupe & retranche toutes les branches superflues ; Madame de Montausier s'arma d'une rigueur salutaire envers son cadet, & pour lui faire prendre un bon pli s'étudia à contredire en tout ses inclinations. Par une conduite toujours ferme, & que les agrémens de l'enfant ne purent jamais déconcerter, elle le forma de bonne heure à la fatigue & au travail, à souffrir sans se plaindre le froid & le chaud, à courir à pied, à monter à cheval, à manger les choses mêmes pour lesquelles il témoignoit le plus de répugnance, à fuir avec horreur le plus léger mensonge, à ne se laisser jamais vaincre par la douleur, & à retenir des larmes,

ans, lui fit prendre la résolution les mettre dans un collége, perdée que l'émulation qu'inspire naellement la multitude des concurs dans les Academies publiques, fait de jeunes cœurs une impression plus efficace que les exercices curs de l'éducation particuliere, comme l'on combat sans Rival, est victorieux sans gloire, & vain sans confusion. Sedan étoit alors plus florissante école du parti Hunot en France; plusieurs Maîtres réputation * dans la Secte y enmoient les Langues sçavantes, & Théologie Calvinienne sous la protion des Princes de Sedan, qui ès avoir été par le malheur des aps les appuis de l'erreur, sont deus, & se font gloire d'être encore ourd'hui de zelez défenseurs de la ité. Ce fut là que Madame de ntausier envoya ses deux-fils, esant qu'outre les progrès qu'ils y urroient faire dans les sciences, ils

apprendroient à fond les Dogmes le sa Religion, pour qui elle leur ıvoit inspiré un zele extraordinaire. Ni la longueur du chemin, ni la riueur de la saison ne pûrent l'engaer à differer leur départ ; charmée au contraire de trouver une occasion de eur faire essuyer la fatigue à laquelle elle vouloit les accoutumer, elle les it partir brusquement pour un voyae de près de deux cens lieües à cheval, & dans le milieu de l'hyver, accompagnez de leur Précepteur, & le deux domestiques.

Les deux freres ne furent pas ong-temps à Sedan sans se distinguer 'un & l'autre par cette finesse d'esprit, & ces manieres nobles qui sont propres des personnes bien nées, dans qui l'éducation releve les dons de la nature. Le Marquis de Montausier toujours appliqué aux exercices du College avançoit considerablement lans la carriere littéraire, tandis que on cadet toujours rétif à une étude

les Catholiques, & l'on voyoit avec surprise un Cavalier de quatorze ou quinze ans, aussi zelé pour les intérêts de la secte que les plus vieux Ministres. Son zele étoit si vif, ou plûtôt son entêtement si déplorable qu'il alloit jusqu'à lui faire verser des pleurs, lorsqu'il apprenoit quelque chose de désavantageux au Party. Par cette fidelité & par une sagesse également rare dans un âge si peu avancé, il s'étoit attaché ce qu'il y avoit à Sedan de plus estimable, & de plus distingué, soit par la science, soit par la probité; bien différent de la plûpart des jeunes gens, le Marquis de Salles recherchoit avec empressement l'entretien des personnes que l'experience & la capacité mettoient au-dessus de lui; il les consultoit avec confiance, les écoutoit avec docilité, & les respectoit ou comme ses Maîtres, ou comme ses Peres. Ce n'étoit point sur l'éclat de la naissance, ou de la fortune qu'il mesuroit son estime & son amitié;

vertu & la science en étoient
le régle ; tous ceux dans qui
l'autre se rencontroient deve-
ses amis, fussent-ils d'une con-
fort inférieure à la sienne. Son
fondée sur des principes si soli-
connut jamais de refroidisse-
& dans la suite de sa vie il
à ses anciennes connoissan-
ans toutes les occasions où il
ur être utile, qu'il en avoit
rs chérement conservé le sou-
Mais cette bonté de cœur se
principalement envers son fre-
c lequel il fut toujours uni plus
ment encore par les nœuds
amitié tendre, que par les liens
nature & du sang. Madame de
usier prévenuë diversement,
e je l'ai observé à l'égard de
ux fils, les traitoit aussi avec une
nce que tout le monde remar-
excepté celui qui y étoit le
teressé. Elle prenoit un soin égal
urs études & de leurs mœurs ;

ais elle leur falloit une distrib
rt inégale de ces récompense
ces douceurs si propres à e
jeunesse à bien faire, & à con
rsqu'elle fait déja bien. Il n
ndoit que du Marquis de
entrer dans ces sentimens d'e
ie les Parens n'occasionnent
op souvent par d'injustes préf
ons. Mais non; son ame gran
néreuse fut toujours inaccessibl
teintes d'une basse jalousie, &
urs son frere n'abusant jamais
periorité qu'on sembloit l'aut
prendre sur son cadet, rien n
pable de diviser leurs cœurs,
oubler une union si rare, & r
ie telle épreuve. Lorsque la
nce de l'âge engagea leur m
s séparer, & à faire passer so
né des exercices du College à
l'Academie, le cadet le vit
ec un regret sincere, & san
oux de l'état plus libre où son
alloit entrer, il envisagea un

ent la peine qu'alloit lui causer l'absence de la personne qu'il aimoit avec plus de tendresse. Pendant que son né brilloit dans la Capitale du oyaume par un train & un équipage proportionné à sa qualité, le Marquis de Salles achevá à Sedan le ours de ses études, dont rien ne put distraire, que le desir de sçavoir des nouvelles de ce frere chéri, & le aisir qu'il ressentoit en apprenant s succès.

En effet, le Marquis de Montausier reçût dans le monde, dès qu'il parut, l'accueil favorable que meritoient sa naissance, sa bonne mine, & s talens; il réüssit parfaitement dans s exercices de l'Academie, & s'étant is en peu de tems en état d'en faire age pour le service de son Prince, n'attendoit que l'occasion de signaler n courage, & sa capacité prématurée pour le métier des armes. Il avoit encore que vingt-un an, rsque la guerre excitée en Italie

de l'investiture du Duché de
, que l'Empereur refusoit au
e Gonzague, allié de la Fran
présenta cette occasion qu'il
c avec tant d'ardeur. Dom
s de Cordouë, General des
Espagnoles, ayant mis le sie
nt Cazal, dont le Duc de
avoit confié la garde aux
; M. le Marquis de Mon
résolut de se jetter dans la
qualité de volontaire, afin
ger la gloire & les perils
Compatriotes qui s'y trou
nfermez. Il partit de Paris
dessein, & s'avançoit à gran
nées vers le terme de ses dé
que la petite verole l'arrêta
par où il avoit pris son
A peine fut-il hors de dan
le visage encore tout cou
marques de la cruelle mala
quelle il venoit d'échapper,
dit à Mantouë. Il y trouva
François de qualité, que la

guisé lui-même sous un habit
à celui de son Compagnon,
& les chaleurs de l'Esté qui sont
ives dans ces climats, & sans
à la foiblesse que lui avoit laissé
ladie, il traversa à pied tout le
ennemi, & se jetta heureuse-
dans Cazal. Il y fut reçû avec
& l'applaudissement qui étoient
une si belle action. Le Marquis
iron qui commandoit dans la
, ne douta point qu'une valeur
le ne lui fut d'un grand secours
mulation qu'elle alloit inspirer,
contribuât à faire échoüer l'en-
ise des Espagnols. L'estime &



naturels & acquis, il joignit une aplication sérieuse aux exercices de l'Academie, qu'il regardoit comme des devoirs indispensables de son état, & dans lesquels il se faisoit un point de conscience de se rendre le plus parfait qu'il lui seroit possible. Par une conduite si différente de celle de ses premieres années, il regagna la tendresse que la Marquise sa mere avoit crû devoir lui refuser, ou pour mieux dire lui cacher jusqu'alors ; elle ne put differer plus long-tems à témoigner à son cadet un amour égal à celui qu'elle avoit fait paroître pour son aîné, & elle comprit l'injustice qu'il y auroit à ne pas partager également son cœur entre deux fils que tout le monde en jugeoit également dignes. On ne peut être plus sensible que le fut le Marquis de Salles au changement qu'il apperçut à son égard dans une mere qu'il aimoit tendrement, & dont il desiroit avec ardeur de se voir aimé autant qu'il

l'aimoit

s'aimoit lui-même. Cela seul auroit suffi à une ame aussi généreuse que la sienne, pour le piquer de la plus vive émulation, quand les motifs de l'honneur, & encore plus ceux de la raison ne la lui auroient pas inspirée. Mais à mesure qu'il avançoit en âge, on voyoit se développer en lui ces nobles sentimens de droiture & de probité qui faisoient son véritable caractere, & qui le porterent toujours à faire le bien uniquement parce qu'il étoit bien ; & son devoir, parce qu'il étoit son devoir. Devenu avare du tems, dont il avoit connu tout le prix, il sçut tandis, qu'il en fut le maître, le partager & l'employer d'une maniere agréable & utile tout à la fois. Il aimoit les spectacles, & les compagnies ; mais il ne recherchoit dans les uns & dans les autres que ce qui pouvoit instruire, & polir les mœurs. Sa passion pour l'étude croissant de jour en jour, il passoit un tems considerable à lire les Ouvra-

prit anciens & modernes. La
& les Romans faiſoient ſon
ent, & l'Hiſtoire ſon occu-
Comme il avoit l'eſprit ſolide
uroit légérement & ſans eſti-
recits fabuleux d'actions chi-
es, dont le Héros, ſous une
ertu, laiſſe appercevoir les plus
les foibleſſes, & qui après
romené le Lecteur au milieu
oule de fauſſes merveilles qui
ſſent pour un tems, le laiſſent
ans un vuide affreux. Au con-
l ne pouvoit ſe raſſaſier de
re, parce qu'il ſentoit de
utilité il eſt de connoître ce
nt les hommes, par leur ve-
actions, & combien les exem-
ie préſentent à nos yeux les
nens des ſiecles paſſez, ſont
ficaces pour nous toucher &
perſuader, que les Allégories
s ingenieuſes des Romans, ou
s plus beaux préceptes mêmes
Morale.

Le plaisir qu'il trouvoit dans la lecture ne lui donnoit point de dégoût pour celui qui se trouve dans les conversations & dans la societé des hommes. Il cherchoit sur tout à s'entretenir avec les personnes qui avoient la réputation d'être sçavantes & vertueuses ; c'étoit-là ses compagnies de choix, au lieu qu'il ne se rencontroit dans les autres que par bienséance & par necessité ; malgré sa grande jeunesse il fut lié intimement dès ce tems-là avec un grand nombre d'hommes illustres dans la République des Lettres, qui ne trouvoient point de trop dans leurs doctes assemblées un jeune Cavalier, qui par son goût & son mérite leur promettoit un digne rival, & un généreux protecteur.

Messr. Chapelain, Conrard, Suderi, les PP. de la Ruë. Rapin, Bouhours, &c.

Ces occupations tranquilles faisoient le plaisir du Marquis de Salles ; mais le doux repos dont il jouissoit dans le commerce des Muses, ne fut que trop souvent interrompu par

le bruit de ces guerres, plus que civiles, qui malgré la févérité des Loix divines & humaines, facrifient à la vaine Idole du point d'honneur, le plus pur fang d'un Etat; guerres funeftes, qui dans le fein même de la Paix privent la Patrie de fes Défenfeurs, & plongent d'illuftres familles dans le deüil & dans la trifteffe.

La fureur des duels n'avoit point encore perdu en France les titres pompeux d'honneur & de bravoure, fous lefquels elle avoit toujours féduit la Nobleffe, & tout ce qui fe piquoit d'avoir le cœur haut, & l'ame bien née. Le Marquis de Salles ne put éviter un mal qui fe gagnoit par contagion, & dont on fe faifoit gloire d'être attaqué. Son amour pour la juftice, fa haine pour la médifance, la fraude & la calomnie, fon ardeur à foûtenir fes fentimens; fur tout le principe malheureux dans lequel fon naturel boüillant & fa bravoure l'avoient mis, qu'il étoit jufte

le se battre pour empêcher l'injustice, & qu'il étoit plus court de défendre la verité par les armes que par les raisonnemens ; tout cela l'engagea dans un grand nombre de combats singuliers, dont il sortit toujours avec la gloire que le monde attache à ces sortes de triomphes.

Au reste, il sçut garder des mesures & des regles au milieu même du désordre ; jamais il ne prit de second, & jamais il n'en servit à d'autres ; modeste dans la victoire, il rendit justice à la valeur de ses adversaires ; toujours facile pour les accommodemens, il mettoit dans tout leur tort ceux qui refusoient la réconciliation avant le combat ; n'abusant jamais des avantages qu'il y avoit eus, il se faisoit des amis tendres & affectionnez de ceux, que pour obéir aux Loix du monde, il avoit été forcé de traiter en ennemis. Cette modération si peu commune le préparoit à goûter un jour les principes

que le Christianisme oppose à
du point d'honneur ; on le
après les premieres fougues c
jeunesse, se condamner lui-mêm
ce point, & laver de ses larm
tache que la passion des duels a
selon lui imprimée sur sa vie.
en attendant ces momens heu
suivons-le dans les Armées, où
la bien-tôt sur les pas de son f
acquérir une gloire infiniment
digne des grandes ames, que
qu'il avoit acquise dans ces con
défendus, qni ne produisent
combattans qu'une fausse gloi
des malheurs trop réels.

1630. La guerre s'étant rallumée er
lie, au commencement de l'a
1630. le Marquis de Salles
les Alpes, & s'alla joindre à son
re, qui faisoit alors sa troisiéme C
pagne en ces quartiers, à la tê
son Régiment. La réputation

Cadet, & lui fit rechercher avec empressement l'occasion de se montrer digne d'un tel frere ; elle ne tarda pas à se présenter. Les Espagnols ayant assez fait connoître qu'ils en vouloient encore à Cazal, & qu'ils songeoient à réparer la honte que cette Place leur avoit déja causée ; M. de Toiras qui y commandoit pour le Roy, songea de son côté à la mettre hors d'insulte. Il commença par jetter des troupes dans quelques postes peu fortifiez qui en faisoient les avenuës, afin que le tems qu'employeroient les Espagnols à s'en rendre maîtres, lui servît à amasser des vivres & des munitions. Rosignan Place fort petite & incapable d'une grande résistance, échut au Marquis de Montausier ; Le Commandant connoissoit si bien la foiblesse de ce Poste ; qu'en le confiant au courage & à la vigilance du Marquis, il lui dit, que d'un autre il n'attendroit que trois jours de défense, mais que de lui ; il en atten-

louble, fur-tout étant fec
un frere qui montroit
de lui reſſembler. En
ais Spinola ayant attaqué
vec une puiſſante armée
eres ſe défendirent avec
eur, qu'ils ne ſe rendirent
Capitulation honorable, a
e jours d'un Siege qui c
nemis plus de quinze
e Canon, & la perte de
nq cens hommes. Aprés a
remieres armes dans une
ſi périlleuſe, le Marqui
ntra avec ſon frere dans C
ieneral Eſpagnol mit enfi
meux qui fut ſoûtenu ſi
nent par les François.
ant le tems qu'il dura, o
dire toutes les marque
qu'y donnerent chaque
x jeunes Héros : ils ſe pre
oujours des premiers pour
e danger des ſorties, qu
; preſque tous les jours, &

lesquelles il n'y avoit point de quartier à attendre des Espagnols, dont le General disoit tout haut, qu'il avoit ordre de nettoyer l'Italie de François. Le Marquis de Montausier y fut dangereusement blessé; & le Marquis de Salles accablé de fatigues y fut attaqué d'une fievre maligne, qui le mit à deux doigts de la mort; mais rien ne pouvoit rallentir son courage; il surmonta son mal, & sans s'écouter, à peine fut-il hors de danger qu'il monta à cheval, & fit ce qu'on n'auroit pas exigé de ceux même qui joüissoient de la santé la plus parfaite. Le Commandant ayant resolu de faire de nouvelles fortifications à la Place, tous les Officiers depuis le Duc de Mayenne troisiéme fils du Duc de Mantoüe jusqu'au dernier, se prêterent courageusement à ce penible travail, & l'on peut penser ce qu'eut à souffrir le Marquis de Salles dans un âge si tendre, de ces fatigues jointes aux sorties fréquentes, & à

La beauté avoit pour M. de S
de puissants attraits, & dans sa
nesse, il ne s'y laissa que trop
vent entraîner. Il plut à plus
Dames de Lorraine, & s'attacha
tout à une dont les charmes, &
encore les sentimens qu'elle avo
le-même pour lui, firent naître da
cœur du Marquis la passion la plu
te. Ils s'aimerent & firent paroître
librement leur amour pendant
année entiere ; mais la fortune
bientôt troubler leur repos, & p
revers fâcheux, cette Dame de
prisonniere. Le Marquis fit usag
crédit que l'amitié & la naissan
donnoient auprès du Gouverr
pour adoucir les rigueurs de la p
à une personne si chére. Il fut soll
de la maniere la plus séduisante
faire quelque chose de plus,

l'oubli une action si héroïque de
ntereffement, si la perſonne mê-
qui en avoit été l'occaſion ne
publiée dans la ſuite, & ne ſe
fait un devoir de rendre juſtice
n homme, dont la fermeté admi-
e juſtifioit les ſentimens qu'elle
t eus pour lui.

Jn attachement plus ſolide ſuc-
a bientôt à celui dont nous ve-
s de rapporter des circonſtan-
ſi glorieuſes pour le Marquis
Salles. Ce fût vers ce tems-là,
l vit pour la premiere fois celle
devoit regner conſtamment ſur

Marquise de Ramboüillet ; mais une action comparable à celle qu'il venoit de faire en Lorraine, quoique dans un genre différent, lui fit naître la curiosité de voir par lui-même, ce qu'il ne sçavoit encore que par le rapport des autres.

De deux freres qu'avoit Mademoiselle de Ramboüillet, le Cadet dans un âge encore tendre fut frappé de la peste, qui désoloit la Capitale du Royaume, & qui après s'être répanduë sur le Peuple, porta ses ravages jusque dans les Palais des Grands. Ce fut en cette ocasion que cette héroïne allarmée du danger de son frere, & de celui auquel son illustre mere vouloit s'exposer en assistant le malade, donna un exemple memorable de sa fermeté, & de sa tendresse. Elle ne put détourner Madame de Ramboüillet de la résolution qu'elle avoit prise ; mais elle obtint au moins de partager le péril avec elle. Sa jeunesse, sa beauté, la délicatesse

licatesse de son tempérament, le soin de conserver une vie que tout conspiroit à rendre heureuse, tout cela ne put l'empêcher de faire un sacrifice, que la Religion & la nature même n'exigent pas. Elle se renferma dans la chambre du malade, où elle fit consentir Madame de Ramboüillet à ne point entrer; & seule au milieu d'un air empesté, elle assista avec une présence d'esprit, & une tranquillité toujours égale, non-seulement son frere, mais encore plusieurs domestiques qui furent attaquez du mal contagieux. Sa tendre charité ne put sauver celui qui en étoit le principal objet : Ce frere dont elle avoit fait voir d'une maniere si éclatante que la vie lui étoit plus chére que la sienne propre, succomba à la violence du mal, & expira le neuviéme jour entre les bras de son incomparable sœur.

Le bruit d'un dévouëment si généreux s'étant répandu, tout ce qu'il y

avoit de personnes distinguées à la Cour & à la Ville, soit par la grandeur de la naissance, soit par les talens de l'esprit, allerent en foule témoigner à Madame & à Mademoiselle de Ramboüillet, l'admiration qui étoit dûë à leur vertu, & la douleur qu'on ressentoit de la perte qu'elles venoient de faire. Le Marquis de Salles naturellement sensible, fut plus touché que personne du bon cœur & de l'affliction de la mere & de la fille. Il voulut être des premiers à les complimenter, dans une circonstance où la loüange ne pouvoit être qu'au dessous du mérite, & comme il n'étoit connu ni de l'une ni de l'autre, il se fit introduire auprès d'elles par un ami commun. La seule vûë de Mademoiselle de Ramboüillet excita dans le cœur du Marquis, des sentimens qui prévinrent sa raison ; & il se sentit percé d'un trait imperceptible. Il crut cependant d'abord n'avoir que de l'estime pour cette aima-

e personne, & ce ne fut qu'avec
tems qu'il s'apperçut que l'estime
oit jointe à un véritable amour. Ce
ii se passoit dans M. de Salles à l'é-
rd de Mademoiselle de Ramboüil-
:, se passoit également dans elle à
gard du Marquis ; la Providence
s avoit fait l'un pour l'autre, & une
crete sympathie le leur fit sentir
i cette rencontre.

Depuis cette premiere entrevûë,
: Marquis de Salles fut un des
us fideles adorateurs de Madame
de Mademoiselle de Ramboüil-
t. Le terme d'Adorateurs ne semble-
pas trop fort, à quiconque sçait
respect, & la veneration que s'at-
roient la mere & la fille, moins
ır l'élevation de leur rang, que par
grandeur de leurs vertus. L'une &
ıutre étoient regardées universelle-
ıent non-seulement comme des fem-
ıes d'un mérite rare, mais comme
:s especes de divinités mortelles, &
ıôtel de Ramboüillet étoit, pour ainsi

dire, le ſanctuaire, où l'on alloit leur payer un tribut d'hommages, dont on s'acquittoit d'autant plus volontiers, qu'elles croyoient moins en être dignes. Une foule de gens choiſis, & tous eſtimables par la ſcience, l'eſprit, la politeſſe, & la probité formoient autour de ces deux héroïnes une cour égale à celle des Rois; Des perſonnes de tout rang, de tout âge, de tout ſexe, de tout pays s'empreſſoient à la groſſir; les Princes & les Princeſſes mêmes ne dédaignoient pas d'y paroître; & y être admis étoit pour les conditions médiocres un titre qui les relevoit. Les Grands y venoient chercher cette noble ſimplicité, & cette liberté honnête qui ſemble être bannie des Palais des Rois; les ſçavans y trouvoient ce goût exquis & délicat qui fait tout le prix de la ſcience, & ſans lequel la ſcience n'offre rien que de rebutant; les Dames y apprenoient que leur ſexe ne doit point les éloi-

gner de la belle Litterature. Les jeunes gens s'y formoient à ces manieres aimables, qui sans rien sentir de la contrainte, ne passent jamais les bornes de la plus exacte pudeur; les Etrangers y admiroient cette vivacité, cette aisance, cette délicatesse si naturelle aux François jointe à une sagesse, à une modestie, à une candeur digne des premiers tems. Tous y accouroient comme à une école de vertu, & si tous n'en sortoient pas plus vertueux, tous au moins ne pouvoient disconvenir que la vertu s'y faisoit voir avec ses attraits les plus touchans.

On ne peut dire quelle joye conçut le Marquis de Salles d'avoir sçû découvrir un trésor si précieux, & l'on peut juger avec quelle assiduité, il frequentoit une Maison où il trouvoit réuni tout ce qui pouvoit flater ses plus chéres inclinations; j'entens son amour pour les beaux Arts, & sa pas-

ɪaiſſante pour Mademoiſelle de
ɔoüillet ; ſon cœur rompit
ptement les nœuds qui l'atta-
nt ailleurs, & ſe donna tout
: à une perſonne ſi accomplie ;
ux de trouver en elle un pen-
: réciproque, qui demeura ce-
ant caché de part & d'autre, &
ɪrant quelques années ne ſe ma-
a que ſous le nom d'amitié. D'ail-
il y avoit dans ces commence-
aſſez peu d'apparence qu'ils
nt s'unir par des liens plus forts;
utre la différence de leur Reli-
qui ſembloit y mettre un obſta-
nſurmontable, M. de Salles étoit
adet avec un bien modique, &
ɛmoiſelle de Ramboüillet avoit
le mariage une averſion naturel-
u'elle juſtifioit agréablement en
t quelquefois : *qu'elle ne compré-*
pas comment on pouvoit de ſang
ſe donner un Maître ; que les hom-
e ſont toujours, quoiqu'ils puiſſent

re ; & que pour elle, elle renonceroit plus tard qu'elle pourroit à sa liberté.
s vêcurent donc ensemble sur le ed d'amis, jusqu'à ce que le tems, applanissant les difficultez, fit écla- leurs véritables sentimens, qui nbloient n'être ignorez que d'eux- èmes.

Sur ces entrefaites, le Marquis de 1632. lles qui servoit en Alsace sous les ou 35. dres du fameux Bernard, Duc de xe-Weimar, apprit la Victoire que s Troupes commandées par le Duc Rohan, avoient remportée sur les pagnols dans la Valteline à l'atta- e des Bains de Bormio ; mais la e d'une action si glorieuse fut bien nperée par la nouvelle qu'il apprit u de tems après, que son frere étoit ort des blessures qu'il y avoit reçûës. tte mort intéressoit trop le Mar- is de Salles, pour qu'on ne me- he pas quelque gré d'en rappor- ici l'occasion & les circonstan- s.

Le Duc de Rohan avoit été envoyé par le Roy dans la Valteline, pour la conſerver dans le parti de la France, & pour empêcher que les Troupes de la Maiſon d'Autriche ne communiquaſſent par là avec l'Italie; mais le Duc après quelque ſéjour, ne ſe croyant pas en état de reſiſter à l'Ennemi dont les forces ſurpaſſoient de beaucoup les ſiennes, réſolut d'abandonner ce poſte important, & de retourner en France. Il s'étoit même déja mis en marche, lorſque le Marquis de Montauſier qui ſervoit dans l'Armée en qualité de Maréchal de Camp, jugeant qu'avec du courage & de la conſtance, on pourroit faire tête aux Eſpagnols malgré leur ſuperiorité, repréſenta à ſon General que ſa retraite ſeroit ruineuſe pour les affaires du Roy, & pour les ſiennes; qu'il y alloit de ſa gloire & de celle de la Nation à ſoûtenir l'Entrepriſe, quoiqu'il en dût coûter; & que s'il ſe défioit de ſes lumieres, il lui con-

:ur, & de la gloire du Roy.
Duc de Rohan ſuivit un con-
ſage : mais la plûpart des Offi-
:onſultez opinoient à la retraite.
ırquis réſolu d'empêcher que cet
e paſſât, dit que pour faire voir
Majeſté les ſentimens, & les
s de tout le monde, il falloit
ıacun donnât ſon avis par écrit,
né de ſa main. La nature de
dient, & la fermeté avec la-
: il étoit propoſé, ébranla ſi
:s Officiers, qu'aucun d'eux n'o-
ıs ſoûtenir ce qu'ils croyoient
ſaire auparavant. L'amour de la
l'emporta ſur la prudence ti-

qui le gardoit défit leur avant-garde; ensuite ils l'attaquerent à Tiran, d'où il les repoussa, & le Duc de Rohan étant venu le secourir, il se donna un grand combat, dont les François sortirent victorieux, & où les Mémoires de ces tems-là font connoître que le Marquis de Montausier se distingua plus que personne; le reste de l'Armée ennemie se retira dans un lieu avantageux appellé les Bains de Bormio. Le Marquis toujours infatigable, & toujours prêt à courir au danger, les y attaqua si vivement qu'il les força, mais son triomphe lui fut fatal; il fut blessé malheureusement d'un coup de pierre, dont il mourut au bout de quinze jours âgé de vingt-huit ans seulement, pleuré de tout le monde, & honoré des regrets même de son Roy.

Personne ne lui donna des larmes plus sinceres que le Marquis de Salles, quoiqu'il fût devenu l'aîné d'une grande Maison, qu'il eût été mis à

la tête du Régiment de son frere, & que le changement de sa fortune lui donnât lieu de prétendre à tout ce qui pouvoit flatter un cœur capable d'ambition, il oublia entierement ce qu'il gagnoit, pour s'occuper tout entier de ce qu'il avoit perdu. L'amitié & l'estime causoient également son affliction; & il ne regrettoit pas moins dans son frere un sujet utile à l'Etat, qu'un intime ami. Pendant deux années entieres il parut inconsolable, & rien n'adoucissoit sa douleur, que les Lettres ou la présence de Mademoiselle de Ramboüillet, qu'il venoit voir de tems en tems, du fonds de l'Alsace où il servit jusqu'en 1643. Si la France avoit été privée d'un Officier habile par la mort du Marquis de Montausier, elle eut dequoi se consoler dans son Cadet, qui en succédant à ses biens, prit aussi son nom, & montra dans toutes les occasions une valeur & une capacité égale à celle de son frere. Il s'acquit une ré-

ac, auquel il contribua beau-
par les secours d'hommes & de
ons dont il assista le Duc de
ar, lui fournit matiere à deux
is belles actions qu'il ait jamais
Les ennemis résolus de sauver
à quelque prix que ce fût, fi-
es efforts inouis pour y jetter
urs dont ils sçavoient que le
erneur avoit un besoin extrê-
Duc Charles de Lorraine sans
ter du mauvais succès des pre-
tentatives, voulut en faire une
le à la tête de neuf Regimens
alerie, & de huit d'infanterie;
ssein ayant été connu du Duc
eimar, ce Prince mal rétabli
maladie considerable, marcha
ant de l'ennemi avec huit cens
es de pied, & sept regimens
alerie. Les deux armées se joi-
t entre Sennes & Thanes, pe-
illes d'Alsace, & se chargerent
urie; les deux Generaux étoient
z d'une ardeur égale, leurs trou-

ivoient vaillamment leur exem-
& chacun tâcha de signaler sa
ure ; mais personne ne s'y distin-
utant que le Marquis de Mon-
r ; à trois charges differentes il
nça dans les escadrons ennemis,
aque fois il revint mettre aux
de son Général un étendart
é après avoir tué de sa main
cier qui le portoit. Cette intré-
é presque sans exemple fut ad-
e des deux partis, & ne servit
eu à la victoire que remporta le
de Weimar ; elle fut complette,
ée ennemie fut taillée en pie-
tout le canon & le bagage fut
Le Duc de Lorraine qui avoit
de défaire le Duc de Weimar
ravitailler la place, fut con-
t de se retirer avec précipitation
inziéme, après s'être comporté
cette action moins en grand &
Capitaine, qu'en vaillant & in-
de soldat.
Cet échec ne fit point perdre

aux Impériaux l'esperance de secourir Brisac; les Generaux Goltz, Goëuts & Lamboy réunirent leurs troupes pour se saisir de quelques forts qui défendoient le pont, que le Duc de Weimar avoit sur le Rhin. Ils se rendirent maîtres du pont avec des peines incroyables, & déja ils attaquoient les forts construits sur l'autre bord, lorsque la cavalerie Weimarienne, sans s'étonner du peril qu'il y avoit à passer sur le pont, que les ennemis avoient rompu à demi, courut sur eux à toute bride, & par des escarmouches donna le temps à l'infanterie de rétablir le pont.

Alors l'infanterie Françoise, où se trouva le Marquis de Montausier, s'étant jointe aux Suedois & aux Allemands, les choses changérent de face; de deux forts dont l'ennemi s'étoit deja emparé, il fut obligé d'en quitter un, & de se défendre dans l'autre, dont il fut bien-tôt chassé; la déroute fut générale & le carnage

grand, que de 1600. hommes qui
oient passé le Rhin, il n'y en eut
s un seul qui ne fût tué, noyé ou
s, au lieu que le Duc de Weimar
perdit que 3. à 400. hommes.
gloire de cette journée où M. de
ontausier eut tant de part, jointe
'action dont j'ai parlé auparavant,
avouer au Duc de Weimar, que
Marquis lui avoit été extrêmement
le pour la prise de Brisac.

Cette importante place se vit
fin forcée d'ouvrir ses portes le 19.
cembre 1638. après un an de blo-
s, & 5. mois d'un siege formé. Sa
nquête fit d'autant plus d'honneur
Duc de Weimar, qu'elle avoit été
is difficile. Le Baron de Reinac * Suisse.
i y commandoit, fit tout ce qu'on
uvoit attendre d'un Officier habi-
& courageux; le secours avoit eté
ité six fois; & six fois il fut empê-
é par des combats, que l'on pour-
t appeller autant de batailles, tou-
gagnées par le Héros qui faisoit

ge. Les habitans & les soldats de
ırnison, à l'exemple du Gouver-
, éprouverent avec constance
ce que la disette & la faim ont
lus terrible, & renouvellerent les
eurs de Jerusalem & de la Ro-
le avant que de songer à capitu-
Le Prince victorieux prit posses-
de sa conquête, & en se mon-
: digne de la gloire qu'il recevoit
la bonté dont il usa envers les
cus, il n'oublia pas d'en faire re-
r l'éclat sur ceux qui l'avoient si
amment secondé, & en particu-
ur le Marquis de Montausier. Il
ouvoit se lasser de lui donner des
ques de l'estime singuliere, qu'il
onserva jusqu'à la mort, & qu'il
a en toute occasion de faire passer
les personnes qui ne connois-
ıt pas encore tout le prix de ce
e guerrier.

Son mérite n'étoit cependant
ignoré de ceux qui sçavoient le
ıx en juger; car outre le Duc de

Veimar, il étoit connu & estimé
itant qu'il méritoit de l'être par
ois des plus grands hommes
ie la France ait jamais produits.
I. le Prince avec qui il avoit été lié
ès sa plus tendre jeunesse, eut tou-
urs pour lui une amitié & une con-
leration qu'il n'accordoit guére
i'au vrai mérite ; le Vicomte de Tu-
nne qui n'étoit pas beaucoup plus
gé que lui, & qui avoit été plus d'u-
: fois témoin de ses exploits, le re-
irdoit comme un des Officiers de
rmée le plus capable d'y tenir le
emier rang ; le Maréchal de Gué-
iant cet homme respectable par sa
leur, sa modestie, & les grands ser-
ces rendus à l'Etat, auquel il se dé-
ua tout entier, avoit pour le Mar-
uis de Montausier une tendresse mê-
e de veneration ; les rares talens qu'il
i avoit reconnu faisoient qu'il l'ai-
oit comme son fils, & qu'il le res-
ectoit presque comme un maître
ns l'art où il excelloit lui-même ; il

our lui une confiance si par-
que jamais dans le cours des
s d'Allemagne, il n'entreprit
: considérable sans le consul-
sans partager avec lui l'hon-
e l'éxecution. Le Marquis de
usier, loin de se prévaloir de ces
:ns qui sembloient l'égaler à
stres amis, ne songea qu'à imi-
s chacun d'eux ce qu'il croyoit
iquer, pour être digne de leur
Disciple modeste & attentif,
dia à se former sur de si par-
odeles; la nature secondée de
xion & de l'exemple, fit de
Capitaine vif & ardent, sage
léré, affable & désinteressé.
e retour d'affection &de recon-
ce l'attacha constamment au
; il l'accompagna dans tou-
grandes actions qui composent
:e de ce fameux Géneral, &
: fidellement ses étendarts, jus-
uneste jour qui l'enleva à la
après la prise de Rotweil,

couta le bras droit, & ensui-
ie.
mort du Maréchal péné-
Marquis de Montausier de la
ve douleur, & eut des suites
ent sentir qu'il ne devoit pas
regretter. L'armée se trouvant
vuë de son chef, les princi-
Officiers tinrent conseil sur la
e dont on termineroit la cam-
Montausier proposa le plan
éneral mort, & pressa vive-
'assemblée de suivre les desseins
sage Capitaine; son avis fut
du plus grand nombre des Of-
mais le Comte de *** s'y
, & on fut obligé de préferer
'un Lieutenant Géneral *dans qui*
'ence n'égaloit pas toujours la va-
celui d'un Maréchal de Camp,
'il fût l'interprête d'un hom-
ant estimé pour sa sagesse que
a intrépidité.
ennemis sçurent profiter de
ausse démarche, & ayant sur-

te, ni contre celui dont l'imprudence lui avoit fait perdre sa liberté, ni contre celui dont l'impolitesse lui en rendoit la perte si sensible. Sa Religion, sa raison, sa fermeté naturelle le mirent au-dessus de ces ressentimens & de cette tristesse que les revers de fortune causent aux ames vulgaires. Ses murmures n'auroient fait qu'aigrir son mal, il se servit pour l'adoucir des ressources que lui fournissoit son goût pour les belles Lettres.

Il recueillit alors les plus doux fruits de l'application qu'il avoit donnée à l'étude, & par une expérience touchante, il comprit combien l'Orateur Romain à eû raison de dire qu'il n'y a point de solitude ni d'ennui pour un homme qui a des livres; & qui a appris de bonne heure à les aimer.

Dix mois d'esclavage dans une terre étrangere sont bien longs à qui ne sçait pas s'occuper; le Marquis

de

e Montausier en abrégea la durée ar un travail presque continuel. Il e ramasser tout ce qui se put trouer de livres dans le pays où il étoit: en faisoit venir de France incessamment, & les journées lui sembloient trop courtes pour satisfaire l'ardeur vec laquelle il les dévoroit; non ontent de lire les ouvrages d'autrui, l exerçoit lui-même son esprit & stile.

Comme il n'étoit guéres touché que de l'absence de Mademoiselle de Rambouillet, cette charmante personne étoit l'objet le plus ordinaire de ses veilles; il lui écrivoit fréquemment, & souvent il accompagnoit ses Lettres de quelques pieces de poësies, dont la douceur & l'élégance exprimoient vivement la sincerité de sa passion. La Poësie lui avoit déja servi d'interprête quatre ans auparavant, & il avoit cueilli sur le Parnasse les plus belles fleurs qui composoient cette fameuse Guirlande, dont les Muses Françoises couronnérent à l'en-

en fournissoient les moyens, & il les employa avec une générosité, qu'on ne sçauroit assez admirer. Il paya de son argent la rançon de plusieurs de ces Officiers, que la guerre ne réduit qne trop souvent à une triste indigence, & il s'engagea pour un grand nombre d'autres, dont la plupart lui étoient presqu'inconnus. De sorte qu'à l'exemple du grand du Guesclin, il revint en France accompagné d'une foule d'Officiers qu'il avoit tirez de l'esclavage, & qui rendoient par tout un glorieux témoignage à son grand cœur & à son héroïque liberalité.

La réception qu'on lui fit à la Cour passa ses esperances; sa presence rappella le souvenir de ses services, & la Reine pour les reconnoître, le nomma peu de tems après son retour, Lieutenant Général des armées du Roi. Ses affaires prenoient un bon tour, si Mademoiselle de Rambouillet avoit voulu le rendre com-

plet. Mais il lui trouva toujours le même éloignement pour le mariage; elle admiroit plus que personne, le courage, la probité, & la générosité du Marquis; elle n'ignoroit pas les sentimens qu'il avoit pour elle, cependant elle n'avoit encore pû se résoudre à faire le sacrifice de sa liberté, en faveur de l'homme du monde qu'elle estimoit le plus, mais qu'elle n'osoit encore aimer.

Pour vaincre des répugnances si funestes au repos du Marquis, la Comtesse de Brassac, qui n'ayant pas d'enfans le regardoit comme son principal heritier, résolut de le disposer à entrer dans le sein de l'Eglise Catholique. Il étoit seul de la famille avec Madame de Montausier, qui en fut encore séparé, & d'ailleurs la Comtesse s'imaginoit que l'obstacle de la Religion étant levé, Mademoiselle de Rambouillet ne résisteroit pas long-tems. Dans cette pensée Madame de Brassac met la main à un

revient devant les hommes, & du plaisir secret qu'ils en ressentent en eux-mêmes. Une des personnes dont le Marquis appréhendoit le plus la censure & les reproches, étoit Madame de Montausier sa mere, pour laquelle il avoit conservé un respect & une soumission qu'on ne sauroit trop estimer. Il connoissoit sa pieté, son bon sens, sa droiture; & il avoit de la peine à se persuader qu'une personne si éclairée se trompât & eût voulu le tromper. Certaine délicatesse de conscience le faisoit encore balancer; il avoit entrevû que s'il cessoit d'être Protestant, Mademoiselle de Rambouillet ne montreroit peut-être plus tant d'éloignement pour une alliance qu'il souhaitoit avec ardeur; & il craignoit que tout ce qu'il voyoit de favorable pour la Religion Catholique, ne lui fût inspiré par sa passion.

Telles étoient les dispositions du Marquis, lorsque Madame de Brassac

entreprit

entreprit de le presser plus fortement que jamais sur cette importante matiere. Elle se défia de ses forces contre un homme instruit, qui sçavoit défendre & attaquer, & elle crut avoir besoin de secours pour le vaincre. Le célebre Pere Faure Cordelier, qui étoit alors Prédicateur de la Reine, & que son merite joint à sa vertu éleva depuis à la dignité Episcopale, fut l'Athlete qu'elle choisit pour combattre le Marquis. Mais il ne fut pas long-tems sans rendre les armes. Le Dieu des batailles seconda le zele de son ministre, il donna à ses paroles cette force intérieure, qui gagne le cœur, & qui excite les mouvemens salutaires, sans lesquels l'esprit est vainement éclairé. Enfin arriva le moment marqué dans les décrets de la divine misericorde; le Marquis de Montausier sentit tomber le bandeau qui l'aveugloit, les ténebres se dissipérent, & une lumiere nouvelle vint frapper ses yeux. Les motifs de

ıversion pouvant également ser-
faire connoître combien elle
solide, & à instruire ceux qui
ent encore le malheur d'être
un aveuglement pareil au sien;
e permettra d'en rapporter le
s, tel que je l'ai trouvé dans
Memoires.

Il doit y avoir un Juge toujours
sistant, visible & infaillible pour
ider des disputes, éclaircir les
ıtes, fixer les incertitudes
matiere de Foy; ce juge ne
ıt être que l'Eglise; c'est-à-dire
e le concours des premiers Pas-
ırs de l'Eglise de Jesus-Christ
is à leur Chef. La nécessité de
Juge est si constante, que dans
ıouvelle Réforme même, où l'on
seigne que l'esprit particulier est
Régle de la Foy, on a agi con-
dictoirement à ce dogme absur-
, en établissant des Synodes &
s Consistoires pour décider des
ntroverses en matiere de Foy,

» C'est sans raison & contre leur » propre conscience que les Protestans soutiennent que l'Eglise Catholique & Romaine d'aujourd'hui » n'est pas, du moins quant à l'essentiel, cette même Eglise que Jesus-Christ établit sur des fondemens » inébranlables à tous les efforts de » l'Enfer; cette même Eglise à laquelle il donna pour Chef Pierre, » dont les successeurs devoient comme lui confirmer leurs freres dans » la Foy; cette même Eglise enfin » aux premiers Pasteurs de laquelle » il promit d'être avec eux jusqu'à » la consommation des siécles. Un » simple raisonnement tranche toutes les difficultez sur cet article. Si » l'Eglise Catholique & Romaine » est corrompuë, comme le disent » les Novateurs pour justifier leur » séparation, il faut convenir qu'elle » l'est depuis le IV. siécle; mais quel » étrange paradoxe n'est-ce pas de » dire, qu'une Religion sainte, éta-

par un Dieu , & à laquelle
u a promis une assistance éter-
e, en ait été abandonnée, mal-
ses promesses, & se soit cor-
puë si près de sa source ! Il au-
onc fallu XIV. siécles au Tout-
ssant pour produire des Réfor-
eurs tels que Luther & Calvin,
n attendant la perfection d'un
xcellent ouvrage, il aura laissé
hommes dans les abominations
Babilone ? Il y a plus : Ces trois
les de l'Eglise tant vantez par
nouveaux Réformateurs , sont
erement contr'eux. Malgré
scurité répanduë dans les écrits
Peres qui nous ont transmis
Foy qu'ils tenoient eux-mêmes
Apôtres, on y voit clairement
olis les Dogmes qu'enseigne en-
e aujourd'hui l'Eglise Catholi-
: & Romaine. D'où il faut con-
re, ou que les Réformateurs &
rs partisans sont dans le plus
ouvantable aveuglement, ou que

» la Religion de Jesus-Christ a été
» corrompuë dès son origine, & qu'un
» million de Martyrs dont on admi-
» re le courage, ont versé leur sang,
» pour la défense d'une doctrine er-
» ronnée. »

Ce fut à ces Réflexions également solides & naturelles, que Monsieur de Montausier se rendit; il étoit trop droit pour ne pas sentir ou la mauvaise foi, ou l'entêtement malheureux des Novateurs, & il cherchoit trop sincérement la verité pour ne la pas embrasser aussi-tôt qu'il l'eut connue. Il ne put résister aux principes incontestables que nous venons de ramasser, sur tout à celui qui établit la necessité d'un Juge infaillible sur les points de Foy. Il abjura donc les erreurs du Calvinisme, entre les mains du Pere Faure, à qui après Dieu il étoit redevable de son retour; il lui fit une confession generale de tous ses péchez, & s'approcha de la Table sacrée dans sa Paroisse avec une pie-

té & une ferveur, qui édifia extrêmement tous ceux qui en furent témoins.

Ce pas fait, il n'eut plus à soûtetenir que la douleur, que son changement pouvoit causer à sa mere; elle fit cependant moins éclater les vivacitez de son zele pour sa secte, que le Marquis n'auroit osé attendre, & elle se contenta de l'obliger avant que de le revoir, à lui promettre qu'il ne lui parleroit jamais de Religion. Elle s'obligea de son côté à la même chose, & ils furent fidelles l'un & l'autre à cet espece de traité de paix.

Si cependant quelque chose fut capable d'affoiblir dans M. de Montausier le sentiment de son bonheur, ce fut la triste necessité où sa mere le mettoit de lui cacher les veritez qui avoient triomphé de son attachement à l'erreur. Mais ce qui ne lui étoit pas permis de faire en faveur d'une personne si chére, il tâcha de le faire en faveurde tous les amis

lui restoient dans le parti Hugue-
. Il se plaisoit à leur raconter les
:onstances de sa conversion, les
icultez qu'il y avoit trouvées, &
qui les lui avoit fait heureusement
nonter : il s'efforçoit de leur faire
iter les principes qui avoient dis-
: ses préventions; il insistoit parti-
ierement sur l'article de l'Eglise,
it la force lui paroissoit invincible
itre l'hérésie, il leur remontroit
justice qu'il y avoit d'accuser l'E-
e Catholique d'un relâchement
ipable, pour quelques abus qu'elle
idamnoit elle-même, ou qu'elle
toléroit en matiere non essentielle,
: pour éviter des scandales plus
igereux, il leur faisoit sentir com-
n il étoit déraisonnable de regar-
l'Epouse de JESUS-CHRIST
nme une *prostituée*, parce que
:lques-uns de ses enfans ne con-
noient pas leurs mœurs à la pu-
é de sa doctrine; comme si le Sau-
r n'avoit pas déclaré expressément

que dans le champs du Pere de famille l'ivraye est mêlée avec le bon grain, & que si les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, on doit écouter avec soumission la saine doctrine qu'ils prêchent, quoiqu'on soit obligé de ne pas vivre comme eux. Il les exhortoit à examiner tous ces points avec un desir sincere de se détromper, & à lire entr'autres les Ouvrages que M. de Meaux & M. Pelisson avoient composé sur ces matieres. Enfin persuadé que Dieu, qui est seul maître des cœurs, peut seul les toucher, & les convertir ; en le remerciant de la grace singuliere qu'il en avoit reçûë, il le prioit avec ferveur de faire briller aux yeux de ses freres, encore aveugles, cette vive lumiere qui l'avoit lui-même éclairé.

Tous les amis & les parens du Marquis de Montausier virent sa conversion avec une joye éxtrême, & travaillérent plus vivement que jamais pour conclure son mariage. Le

u'il avoit par lui-même, celui
devoit heriter de Madame de
sa tante; les Emplois que le
avoit déja donnez, & les es-
es bien fondées d'une fortune
plus brillante pour l'avenir,
loient un parti considérable &
le Mademoiselle de Rambouil-
ais l'interest qui n'avoit nulle
es répugnances, ne les put sur-
alors; elle mît la constance
rquis à de nouvelles épreuves,
fit pour ainsi dire acheter son
tement par de nouveaux ex- Mars 1648.
Il alla encore servir en Alle-
où il se distingua suivant sa
ie, par des actions de valeur
Cour ne tarda pas à récom-

Comte de Brassac qui après
emis au Roi le Gouvernement
rraine, en avoit obtenu celui
umois; se voyant dans un âge
ie, demanda à la Reine Régen-
rmission de se démettre de son

Gouvernement en faveur du Marquis de Montausier ; cette Princesse accorda l'agrément qu'on souhaitoit ; mais M. de Brassac mourut avant que l'affaire fut consommée. Ce contretems pensa la faire manquer ; plusieurs personnes puissantes, du nombre desquelles se trouvoit Monsieur, frere du feu Roi, sollicitérent fortement la Reine pour obtenir la dépoüille du mort, dont on feignoit d'ignorer la destination. Mais la Reine tint ferme, en répondant toujours que le Marquis de Montausier avoit l'agrément du Roi pour le Gouvernement dont il s'agissoit, & que Sa Majesté ne retractoit point ses graces, sur tout pour un homme qui l'avoit si bien servie. Cette fermeté de la Reine arrêta les sollicitations, & le Marquis fut pourvû du Gouvernement d'Angoumois.

Une faveur si éclatante fit renaître dans tous les amis du Marquis le désir de le voir fixé par un établissement

durable. On renoüa les négociations pour son mariage, & la qualité des personnes qui s'y employérent ne pouvoit manquer de les rendre efficaces. La Reine même, & le Cardinal Mazarin pressérent M. & Madame de Rambouillet d'user de tous les droits que leur donnoit la nature pour terminer cette affaire : ils en usérent en effet, mais avec discretion, & ordonnérent à leur fille de ne pas différer davantage à prendre pour époux un homme, pour lequel ils ne doutoient pas qu'elle n'eût autant d'inclination que d'estime. Cet ordre fut reçu avec docilité, toutes les difficultez cessérent, & Mademoiselle de Rambouillet consentit à rendre heureux le Marquis de Montausier. La cérémonie de leurs nôces se fit avec une pompe digne de leur rang, le treiziéme jour de Juillet de l'an 1645.

On n'aura pas de peine à s'imaginer quelle joye ressentit le Marquis de se voir enfin possesseur d'un bien 1645.

voit si long-tems desiré, & qu
it d'autant plus précieux, qu
û plus de peine à l'obtenir. La
le épouse n'étoit pas moin
ite de son sort. L'obéissanc
fait en elle tout ce que la plu
passion auroit fait dans une
devenuë femme par raison
mmença à aimer avec une ten
sans égale un homme qu'elle
mbloit qu'estimer étant fille
tendresse ne fut point de celles
issent & meurent dès les pre
jours du mariage ; elle dur
ong-tems que l'union des deu
; & la mort même de l'un de
ne la pût éteindre dans le cœ
lui qui survêcut ; fondée uni
ent sur le devoir & sur la ver
le fut à toute épreuve du côt
Marquise, & si quelquefois l
uis y donna quelque atteinte, c
oins par refroidissement de ter
, que par la violence d'un per
auquel il n'eut pas toujours
ge de résister.

alliance à laquelle tant de
'étoit intéressé, eut aussi un
ssement général, dès qu'elle
inée ; on se faisoit un plaisir
réunies deux personnes qui
nt faites l'une pour l'autre ;
empressoit à les feliciter des
; que leur promettoit un ma-
bien assorti.
fet, quelques obstacles qui
it présenté d'abord à celui
ous parlons, il est constant
seulement l'égalité du rang
fortune, mais plus encore la
ance d'humeur, de génie, &
itions, paroissoit le rendre,
si dire, necessaire entre M. de
sier & Mademoiselle de Ram-
L'un & l'autre portoit un
nom, & étoit formé d'un
ustre ; tous deux étoient dans
mûr où l'on conserve d'ordi-
s agrémens de la jeunesse,
oir les défauts qui en sont pres-
éparables. Tous deux étoient

univerſellement eſtimez, &
toient également de l'être,
qu'on admiroit également dan
deux une ame grande & élev
deſſus du commun; un courag
pable des plus hautes entrepriſe
fidelité inébranlable pour leur
& pour leurs amis; un déſinte
ment incorruptible; une inclir
bienfaiſante; un cœur ſenſible
malheurs de l'humanité, qui le
ſoit rechercher avec ardeur tou
occaſions de ſoulager les malhe
& qui les rendoit inconſolables,
ils n'avoient pû les trouver; un
liteſſe dégagée de toute affect
un eſprit juſte & cultivé plus
n'eſt ordinaire dans des perſon
leur condition; un goût délica
les ouvrages ingénieux; un diſ
ment exquis pour en juger; aſ
capacité pour en compoſer, q
roient fait honneur aux beaux
de leur ſiecles. Tant de belle
litez étoient relevées par une



traits qui les rendoient ſem-
il s'en trouvoit pluſieurs au-
mettoient entre eux une diſ-
, & un contraſte qu'il faut re-
r pour les mieux connoître.
rquis avoit ſouvent l'abord
ſérieux ; la Marquiſe l'avoit
facile & engageant ; l'un
;uai & ouvert qu'avec ſes amis
iers ; l'autre faiſoit aux perſon-
ffférentes le même accüeil qu'à
:leurs amis ; celui-ci n'étoit
iſant que par raiſon dans les
jui n'étoient pas de ſon goût ;
s'accommodoit tellement aux
x lieux & aux perſonnes, qu'on

justice, en prenoit souvent le
avec une chaleur qui approch(
la rudesse ; Madame de Mont
aussi zelée que lui pour l'une &
l'autre, se contentoit de ramene
douceur ceux qui s'en écartoie
vant elle ; le Marquis par le
pe d'une droiture inflexible,
loit mal ce qui étoit mal, &
qui étoit bien , sans s'embar
impressions que pourroit faire
cérité ; la Marquise dont le
nement n'étoit pas moins fin,
n'étoit pas moins ennemie d'u
teuse dissimulation , sçavoit se
nir dans les occasions délicat
garder un silence discret, qua
croyoit inutile ou pernicieux
de parler. La vertu dans l'u
grave & austere, dans l'aut
étoit douce & aimable, l'un a

les plus gracieuses de co-
: de charité; enfin, pour ache-
s portraits, le Marquis sem-
e un des anciens Romains
défauts mêmes avoient leur
ans leur propre vertu; & la
e paroissoit être une de ces
s d'imagination, dans qui la
sans mélange des plus legers

iée même que M. de Mon-
maria, il étoit destiné à com-
en Allemagne un corps de
qui devoit faire ses expedi-
art, & se joindre cependant
besoin à l'armée qu'y com-
M. le Prince. Mais le Mar-
voulant pas remettre son ma-
u retour de la Campagne,
a deux mois de congé pour
cette affaire, & les obtint.
entrefaites M. le Prince
ayant trouvé son armée trop
l prit pour la renforcer une
onsiderable des Troupes de

ıusier, & eût soin d'écrire er
qu'on songeât à les remplacer
tentions du Ministre ne secon
pas celles du Prince. Pour dé
ager le Marquis, on lui pro
l'autres emplois ; mais comm
lui convenoient pas, il cru
les refuser, & aima mieux n
rvir pour cette année, que d
sans la distinction qui lui étoi
l avoit fait faire des équipage
fiques ; il les vendit, fort cha
: ne pouvoir partager l'honneu
te Campagne fameuse par l
e de Norlinguen, qui combl
ire M. le Prince, & plonge
ison de Rambouillet dans l'af
par la perte qu'elle y fit d
is de Pisany frere aîné de Ma
de Montausier. Il étoit encor
ur de son âge ; & ses grande
z l'avoient déja mis au ran
fficiers les plus distinguez : i
uré de tous ceux qui sçavoien
: le merite ; mais M. de Mon

tausier prît plus de part que personne à la douleur d'une maison qui étoit devenuë la sienne en quelque sorte ; quoique cette mort ne lui fût pas inutile, ses regrets n'en furent pas moins sinceres ; il n'étoit pas de ces hommes interessez dans qui les grandes successions étouffent les sentimens de la nature. Il le regretta comme un ami, & ce qui étoit encore plus pour lui, comme un frere tendrement aimé par une épouse qu'il aimoit tendrement lui-même.

Cette perte vint l'affliger dans un tems où la conduite du Cardinal Mazarin à son égard lui donnoit de justes sujets de se plaindre. Ce Ministre, non content de lui avoir ôté les moïens de se signaler dans la plus belle occasion, & sous les yeux du plus grand Capitaine qui fut jamais, venoit de donner au Comte d'Harcourt le Gouvernement de toute l'Alsace, sans paroître faire attention que le Marquis de Montausier étoit Gouverneur

de la haute, & que les grands services qu'il y avoit rendus auroient merité qu'on l'élevât plutôt que de l'abaisser comme on faisoit. Ses plaintes vinrent aux oreilles du Cardinal Mazarin, qui en reconnut la justice; il le fit nommer Lieutenant de Roi de la haute & basse Alsace avec des appointemens considerables; il fallut se contenter d'un titre sans réalité, & prendre pour récompense des appointemens qu'on assignoit alors plus libéralement, qu'on ne les payoit.

Lorsque M. le Prince fut revenu d'Allemagne, il témoigna au Marquis de Montausier combien il étoit fâché de ne l'avoir pas eu pour témoin & pour compagnon de sa victoire. Celui-ci pour prouver au Prince l'extrême envie qu'il avoit lui-même de servir sous ses ordres, lui promit de le suivre en qualité de volontaire à sa premiere expedition, & six semaines après, il lui tint parole. Dès qu'il sçut la résolution

formée M. le Prince de finir
ampagne par quelque coup
& qu'il s'étoit déterminé à
e de Dunkerque, il ne ba-
as à aller joindre l'armée ; il
es peines, les dangers, & la
'une pareille entreprise, & ju-
-là qu'il étoit même de son
e de s'acquitter de sa promesse.
ırs & les prieres de Madame
ıtausier qu'il laissoit enceinte
nt l'ébranler, il se rendit en
e auprès de M. le Prince qui
avec la joye, que devoit natu-
nt lui causer la venuë d'un
aussi utile pour l'execution,
oit sage & prudent pour le

n'attend pas de moi que je
ici à décrire ce siege célebre
main * plus habile a détaillé
onstances glorieuses ; il suffit
que le Marquis de Montau-
signala à son ordinaire, par
ons de valeur qui auroient

* M. Sarrasin

pour des prodiges, si le Géné-
ême n'en avoit donné l'exem-
: n'avoit inspiré son audace guer-
à la plûpart des Officiers. C'e
i parut sur tout dans l'occasio
e vais parler. M. le Prince étoit
isiter quelques ouvrages qu'il
faire, afin de les perfection-
ar ses conseils, & d'animer les
lleurs par sa présence. Mais ce
pensa être funeste à la France,
ivrer la Maison d'Autriche da
redoutable ennemi qu'elle eût
tems-là. Pendant que le Prin-
nnoit les ordres, un Ingénieur
é à ses côtez ; & comme si ce
er hazard eût été un avertisse-
pour un plus grand ; lorsqu'il
oit dans les tranchées pour se
e n son quartier, une volée de
i emporta la tête d'un valet de
qui étoit si près de lui, qu'il
uvert de sang, & que les éclats
âne de ce malheureux le bless
au cou & au visage en plu

endroits. Dans cet extrême
l conserva un air serein & tran-
, & sembla oublier le hazard
avoit couru, pour ne s'occuper
le l'intrepide fermeté de Mes-
de Damville & de Montausier,
étant trouvé alors auprès du
e, partagérent aussi l'honneur
danger.

rès treize jours de tranchée ou-
, le Commandant Espagnol se
t sans espérance d'être secouru,
pouvoir résister plus long-tems
Héros pour qui il n'y avoit rien
ncible, capitula, obtint des
tions honorables, & rendit la
, après l'avoir défenduë avec un
ge & une habileté qui lui mé-
es éloges même de son vain-
.

Dunkerque fut pris le 11 Octobre 1646.

Marquis de Montausier ayant
gé si glorieusement sa parole,
retrouver une épouse que son
ce jettoit dans de continuelles
nes; il passa auprès d'elle les deux

années qui suivirent le siege de
kerque, & vêcut tranquilleme
milieu d'une famille naissante
qu'à ce que le service du Roy l'a
lât dans son Gouvernement, c
commencement des troubles qu
térent la minorité de ce Prince
doient sa présence necessaire.

1648. Personne n'ignore que dès c
Reine Mere Anne d'Autriche f
clarée Régente du Royaume ap
mort de Louis XIII. un grand
bre de personnes à la Cour &
Ville firent des cabales secrette
tre le Gouvernement, songé
profiter de la foiblesse ordinaire
minorité pour se rendre considé
& couvrirent du spécieux préte
bien public, le dessein qu'ils a
formé de s'élever aux dépens c
il appartiendroit. Des Princes
de l'état de soumission & de c
dance où les avoit mis le Cardi
Richelieu ; la Noblesse & la
trompées par les Chefs de la c



qui sçavoient peindre avec les couleurs les plus odieuses, l'Etranger à qui la Régente avoit donné sa confiance; le Peuple de Paris séduit par la vûë de deux vains fantômes qu'on présentoit artificieusement à ses yeux, l'un pour l'épouvanter, & l'autre pour le rassurer; le premier comme ennemi mortel de la Nation; le second comme pere de la Patrie. Telles furent les intrigues, & tels les Acteurs de la scêne dont il s'agit. M. de Montausier vit tous ces mouvemens avec douleur, & bien loin de vouloir y prendre part, comme il en étoit sollicité de plusieurs endroits, il conserva toujours une fidelité inviolable à son Roi, que l'on attaquoit sous le nom de son Ministre, & se déclara par tout contre les Frondeurs. Il avoit parmi les mécontens, quelques-uns de ses meilleurs amis; mais il renonça dès-lors à tout commerce avec eux, bien résolu de ne leur rendre son amitié que quand ils se seroient

Le C Mazarin, & le Conseiller Brousse

s à leur devoir. Ce fut dans ces
iens qu'il alla à Angoulême
Madame son épouse, laissant à
ieux enfans, un fils & une fille;
avoient déja eu de leur maria-
rrivez dans leur Gouvernement
ublierent rien, l'un par sa ma-
ence, sa liberalité, sa generosité
services; l'autre par sa douceur,
ffabilité, sa politesse & ces gra-
ont on ne pouvoit se défendre,
gagner les cœurs de la Noblesse
peuple, & pour les contenir dans
ïance. Ils eurent la satisfaction
ussir, & de voir cette Province
uille pendant tout le tems qu'ils y
ent. Mais les premiers troubles de
dont on craignoit les suites dans
ovinces, ayant été pacifiées par
ité du premier Avril 1649. le
uis revint à la Cour avec son
e. On ne les y reçut pas com-
s avoient lieu de l'espérer ; le
nal Mazarin qui par politique
ordoit des faveurs & des graces

qu'à ceux qui sçavoient se faire craindre, traita avec assez peu de ménagement M. & Madame de Montausier, parce qu'il étoit sûr de leur vertu & de leur inébranlable fidélité. Ils furent même avertis que son indifférence pour eux sembloit dégénérer en mauvaise volonté, & qu'il songeoit à leur ôter le Gouvernement d'Angoumois, peut-être pour revêtir de leur dépouille quelque personne, dont il vouloit s'assurer par des bienfaits; mais la Providence ne permit pas cette espece d'injustice.

Sur ces entrefaites, Madame de Brassac mourut, & en faisant le Marquis de Montausier son Légataire universel, elle lui laissa plus d'affaires que de biens. Cela ne diminua cependant pas sa reconnoissance, & plus touché de la bonne volonté de sa tante, que sensible à l'interêt, il ne songea qu'à exécuter tous les articles de son testament. Il faut dire en passant que jamais homme n'a si peu entendu le 1649.

procès que M. de Montausier,
vouloit pas même l'entendre ; s(
prit vif & pénétrant pour toute
chose, sembloit s'émousser sur
matiere ; incapable de trompe
d'artifice, il se laissoit aisément
per, parce qu'il ne se pouvoi
suader qu'on pût être moins dr
moins sincére que lui ; en un
l'esprit de chicane étoit si éloig
son génie, que dans cette occ
il sacrifia ses interêts à son av
pour le procès. Il engagea ses p
à prendre des arbitres ; il adopt
qu'ils choisirent, quoiqu'ils ne le
nût pas, & termina en un mo
un accommodement à sa perte
affaire qui auroit pu durer tren
entre les mains d'un chicaneu
bile. Il étoit à peine sorti de ce

[L]IVRE TROISIEME.

[P]EU de temps après le traité qui sembloit avoir mis fin aux trou[ble]s dont nous avons déja parlé en [pas]sant, les factieux chagrins d'une [pai]x qui les éloignoit du but qu'ils [s'ét]oient proposé, n'omirent rien pour [la t]roubler de nouveau. Dans ce des[sein] ils cherchérent un Chef capable [par] sa réputation, son habileté, & [son] rang d'intimider la Cour, & de [do]nner une couleur de justice, à leurs [inju]stes projets. Personne par tous ces [end]roits, n'étoit plus digne de leur [cho]ix que M. le Prince, & le mal[heu]r de la France voulut qu'il eût [alor]s quelque penchant à se laisser [cho]isir. Les sollicitations des mécon[tens], le peu de part qu'on lui don[noit] dans le Gouvernement, malgré [sa q]ualité de premier Prince du Sang,

la froideur qu'on lui témoignoit à la Cour, où l'on ſouffroit avec peine, la fierté que lui inſpiroit l'éclat de ſes victoires, tout cela lui fit prêter l'oreille aux Frondeurs, & l'engagea à ſe déclarer contre le Roy.

On ſçait que ſes intrigues furent découvertes, & que la Reine le fit arrêter au Palais Royal, & conduire au Château de Vincennes, d'où quelque temps après il fut transferé au Havre de Grace; juſqu'à ce que par une révolution extraordinaire, le Cardinal Mazarin alla lui-même le mettre en liberté; on ſçait encore que le Prince n'en conſerva pas moins d'antipatie contre celui de qui il avoit reçu ce bienfait forcé, & que voyant le Miniſtre toujours conſulté, & uniquement écouté de la Reine, quoiqu'elle eût conſenti à ſon éloignement du Royaume, il ſe remit une ſeconde fois à la tête des mécontens, ſe jetta dans la capitale de ſon Gouvernement; traita avec les Eſpagnols,

: dispoſa à pouſſer les choſes aux
ieres extrémitez.
ı plupart des Seigneurs de la Sain-
e & de l'Angoumois ayant ſuivi
mple funeſte du Prince, & lui
t livré un grand nombre de pla-
le ce pays-là, le Marquis y cou-
ɔour s'oppoſer de tout ſon pou-
au progrès de la Fronde. S'il
: été capable de ſéduction, on
dire que tout conſpiroit à le ſé-
: ; le Cardinal le ménageoit peu,
it long-tems ſans lui donner les
pes dont il avoit beſoin ; M. le
ce, qui l'eſtimoit ne négligeoit
pour l'entraîner dans ſon parti,
ii repreſentant que ce n'étoit pas
Loy qu'il faiſoit la guerre, mais
Miniſtre, & qu'il étoit plus juſte
les Princes du Sang euſſent l'ad-
iſtration de l'Etat, qu'un étran-
dont il avoit lui-même reçu tant
uſtices. Quelques-uns des mécon-
, qui ſouhaitoient paſſionnément
engager à les ſuivre, prenoient

un tour plus captieux pour éb
sa fidelité. Ils le pressoient seul
de faire semblant de se révolter
d'intimider le Cardinal, d'obten
là des graces qu'on lui refusero
qu'il paroîtroit soumis, & de s
dre par la situation de son Gou
ment, médiateur entre la Co
les Princes. On alla même j
lui faire craindre pour les jours
fille unique qu'il avoit laissée
ris, & qui dans une émotion
laire, pourroit être immolée à
ne publique contre les Mazari
de Montausier fut inaccessible
tes ces attaques, & répondit cor
ment que par conscience auta
par honneur, un sujet ne dev
mais prendre les armes cont
puissances légitimes, qu'il étoi
verité peu satisfait de la Cour
le tems présent; mais qu'aussi i
reçu de la Reine des graces d
conserveroit toujours une p
reconnoissance; que pour ce qu

Depuis mariée à M. le Duc d'Usez pere de celui d'aujourd'huy.



de se faire craindre au Cardinal, cela seroit de trop méchant exemple, & qu'il aimoit mieux se montrer digne des graces par une fidelité à toute épreuve, que d'en arracher par une apparence de rébellion; qu'il n'avoit peut-être pas sujet d'aimer le Ministre, & qu'au contraire l'inclination jointe à l'estime lui feroient volontiers donner son sang & sa vie pour M. le Prince; mais que l'un étant contre le Roy, & l'autre sous sa protection, il poursuivroit & troubleroit de tout son pouvoir celui dont il étoit content, pour défendre & servir celui dont il ne l'étoit pas; qu'enfin les dangers où il exposoit malgré lui une fille unique, que ses graces & ses vertus naissantes lui rendoient infiniment chere allarmoient sa tendresse; mais qu'il esperoit que Dieu la garderoit, & que du reste il la sacrifieroit de bon cœur à son devoir.

La conduite du Marquis répondit parfaitement à des principes si no-

bles. Il trouva dans l'Angoumoi
grand nombre de Gentilshom
dont une partie avoit été déja
gnée par les Seigneurs de la Ro
foucaut, zelez partisans des Pri
& l'autre fortement sollicitée de p
dre le même parti. Mais en asse
de tems il fit rentrer les prei
dans leur devoir, & vint à bou
retenir les autres, tant par l'au
té que lui donnoit sa charge,
par l'affection que lui avoient c
liée ses manieres franches & g
reuses.

La premiere année de la gu
civile, il fit mille actions de va
que nous ne sçaurions rapporte
en détail, parce que sa modesti
lui faisant oublier à lui-même,
prit aucun soin d'en faire pass
mémoire à la postérité. D'ail
comme il ne commandoit poin
chef, tout ce qui se passa de m
rable pendant cette année, a ét
tribué au Général que le Roy a

Le Comte d'Harcourt.



mis à la tête de ses armées. Cependant il est certain qu'il contribua beaucoup & par ses conseils, & par son courage au secours de Cognac, & à la défaite des rebelles dans le combat de Tonnay-Charente; deux actions celébres qui firent sentir à M. le Prince qu'il y a bien de la différence entre combattre les ennemis de l'Etat avec des troupes aguerries, & tirer l'épée contre son Roy avec de nouvelles levées, qui n'étant animées ni par l'interêt public, ni par le leur propre, prennent la fuite dès qu'elles voyent le danger.

L'année suivante ne fut pas plus heureuse pour les factieux, dont les affaires se ruinoient de jour en jour. Le Marquis de Montausier ayant reçu un renfort de troupes que lui amena du Plessis-Belliévre, forma le dessein de reprendre Saintes & Taillebourg, dont les rebelles s'étoient saisis, & de chasser de Talmond les Espagnols à qui on avoit livré cette place. La foi-

blesse de son armée, & la force des ennemis rendoit cette entreprise fort difficile; mais sa constance, sa vigilance, & sa valeur l'en firent venir glorieusement à bout. La garnison de Saintes étoit nombreuse, & se préparoit à une vigoureuse défense; mais ayant fait entr'autres une grande sortie, & mis les assiegeans en désordre dans les tranchées, le Marquis crut qu'en cette occasion il falloit faire le soldat pour être bon Capitaine. Il se mit à la tête de quelques Officiers qui couroient à l'allarme, ramassant un petit corps de soldats dispersez, il chargea les ennemis l'épée à la main, & les poussa jusques dans leur contrescarpe. Ils perdirent beaucoup de monde en cette rencontre; de sorte que ne pouvant plus rien tenter de considerable, & desespérant de recevoir les secours qu'ils attendoient, ils se rendirent après onze jours de siége, à des conditions raisonnables. Le soldat victorieux n'étoit pas trop

iſpoſé à les obſerver, & à épargner la ville toutes les violences que ſemloit autoriſer la victoire ; mais le Iarquis ſçut modérer l'avidité de cet: ſoldateſque, en châtiant avec ſéérité ceux qui furent indociles à ſes :dres, & en récompenſant d'ailleurs :ux qui s'y ſoumirent. Il arrêta donc pillage, mit à couvert de toute inılte le jeune M. de Lorge qui avoit éfendu Saintes, & contint ſes troues dans une diſcipline ſi exacte, que :s habitans purent aiſément s'apperevoir que c'étoit un pere qui vouɔit s'en faire aimer par la clémence, z non pas un maître irrité qui cherhoit à s'en faire craindre même par le juſtes châtimens.

La priſe de Saintes fut déciſive pour le rétabliſſement de l'autorité Royale dans tout le reſte de la Province ; bien-tôt après Taillebourg fut raſé & les Eſpagnols contraints d'abandonner Talmond. Dans le cours de cette expédition M. de Mon-

tausier fit paroître une habile
courage, & une activité surpre
& s'il manqua de diligence
seulement à exécuter les ordre
Cour, qui le pressoient de dé
les terres des principaux Chef
fronde en ces quartiers-là.
avoit mandé en particulier d
couper les forêts & raser les Ch
de MM. de la Rochefoucaul
jugeant ces punitions peu nec
au service, il suspendit l'execu
ses ordres, & se contenta
couper une trentaine d'arbres,
tre quelques tuiles d'une fer
appartenoit à cette illustre ma
en usa de même à l'égard de M.
ce de Tarente, & de plusieur
Seigneurs du pays, par qui ce
judicieux de fermeté & de mod

De la Tre-moille.

oy, & où il ne recevoit pas d'Es-
gne tous les secours qu'on lui avoit
omis. Il laissa le commandement
l'armée qu'il y avoit à M. le Prin-
de Conti, & traversa avec des pé-
ls & des fatigues incroyables une
rande partie du Royaume pour ve- Avril
ir se mettre à la tête des troupes 1652.
ue les Ducs de Nemours & de Beau-
ort avoient mis sur pied pour son
rvice.

Le Prince de Conty continua les
ostilitez dans la Guyenne, & les
rovinces voisines, avec aussi peu da-
antage que M. le Prince.

Le Comte d'Harcourt pour qui la
ictoire s'étoit déclarée, lui enlevoit
ous les jours quelque place, tandis
ue M. de Montausier qui étoit de-
ieuré en Angoumois rompoit tou-
s les mesures, & déconcertoit tou-
s les entreprises des Frondeurs de
n côté. Il n'avoit que six à sept cens
ommes de cheval, autant de Gen-
shommes du pays, & deux ou trois

eMar-
uis
'Ar-
ence.

Régimens d'infanterie , lor
Gentilhomme du Périgord
sçavoir que les ennemis du l
tenoient assiegé dans son chât
Contançay, & que s'il n'étoit p
tement secouru, il se verroit da
contraint de se rendre. Le M
lui fit dire qu'il attendoit de
gimens d'infanterie, & cinq ce
vaux que devoit lui amener le
te de Brassac , & que dès qu
roient joint, il voleroit à son
Il se mit neanmoins en marc
étant arrivé sur les bords de
viere d'Isle, qui étoit entre lui
tançay il apprit que le M
d'Argence ne pouvoit plus ter
te extrémité détermina M. d
tausier, & sans attendre dava
renfort qu'on lui amenoit, il
ser par un gué inconnu aux e
un certain nombre de cavalie
chacun un soldat en croupe
tant de munitions que lui
permettre le besoin qu'il en av



même. Le secours entra heureusement dans la place, & les assiegeans désesperant de la prendre, brûlerent le village & abandonnerent l'entreprise.

La petite armée du Marquis étoit campée sur l'autre bord de la riviere; & le lendemain ayant fait prendre les devants à son bagage, il se mit en marche avec ses troupes pour aller à la rencontre de celles qu'on lui devoit amener. Mais les ennemis ayant découvert un gué fort commode, & voyant le Marquis plus foible qu'eux des deux tiers, se mirent en état de passer l'eau, & de le poursuivre. Le Marquis fit alors usage de son experience, & continua sa marche feignant de vouloir se retirer, & & ayant sçû que les ennemis étoient à demi passez, il fit volte face, & tomba sur eux si à propos, qu'il défit leur avant-garde, & la renversa dans la riviere. Au commencement de cette action il remarqua que les Gendar-

mes d'Harcourt, qui pouvoient
un escadron de quatre-vingt maî
n'agissoient pas selon ses ordres;
mit à la tête, & les conduisit à
nemi. Son exemple ne les rendi
plus braves, ils le suivirent jusq
portée du pistolet; mais quan
virent le danger de plus près, ils
rent honteusement la fuite. Le]
quis essuya lui seul tout le feu
ennemis, dont il fut bien-tôt e
loppé; il se défendit long-tems
son épée toute sanglante, & à
rompuë; mais malgré les prodig
valeur qui le faisoient admirer de
nemis, il n'auroit pu manquer d
pris sans une espece de miracle
le sauva. La chaleur l'avoit oblig
quitter une casaque en broderie
de prendre celle d'un de ses gens
l'étoffe simple en sauvant sa lit
pensa lui couter la vie; en le vo
mal habillé & sans suite, on ne le
pas même pour un Officier, &
s'amuser à le faire prisonnier ou



songes qu'à le tuer. On tire sur lui de toutes parts, & on tira de si près que ses habits étoient percez, dechirez & brûlez en plus de vingt endroits; chacun lui portoit son coup, de sorte qu'il en eut plus de soixante tant sur lui que sur son cheval, qui mourut après l'avoir heureusement sauvé du péril. Un Page qui le suivoit fut tué à ses côtez; pour lui il reçut deux coups de pistolet dans le bras gauche, qui le lui casserent à l'endroit du coude, & trois coups d'épée, deux sur la tête, & un qui lui coupa presque entierement la main droite. Ces blessures ne lui firent point perdre courage; il rejoignit une troupe de Gentilshommes qui étoient accourus à son secours, & qui vinrent à bout d'écarter les ennemis, qui l'environnoient, de les faire repasser la riviere, & de se rendre de nouveau maître du gué.

Cependant M. de Montausier étoit tout couvert de son sang, qu'il per-

doit en quantité, & on résolut de le transporter à deux lieuës du champ de bataille, chez une personne de qualité, pour l'y faire panser ; mais avant que de partir, il eut soin qu'on songeât aussi à transporter les autres blessez, & commanda à M. de Folleville Maréchal de Camp, de tenir ferme dans le poste où il étoit, avec ce qu'il y avoit de noblesse & de troupes réglées, bien assuré qu'une pareille contenance ôteroit aux Révoltez l'envie de revenir une seconde fois à la charge. A peine eut-il fait un quart de lieuë, qu'épuisé de sang & de fatigues, & se sentant défaillir, on fut contraint de le mettre à terre au pied d'un arbre sur une hauteur, d'où il pouvoit découvrir les deux armées. De-là il vit avec étonnement que ses gens n'étoient plus où il les avoit laissés, & que quelques cavaliers des ennemis repassoient la riviere ; il envoya sçavoir la raison de ce changement, pendant qu'un

hirurgien de campagne lui mettoit
n méchant appareil, qui ne put
as même arrêter le sang qui couloit
e ses blessures. Bien-tôt on vint lui
pprendre que son absence avoit
hangé toute la face des affaires, que
s troupes malgré leur victoire ap-
réhendant d'être accablées par le
ombre, avoient voulu se retirer;
ais qu'elles avoient commencé leur
etraite dans un si mauvais ordre:
ue les ennemis, qui s'en étoient ap-
erçus, avoient détaché quelques
Coureurs pour les reconnoître; qu'à
a vuë de ces Coureurs la retraite
toit devenuë une véritable fuite,
ue les Frondeurs enhardis avoient
ait passer la riviere à quelques esca-
rons pour soûtenir leurs Coureurs,
t qu'enfin le petit nombre avoit dé-
ait sans résistance ceux qui les avoient
attus peu de tems auparavant.

A ces nouvelles qui l'affligérent
lus que ses propres maux, on ju-
ea à propos de le remettre à che-

val, de peur qu'il ne tombât entre les mains des Ennemis. Il fit sept lieuës du pays pendant la plus grande chaleur du jour, & arriva sur le soir chez un Gentilhomme d'Angoumois, où en levant le premier appareil, il connut que la blessure de son bras étoit mortelle. Cela ne l'empêcha pourtant pas d'écrire de sa main à Madame de Montausier, qu'elle ne s'effrayât point de ce qui s'étoit passé, que son mal ne seroit rien, & qu'il se rendroit le lendemain à Angoulême. Sur ces entrefaites Folleville entra dans sa chambre, & fondant en larmes, il le conjura de lui obtenir le pardon d'une faute, dont l'indocilité des Troupes avoit été la seule cause. Le Marquis étoit outré de douleur; mais il se vainquit, & épargnant à cet Officier infortuné des reproches qui l'auroient réduit au desespoir, il lui répondit simplement, qu'en rendant compte à la Cour de cette action, il se contenteroit d'expo

ait sans le charger ; qu'il eû
nt à se retirer. Le lendem:
nis dans un brancard qu'on
préparé ; & il arriva dans la
de son Gouvernement, où
ce rétablit la tranquillité,
e du jour précédent avoit
ée.

s qu'il y fut arrivé, l'Evêque,
blesse, & les Magistrats vinrent
ıle lui témoigner la part qu'ils
ient à sa gloire, & à son mal-
Le Marquis étendu sur le lit de
ır, déchiré de coups, languis-
& sans force reçut tout le mon-
ec un air tranquille & serein,
e s'il eût été dans l'état le plus
nt. La premiere chose qu'il fit,
dépêcher à la Cour un Gen-
mme en qui il avoit beaucoup
nfiance, & à qui il recomman-
ller d'abord trouver M. de S.
in son ami intime, & de l'aver-
l'extremité où il étoit réduit,
u'il prît des mesures pour s'as-

ſurer du Gouvernement d'
mois, avant que d'autres p
ſonger. Enſuite il donna des
pour les autres bleſſez, &
pour les Gentilshommes à qu
fait fournir des logements,
Madame de Montauſier ne
manquer d'aucun ſecours. I
voyant menacé d'une mort
ne, il penſa à mettre ordre a
res de ſa conſcience ; pour
Le P. J. Simon. il appella un Jéſuite eſtimé
éminente vertu, & ſe conf
avec de grands ſentimens
Depuis ce moment le Mar
toujours pour ſon Confeſſeur
fiance filiale, & le Confeſſ
ſerva pour le Marquis une
de pere juſqu'à ſa mort, qu
le, ſa mortification, & ſa cl
regarder comme précieuſe
Dieu.

Après que M. de Monta
rempli de la ſorte tous les de
fervent Chrétien, de fidelle



on ami ; il fit venir ses Chirur-
s & leur dit, que comme il étoit
adé que l'on ne pouvoit lui sau-
r vie, il les prioit de le laisser
ir en repos, & de ne lui point
er le bras ; que cependant si cet-
ération leur paroissoit salutaire,
andonnoit à eux de bon cœur.
ras étoit extraordinairement en-
ne fiévre ardente le consumoit,
es matins & tous les soirs on
oyoit deux heures à panser ses
; on y appliqua plus de vingt
antôt le fer & tantôt le feu ; le
le fut deux mois entiers cou-
ur le dos sans pouvoir changer
tuation ; jamais souffrance ne fut
us cruelle ni plus longue. Mais
atience & la fermeté du Mar-
fut plus grande que son mal ; &
a sçu de M. l'Evêque d'Angou- M. François de Péricard.
qui ne le quitta point pendant
e cours de sa maladie, que ja-
il ne l'avoit entendu pousser la
dre plainte ; seulement que

quand on lui devoit faire quelque incision, il souhaitoit qu'on l'en avertît ainsi que du nombre des coups de ciseaux, afin qu'il pût d'avance se préparer à les souffrir. Au reste s'il souffroit en héros, c'étoit en héros chrétien; il regardoit ses maux comme des châtimens du Ciel qui vouloit lui faire expier ses péchez dès cette vie, & dans cette pensée il remercioit le Dieu des vengeances qui le punissoit dans ses misericordes, & baisoit humblement la main qui le frappoit pour le sauver. Ces dispositions édifiantes soutenoient Madame de Montausier dans la douleur qui l'accabloit, & les personnes qui l'assistoient pour le spirituel, en étoient si touchées qu'en pleurant sa perte prochaine par un sentiment d'amitié, elles souhaitoient presque par christianisme, de le voir mourir de la mort des Saints.

Mais enfin, Dieu le réservant pour le bonheur des Provinces & pour le

ce d'un Roy à qui il vouloit pro-
er ses faveurs, M. de Montau-
après avoir été pendant deux
aux portes de la mort, se vit
ellé à sa vie par la voix de ses
urgiens qui lui répondirent de sa
ison. La convalescence fut aussi
ue que la maladie même, il lui
t garder le lit encore deux mois
rs; ce qui ne l'empêcha pas de
ier à ses affaires, & de veiller à
reté de la Province qui lui avoit
confiée. Madame de Montausier
gré son affliction extrême, & les
assidus qu'elle rendoit à son
ix, lui aidoit encore à remplir
levoirs de sa charge, & l'on peut
que pendant la maladie du Mar-
, ce fut elle seule qui gouverna
igoumois. Les loüanges qu'ils re-
ent l'un & l'autre de la Cour dans
circonstances, les auroient bien
ommagés de leurs peines, si les
ompenses qu'on répandoit ailleurs
oient été jointes. Mais tandis que

ceux qui s'étoient fait craindre
Miniſtre étoient élevez aux prem
grades de la milice, ou décorez
Titres les plus brillans, on néglig
le Marquis de Montauſier juſqu'
refuſer ſes appointemens ; ou
moins juſqu'à ſe les faire demai
pluſieurs fois, comme ſi ç'eût été
grace, & non pas une juſtice qu
étoit dûë. Ce traitement quelque
qu'il fût, ne lui fit pas change
conduite ; il étoit trop ſenſible p
n'être pas choqué du peu de
qu'on paroiſſoit faire de ſes ſervic
mais il étoit trop deſintereſſé p
meſurer ſa fidelité à la récomp
ſe. Il continua donc de ſervir
Prince avec le même zele que s'i
eût reçu les plus ſignalez bienfa
pendant que la Marquiſe fit un vo
ge à Paris, où la mort de M. de Ra
boüillet ſon Pere l'appelloit. Ap
avoir arrangé ſes affaires domeſtiq
elle alla à la Cour. Le Cardinal M
zarin la reçut avec tous les deb

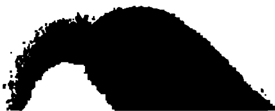
estime singuliere ; mais il évi-
tant qu'il pouvoit les occasions
rouver seul avec elle.
Marquise de son côté ne cher-
que le moment de lui parler sans
s, & elle le trouva. Elle se plai-
Ministre de l'oubli où il sem-
mettre un des plus fidelles servi-
u Roy, & lui ajouta avec une no-
rté, que M. de Montausier trou-
prix de sa fidelité dans sa fidelité
mais que le tout monde n'étant
ce caractere, il étoit étonnant
Ministre dont la politique pas-
ur être si rafinée, donnât dans
quis un exemple qui paroissoit
er la révolte, & pouvoit ébran-
ux qui avoient été soûmis jus-
s ; que la vertu de M. de
usier ne devoit point empê-
u'on ne lui rendit justice, &
oins il paroissoit avide des hon-
qu'on lui refusoit, plus il s'en
oit digne.
Cardinal sentit toute la force

jours & des nuits, de sorte qu
Marquise lui en faisoit quelqu
des reproches, persuadée que
application constante étoit peut
la cause de certaine humeur so
& mélancolique à laquelle il
assez sujet. Sa raison sçavoit pou
lui faire prendre le dessus, &
que sévérité qu'on lui ait repro
jamais homme ne garda mieu
bienséances, & cet extérieur d
litesse qui dans le monde ne son
trop souvent préferées aux qu
les plus solides. Cet homme q
fausse apparence faisoit regarder
me farouche & insociable, étoi
pendant assidu à faire sa cour,
drement attaché à son Epouse,
d'amitié & d'estime pour Mada
Mademoiselle de Ramboüillet,
plaisant & obligeant jusqu'à la
galanterie pour toutes les Da
ami des divertissemens honnête
attentif à procurer aux autres
qui pouvoient n'être pas de son



Il ne faisoit pas sa cour avec l'empressement d'un homme qui cherche les faveurs de la fortune, mais en sujet fidele & affectionné qui rend ses devoirs à son Maître, & à ceux qui sont dépositaires de l'autorité Souveraine. Il avoit reçu des graces de la Reine, & il se croyoit obligé à lui en marquer sa reconnoissance ; il avoit découvert dans le Roy, malgré sa jeunesse, un fond d'équité, de discernement, & de grandeur d'ame qu'il ne se lassoit point d'admirer, & qui lui avoit donné pour le jeune Monarque un zéle uniquement fondé sur l'estime, & dégagé de tout interêt. Les Ministres connoissant son expérience & son habileté dans les affaires, cherchoient à l'entretenir pour profiter de ses lumieres & de ses conseils. Ce commerce avec les dispensateurs des graces, auroit ouvert à un homme moins désinteressé que lui un chemin facile aux honneurs, mais il en auroit trop coûté à sa franchise,

pour mettre à profit un pareil a
tage. Quelqu'un le felicitoit ur
de ce qu'il pourroit, s'il le v
être l'ami d'un des deux Min
Je le voudrois bien, répondit le
quis, *s'il vouloit des amis, mais*
le veux pas, parce qu'il ne veut q
esclaves. Toujours esclave lui-r
de la vérité, on le voyoit cepe
non pas la déguiser, & l'altérer
la cacher avec autant de soin, c
elle étoit fâcheuse, qu'il la diso
lontiers quand elle étoit agr
Il gardoit ces ménagemens sui
avec les Dames dont la délic
veut être respectée; il cherchoi
tes les occasions de les loüer
il saisissoit avec ardeur toutes
qu'il trouvoit; il se faisoit une
de leur procurer chez lui to
divertissemens reçûs dans les m
les mieux réglées, il prenoit par
même à leurs plaisirs; mais av
dignité d'un homme qui accorc
la seule politesse, ce que son âg



lui permettoit plus de donner à la passion. Le jeu étoit l'une de ces choses auxquelles il se prétoit avec le plus de peine ; la Marquise ne l'aimoit pas beaucoup plus que lui ; mais tous deux par le même principe admettoient dans leur societé un jeu moderé, qui servoit d'amusement & dont ils n'auroient pû voir sans horreur, les excès ruineux, où la corruption de notre siecle le porte aujourd'hui.

M. de Montausier aimoit naturellement la propreté, & la richesse des ajustemens ; mais regardant cette inclination comme un entêtement frivole de la jeunesse, il s'étoit réduit à des habits très-simples, & reservoit toute sa magnificence pour sa table & ses équipages, de sorte qu'en négligeant sa personne, il étoit toujours attentif à ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction de sa famille & de ses amis. Car il en avoit, quoiqu'en ait pû dire la calomnie ; son bon

cœur, son penchant à rendre service, & sa droiture, lui avoient attachez un grand nombre de personnes illustres à la Cour & à la Ville, qui l'aimérent sincérement & constamment, parce que personne ne portoit plus loin que lui la force de la véritable amitié. Après tout sa famille étoit le plus cher objet de sa tendresse. Il avoit encore pour son Epouse ces vifs sentimens qui précédent, & qui ne suivent guére le mariage. Mais le plaisir le plus touchant qu'il goutât alors étoit de voir croître sous ses yeux une fille, qui lui restoit seule de quatre enfans qu'il avoit eus, & qu'il aimoit uniquement. Madame de Montausier & Madame de Rambouillet s'étoient chargées de son éducation, & le Marquis connoissoit trop leur vertu, pour douter des fruits que sa fille pourroit retirer de leurs exemples encore plus que de leurs leçons. Il se reposoit donc sur elles, de tout ce qui peut

le cœur & l'esprit d'une jeu-
sonne, mais il prit sur lui de
ire de sa religion. Il trouvoit
négligeoit un peu trop cet ar-
ssentiel dans l'éducation des
ou que sans leur graver pro-
nent dans l'esprit les principes
nentaux du Christianisme, on
tentoit de leur inspirer une dé-
superficielle, qui souvent dé-
it en superstition, ou même
nte de solidité, s'effaçoit entié-
t dans le commerce du monde.
faire éviter à Mademoiselle de
usier un écüeil si funeste, le
is prit le soin de lui apprendre
me sa religion à fond, & il
des dispositions si heureuses
on éleve, qu'à l'âge de dix ans
oit lû l'Ancien & le Nouveau
nent, & répondoit à tout ce
pouvoit lui proposer de plus
e sur cette matiere. Au reste
retion & la modestie accompa-
cette capacité prématurée, &

aiſe d'avertir le Lecteur, qu
au tems dont je parle, ſes ve
toient pas excuſées de défa
qu'avec de la Religion & de
ſon cœur ſe laiſſoit encore
ter quelquefois à cette paſſi
heureuſe, à laquelle j'ai déja fai
quer qu'il n'étoit que trop
Mais ce qu'il y a d'admirab
que le Marquis de Montauſie
toute la honte de ſon eſclav
qu'après bien des efforts ſeco
ſécours céleſte qu'il implor
ceſſe, il vint à bout de briſer
& de rentrer en poſſeſſion
berté, qu'il conſerva heure
juſqu'à la fin de ſes jours.

Tranquille au dedans, e
dehors, Monſieur de Montauſ
ſoit d'un bonheur ſolide qui
ſoit regarder d'un œil indifféré
ce qui flatte ou irrite l'ambiti
plupart des gens de qualité.
tres & les diſtinctions honora
l'on recherche avec tant d'en



nent n'avoient jamais eu moins de charmes pour lui : *C'est la fortune qui les donne, & il lui suffisoit de les mériter.* Il ne les fuïoit point, mais il ne les cherchoit pas, & elles furent, si j'ose m'exprimer ainsi, obligées de venir elles-mêmes le trouver.

L'Espagne lassée de la longue guerre qu'elle avoit euë avec la France, & affoiblie par les grandes pertes qu'elle avoit faites, songea à terminer ses differens par une paix dont elle souhaitoit que le mariage du Roi avec l'Infante Marie-Thérése, fût le nœud. Le bruit qui se répandit que le Roi alloit épouser la Princesse de Savoye, & le voyage qu'il fit à Lyon à ce dessein effraya la Cour de Madrid, dont les Etats d'Italie étoient en grand péril si cette affaire réussissoit, & la détermina à tout employer pour faire donner la préference à l'Infante. Les premieres propositions en furent faites à Lyon par Pimentel, qui s'y étoit rendu secrettement ; la 1659. Juillet

Reine Mere par tendresse pour
Maison, dont les malheurs la
choient sensiblement, les goût
les appuïa de tout son crédit; le
riage de Savoye fut rompu, & la
revint à Paris. Alors les Négocia
pour le mariage d'Espagne rec
mencerent ouvertement, & les
Puissances résolurent enfin de tra
ler au traité qui devoit finir leur
vision. Le Roi d'Espagne char
Dom Louis de Haro, & le Roi
France le Cardinal Mazarin de ce
importante affaire; les deux Minist
ayant reçû leurs instructions, s'ava
cerent sur la frontiere, & choisire
pour le lieu de leur entre-vûë une p
tite Isle au milieu de la riviere
Bidassoa, qui sépare les deux Roya
mes; cette Isle s'appelloit l'Isle
Faisans, & a conservé depuis, le no
de l'Isle de la Conférence.

Dès que le Marquis fut assuré q
le mariage du Roi étoit sur le poi
de se conclure, il se rendit dans s

uvernement avec Madame & Ma-
moiselle de Montausier, pour y
oner les ordres nécessaires en une
pareille circonstance. La situation des
 le mit à portée de faire sa Cour
une dignité & une dépense di-
e de son grand cœur, & du Maî-
 qui il vouloit plaire. Au passa-
ge du Cardinal, il alla au-devant de
 la tête de près de deux mille
gentilshommes, & le traita magni-
fiquement avec toute sa suite dans un
 assez incommode; mais que la
marquise rendit agréable par la ma-
nière gracieuse dont elle en fit les
honneurs. Environ un mois après,
 & Madame de Montausier avec
leur famille allérent à Saintes où le
Roi & la Reine Mere devoient pas-
ser dans peu. Ils y arriverent en effet
vers le quinziéme d'Aoust, & y de-
meurérent trois jours. Pendant ce
temps, toute la Cour fut régalée splen-
didement, & leurs Majestez parurent
extrêmément satisfaites des soins &

de la générosité du Gouverneur. Le Roi même qui jusques-là avoit toujours été extrêmément réservé à parler, entretint souvent le Marquis, lui parla du siége de Saintes, loüa sa fidelité pendant la guerre civile, & reçut avec bonté toutes les personnes distinguées par leur naissance & par leurs services, qu'il lui présenta. La Reine de son côté combla d'éloges & de caresses le pere, la mere & la fille, & les exhorta à suivre la Cour pour assister au mariage du Roi, qu'on ne doutoit pas qui ne se fist incessamment : le Roi joignit ses invitations à celles de la Reine, & le Marquis passant par-dessus quelques difficultez qu'il avoit d'abord alleguées avec respect, se prépara à ce voyage, & alla sans tarder trouver la Cour à Bordeaux avec sa famille.

Comme pendant les derniers troubles il y avoit eu plusieurs personnes considerables de cette Ville exilées à Angoulême, où ils avoient reçu du

uis & de son épouse toutes sor-
e bons offices, ils s'efforcérent
ır rendre la pareille en cette oc-
ı, & de reconnoître les obliga-
qu'ils leur avoient par des hon-
extraordinaires. Dès le soir de
arrivée, une foule de gens de
é allérent les saluer, & s'em-
rent à l'envi, pendant le sé-
u'ils firent à Bordeaux, de leur
er tous les témoignages possi-
le leur estime & de leur recon-
nce. L'accüeil qu'on leur fit à
ur ne fut pas moins flateur pour
Le Roi fit éclater en leur fa-
les sentimens d'une estime sin-
e, qui firent augurer aux Cour-
qu'enfin le mérite seroit récom-
. Le jeune Monarque parut tou-
ur tout de celui de Madame de
ausier : il lui parloit souvent avec

morable le regne de ce Prince.

Cependant les négociations pour la paix avançoient moins vîte qu'on ne s'étoit imaginé ; le Ministre d'Espagne autant par son génie adroit & rusé, que par la lenteur naturelle de sa Nation, arrêtoit long-tems le Cardinal Mazarin, sur les plus petits articles, & lui disputoit le terrein pied à pied. De sorte que la Reine jugeant bien que cette grande affaire ne se pourroit terminer entierement qu'au printems de l'année suivante, prit le parti, au lieu de retourner à Paris, de

Octob. 1659. passer l'hyver en Languedoc, où elle espéroit que le Roi par sa présence engageroit les Etats de la Province à lui accorder un don gratuit plus considérable que s'il étoit absent. M. & Madame de Montausier ne purent suivre leurs Majestez dans ce voyage; mais ayant reçu un ordre obligeant de rejoindre la Cour lorsqu'elle seroit revenuë à Bordeaux, ils retournérent à Angoulême, & y firent tous les

paratifs nécessaires pour paroître
e magnificence au mariage du
.
Un accident qui les affligea extrê-
nent les empêcha d'exécuter ce
jet. Mademoiselle de Montausier
en étoit le principal motif, & de
blissement de laquelle ils com-
nçoient à s'occuper, tomba ma-
e de la petite verole dans ces con-
ctures ; & quoi que ce fût moins
le fragile avantage de la beauté,
ils pensoient à établir sa fortune,
sur sa naissance & ses biens, ils
pûrent se résoudre à la montrer
yeux d'une Cour brillante & dé-
te, avec les traces trop récentes
a maladie : ils resterent donc dans
goumois tout le tems qu'ils de-
nt passer à Bordeaux, & ne re-
ent à Paris que pour assister à 26 Aoust 1660.
rée triomphante qu'y fit la nou-
e Reine.

LIVRE QUATRIEM

1660. LEs bontez dont le Roi
combl é Monsieur & Ma
de Montausier pendant le voya
Guienne, les engagea à lui fair
cour avec plus d'assiduité que ja
Sa Majesté en les voyant plus
vent sentit croître l'estime qu'elle
déja conçûë de leur mérite;
cherchoit que l'occasion de le
donner des preuves éclatantes;
tendant, le Roi voulut qu'ils p
part aux réjouissances de son r
ge : l'hiver se passa en fêtes; o
admiroit également le bon goû
magnificence d'un Prince, qu
l'un & par l'autre devoit comm
guste faire monter les beaux A
comble de la perfection. Au
tems la Cour alla à Fontaineble
M. de Montausier l'y suivit a
Marquise son épouse, & Mac



e sa fille qui n'en étoit pas un des
indres ornemens ; mais au bout de
lque tems les plaisirs qu'ils y gou-
ent furent troublez par la maladie
ut la Marquise fut attaquée alors,
qui la mit dans un extrême dan-
. On ne sçauroit exprimer la dou-
r que cet accident causa au Mar-
is, dont la tendresse fut mise à la
s cruelle épreuve. On commen-
t à employer l'émétique ; mais sui-
t le sort ordinaire des nouveaux
edes, celui-ci avoit plus d'enne-
que de partisans ; bien des gens
edoutoient comme un poison, &
dame de Montausier qui étoit dans
e opinion avoit conjuré son mari
qu'elle tomba malade, de ne pas
mettre que les Médecins en fissent
e pour elle. Le Marquis sans pré-
les conséquences, le lui promit,
tant plus qu'il regardoit cette ré-
nance comme un instinct de la
re, qui se déclaroit contre une
e qui lui pourroit être nuisible.

Cependant les Médecins ay
sé tous les secrets de leur art
verent plus de ressource po
malade du péril où elle étoit,
le remede fatal dont l'usage
interdit ; ils s'en expliquér
M. de Montausier, qui ne p
résoudre ni à manquer de p
Marquise, ni à la priver d
dont elle avoit besoin, prit
parti de leur dire, qu'ils
qu'à faire ce qu'il convenoi
en parler. Du reste, comp
sur l'assistance du Ciel que
ce des remedes, il se mit e
demeura près de vingt-quat
dans un état capable de to
plus insensibles.

Ses vœux furent exaucez
lade prit de l'émetique, & il
qu'on commença à esp
prompte guérison. Elle se r
effet peu-à-peu, mais le c
les fatigues que sa maladie
sées au Marquis, le firent to



n tour, quoique moins dan-
ient; le Roi qui ne les per-
de vûë, s'informa souvent
santé, & paroissoit affligé
en apprenoit de mauvaises
s. Une faveur signalée qu'il
orda en ce tems là même, ne
a pas peu à les consoler des
s que Dieu leur envoyoit.
a Cour étoit en mouvement
oix qui se devoit faire bien-
e Gouvernante des enfans de
La mort du Cardinal Maza- Arrivé le 19 Mars 1661.
: fait changer la face des af-
ais quoique le Roi montrât
e superiorité de lumiéres qui
depuis l'admiration de l'Eu-
ne pouvoit croire que dans
niers commencemens, les
se pussent obtenir sans in-
& fussent données au seul

ndant Madame de Montau-
que mourante encore, &
vû que ses Médecins pen-

dant le cours de sa maladie,
mée Gouvernante des enfans
ce; elle avoit actuellement
lorsque M. le Tellier vint d
du Roi lui apprendre cette
nouvelle. Le Marquis tout
sant lui-même, se traîna au
Sa Majesté pour lui témoign
sentimens de reconnoissance
& son épouse étoient péné
Roi reçut leurs remercimens
air aimable qui donnoit un
prix à ses bien-faits, & qu
moins estimer ses graces, qu
niére avec laquelle il les ac

Sur la fin de l'année la Re
bla de joye le Roi & toute la
en mettant au monde un I
Aussi-tôt Madame de Monta
1661. tra en Charge & en fit les
1 Nov. d'une maniere qui justifia
ment le choix dont on l'avo
rée. Le Marquis ne tarda
partager la faveur du Prin
son épouse, & cela arriva san



e qui pût le faire soupçon-
ıbition. La Cour n'avoit au-
t alteré sa vertu & son dé-
ment ; il fut là comme il avoit
ırs , sincére , droit , ennemi
de la flatterie & de la bas-
vant ses amis avec chaleur,
lės malheureux en toutes
ɪntres , parlant hardiment
interests des uns & des au-
craindre de risquer pour au-
rédit dont il ne se felicitoit
l'avantage qu'il lui donnoit
lu bien.
ɔnduite si peu ordinaire dans
it croire à bien des gens que
aveur qu'avoit le Marquis
.t , ou qu'il changeroit lui-
ais on se trompa. Le Roi le
: plus en plus ; il étoit plus
ɪne légere louange de Mon-
Montausier , que des plus
ɔges des autres , & voulant
ıe preuve éclatante de son
ın homme de ce caractére,

il le mit au nombre des soixante
2 Dec. 1661. Chevaliers du saint Esprit, que l
jesté créa alors. Peu de tems a
Prince fut malade de la Rou
jusqu'à faire trembler pour une
précieuse. Le Marquis en fu
allarmé que personne, & le R
truit de la crainte & de l'aff
de ce fidele serviteur, l'ayant f
peller : *Vous avez eu raison*, lui
avec bonté, *de craindre de me*
vous auriez perdu votre meilleu
je connois votre merite mieux q
autre, & je veux le mettre en s
les effets suivirent de près l
roles.

21 Mai 1663. Monsieur le Duc de Longue
mourant laissa le Gouvernem
Normandie à ses enfans pour l
il en avoit obtenu la survivanc
comme les deux jeunes Prince
toient pas encore capables d'

* L'aîné n'avoit que dix-sept ans, &
que treize ans; c'est celui-ci qui étoit né
de Ville de Paris pendant la fronde, & q
au fameux passage du Rhin.



cette importante Charge par eux-mêmes, & que le Roi n'étoit pas fâché de la faire administrer pendant quelque tems par un homme sur qui il pût compter, sa Majesté envoya chercher le Marquis de Montausier, qui ne songeoit à rien moins, & lui dit en le voyant approcher, qu'il lui donnoit le Commandement de Normandie, parce qu'il croyoit ne pouvoir mieux mettre cette Province qu'entre ses mains; que connoissant l'amitié que M. le Prince avoit pour lui, il ne doutoit pas qu'il n'aimât mieux le voir en la place de ses neveux, que tout autre; & qu'enfin sçachant par expérience que ses liaisons avec le Prince n'avoient pû lui faire oublier son devoir pendant la guerre civile, il étoit sûr de sa fidelité, dont il étoit charmé de le récompenser en cette occasion. M. de Montausier reçut cette grace avec toute la reconnoissance qu'elle meritoit, & elle en meritoit beaucoup, tant par l'impor-

tance du poste qu'on lui cc
que par les revenus considera
y étoient attachez. En sortant
le Roi, il alla faire ses com
à Madame de Longueville
le Prince. L'un & l'autre p
de sa probité, & sçachant
devoit cette place qu'au c
Roi, lui firent une réception
se, & lui parurent charme
Majesté eust remis en des
fidelles un dépost de cette co
ce. Le Marquis ne songea
qu'à se préparer au voyage
mandie; il fit faire un équip
gnifique, & partit pour R
les esprits étoient assez parta
sujet; mais toujours égal à lu
il sçut en peu de tems par se
res nobles & généreuses, l
tous en sa faveur.

Aussi-tôt que le public fu
mé du choix que le Roi ve
faire de Monsieur de Montaus
le Commandement de Nor



ıt personne qui ne fût extr
:urieux de sçavoir commer
e qui étoit la droiture & la
nême, pourroit s'accommc
ne Nation, qui par un pré-
lgaire & sans fondement passe
être ni droite ni sincére ; mais
rétenduë opposition de génie
pas le seul obstacle que le
is eût à surmonter.

Normans oubliant le carac-
leur Nation, & par une hau-
:z extraordinaire dans des peu-
turellement souples & patiens,
t mis dans l'esprit que tout au-
ın Prince du Sang étoit indi-
les gouverner. D'ailleurs on
)it dépeint M. de Montausier
es traits qui le leur faisoient
r comme un homme dur ;
)it leur imposer un joug in-
able. Ces préjugez fâcheux
répandus dans le païs par un
ıombre d'Officiers & de gens
ité attachez à la Maison de

Longueville, qui croyoient
tune ruinée par le change
Gouverneur. Telle étoit la di
du Peuple & de la Noblesse
du Marquis, lorsqu'il arriva
Capitale de la Province.

Il n'y eut pas fait un lo
que les préventions commen
se dissiper; n'étant sensible
vice de son Maître, il n'ou
pour écarter tout ce qui au
opposer, & travailla sans
faire autant aimer que res
Prince qu'il avoit l'honneur
senter. Honnêtetez, prév
bons offices, affabilité, pat
beralité : il mit tout en us
gagner les cœurs, & le suc
ses espérances. Les premiere
nes qu'il ramena, furent les
qui avoient été placez par l
Longueville, & les Seigneur
distinguez de la Province,
jalousie ou par interest avoi
mécontens de son élevation



écrivit aux uns & aux autres d'une maniere qui les toucha, & lui en autant d'amis ; il entroit dans leurs chagrins, il approuvoit leurs plaintes ; & ne cessoit de les louer de l'attachement qu'ils montroient pour les enfans de leur ancien Gouverneur ; mais il leur représentoit avec douceur qu'après tout il n'étoit que le dépositaire d'un bien qui leur retourneroit bien-tôt ; qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de changer les volontez du Roi ; qu'il n'étoit pas Ptince, mais qu'on trouveroit en lui un homme qui mettroit tout son bonheur à faire autant qu'il pourroit celui des autres.

Ces démarches qui marquoient si bien sa droiture & son bon cœur, eurent tout l'effet qu'il en pouvoit attendre, il ne trouva de la résistance que dans le Parlement, où l'on voulut lui disputer quelques-uns des droits attachez à la place qu'il occupoit. On prétendit le traiter différemment

de son prédécesseur, sous pr
qu'on devoit à un Prince du
beaucoup plus qu'à un homn
ne l'étoit pas. M. de Montaus
montra paisiblement aux dépu
Parlement, que le pretexte
étoit frivole; que les honneur
avoit rendus à M. le Duc d
gueville étant des prérogati
contestablement attachées à
lité de Gouverneur, quiconq
revêtu du même caractere,
prétendre aux mêmes droits:
fin la regle en ces occurren
d'honorer l'homme du Roy,
raison de sa qualité personnel
à raison du Prince qu'il rep
Toutes ces raisons ne tou
point le Parlement; il persi
sa résolution, & engagea mê
sieurs personnes de qualité à c
mal-à-propos le Marquis de
tausier. Il comprit que pour
ner tous les procez qu'on lui f
il falloit un Arrêt suprême,



aucune ressouce à la chicane
appuyât fortement la justice
ause ; elle étoit trop bonne pour
pas écoutée ; la Cour ordonna
n seulement on traitât M. de
usier comme on avoit fait M.
; de Longueville, mais qu'on
idit encore certains honneurs
: Prince même n'avoit pas
ordres n'auroient peut-être ser-
aliener les esprits, au lieu de
iener, si le Marquis n'en avoit
:é la rigueur par sa modéra-
sa modestie ; mais content de
l jugea nécessaire au service du
l se relâcha sur bien des cho-
peu dures, qu'il étoit en droit
r. Une conduite si généreuse
rêmement goûtée ; on se ra-
i du Marquis, & à mesure qu'on
ichoit de plus près, on recon-
t mieux l'injustice des préven-
ju'on avoit prises trop légére-
contre lui. Sa table toujours

magnifiquement servie, &
les honnêtes gens étoient bi
son désintereſſement qu'il
paſſer jusques dans ses don
en leur défendant de rien p
ceux qui croiroient pouvoir
par l'argent un accès plus
près du maître; la familia
laquelle il alloit manger che
ticuliers qui l'invitoient, l'af
la cordialité qu'il témoign
conque avoit recours à lui
tageant leurs peines, épous
intereſts, écoutant leurs rai
cifiant leurs différens, se c
tout entier à leur utilité,
ployant avec autant de suc
de zele, pour servir les perso
mes qui lui étoient le plus o
Tout cela fit dans la province
gement prodigieux à son é
n'étoit plus un homme fi
impitoyable; c'étoit un per
tendre; en un mot il vint à
se faire aimer à un point qu'i



pas davantage ; je ne dis pas dans
ropre patrie, mais dans sa famille
me. Cet amour fondé sur la vertu
stante du Marquis ne fit que croî-
avec le tems ; parce que le Mar-
s'en montroit plus digne de jour
jour. Après avoir établi de cette
e sa réputation en Normandie
dant huit mois qu'il y séjourna,
de Montausier vint passer l'hyver
aris, où l'établissement de Made-
iselle sa fille le retint plus qu'il n'a-
t compté d'y rester.
Un grand nombre de partis consi-
ables s'étoient offerts pour cette
ne Demoiselle, mais le Marquis
nt plus d'égard au merite & à la ver-
qu'à la noblesse & aux grands biens,
avoit rejetté plusieurs, parce qu'ils
nquoient de ces qualitez essentiel-
. Il trouva enfin dans le Comte de
ussol, fils aîné du Duc d'Usez, un
ndre tel qu'il le souhaitoit. La bon-
mine, les richesses, & la haute
issance étoit ce qu'il voyoit de moins

estimable dans ce jeune
sa douceur, sa sagesse, ses ir
nobles firent sur le Marqu
pression, qui le détermina
re une alliance que le D
ne souhaitoit pas moins q
1664. Le mariage se fit le 6. de
une magnificence digne d
té des nouveaux époux. L
Reines, les Princes & tous
du Royaume prirent part
de ces deux illustres maiso
félicitérent à l'envi sur le
dont cette union étoit un
ré pour elles. C'est de c
qu'est sorti M. le Duc d'I
jourd'hui, devenu l'aîné d
son, par la mort d'un frer
tué les armes à la main da
glante bataille de Nervinc

Peu de tems après la céré
nôces, le Comte de Crusso
gloire se déroba aux charm
sir, pour aller faire essai de
en Hongrie, contre les en



n Chrétien. Le Marquis de Mon-
sier qui se reconnoissoit à ses no-
s transports, leur donna toutes les
anges qu'ils méritoient ; il fit trou-
au jeune Comte l'argent nécessai-
pour une entreprise de cette natu-
: & lui donna pour l'accompagner
is le voyage le Lieutenant de ses
rdes, Officier dont il n'estimoit
moins la probité, que la capaci-
dans les choses de la guerre.

A peine eut-il vû partir son gen-
pour la Hongrie, qu'il alla lui-
me demander son congé au Roy,
ır retourner dans la province qui
it confiée à ses soins. Mais ce Prin- May
lui dit qu'il avoit besoin de lui ail-
rs, & qu'il l'avoit destiné pour al-
au-devant du Cardinal Chigi, ne-
& Légat du Pape Aléxandre VII.
: l'on sçavoit devoir arriver inces-
ıment à Marseille. Le sujet de sa
gation est assez connu. Personne
gnore l'insulte faite à l'Ambassa- M. le
r de France en Cour de Rome Duc de Crequy

par les Corses, le ressentimer
témoigna le Roy, la vengeanc
tante qu'il se disposoit à en i
on ne lui en faisoit les satis
qu'il exigeoit, & le traité d'
Le 12. Fevrier 1664. modement signé à Pise, pai
entre autres articles le Pape s
à envoyer en France son nev
la qualité de Légat *à Latere*
Cardinal Imperiale Préfet de
pour faire au Roy une réparati
venable de l'affront fait dans
pitale du monde Chrétien,
nistre du fils aîné de l'Eglise.

Le Marquis représenta a
avec sa sincerité ordinaire,
se croyoit guéres propre à l
mission, dont il plaisoit à Sa
de le charger, que les Italiens
trop fins pour lui, & lui tro
pour eux, & que ce contrast
peut-être des suites désagréabl
les étrangers, ou pour lui-mê
Roy ne reçut pas ses excuses
dit en plaisantant, *qu'à ce* (

oit pas été bon pour les Normans, cependant il avoit sçû s'accommoder 1664.
r génie, & que l'évenement avoit voir qu'il étoit propre à tout. Cet-
ponse en le flatant, lui dictoit son
ir; il s'y rendit, & fit ses prépa-
; pour aller au-devant du Légat.
artit vers la fin de May à la tê-
un détachement de la maison du
, & rencontra le Ministre de sa
teté à Lyon, d'où il l'amena par
oire à Fontainebleau où étoit la
r. En arrivant le Légat eut une
ence secrette du Roy, après la- 3. Juil
le il trouva dans la galerie des let.
s un repas superbe, préparé aux
de M. de Montausier, qui l'ayant
mpagné aux Audiences publi-
, & à son entrée dans la capita-
u Royaume, le reconduisit jus-
u lieu d'où il l'avoit amené. Le
at & tous les gens de sa suite s'en
rérent avec regret; ils avoient été
mez de sa politesse, de ses atten-
s, de sa générosité, & de cet es-

prit solide & aisé, par lequel i
voit s'ajuster aux diférens génie
que le sien souffrît aucune altér
qualité qui le rendoit plus sem
1664. aux Italiens, qu'il ne pensoit,
justifia parfaitement la répon
le Roy lui avoit faite à cette
sion.

La maniere noble dont il
acquité de sa commission,
grandes dépenses où elles l'a
engagé, pour faire mieux con
aux étrangers la grandeur du
qu'il representoit, lui en att
nouvelles faveurs, ou plutôt
rieuses récompenses. Ce fut
tems-là que le Roy lui accor
Lettres de Duc & Pair, & qu
content de lui donner ce titre
rable, il donna aussi à la Du
1. Août. sa femme le rang le plus distin
la Cour, en la nommant
d'honneur de la Reine. Cette
étoit occupée auparavant par l
chesse de Navailles, proche p

Madame de Montausier ; & celle-
ne se vit qu'avec peine revêtuë
es dépoüilles d'une personne qui ne
i étoit pas moins attachée par les
œuds de l'amitié, que par les liens
 sang. Elle n'avoit pas ignoré la
grace dont sa parente étoit mena-
:, & bien loin de songer à profiter
son malheur, elle n'oublia rien
ır arrêter le coup, & pour la fai-
'entrer dans les bonnes graces du
nce. D'ailleurs elle s'étoit si fort
ıchée à Monseigneur le Dauphin,
:lle ne pouvoit se résoudre à le
tter, préférant au droit de préseance
ınnexé à la charge qu'on lui offroit,
touchante satisfaction de servir 1664.
ır ainsi dire de mere à un Prince
tiné pour être un jour son Roy.
ıis ses soins pour réconcilier Ma-
ne de Navailles, & ses raisons pour
empter de prendre sa place furent
ıtiles. Le Roy vouloit être obéi
si-bien quand il faisoit des graces,
: quand il donnoit des ordres, &

pour ménager la tendresse pr
maternelle, que la Duchesse
pour son éleve, Sa Majesté l
qu'elle feroit les deux charges
fois, & qu'elle conserveroit la
de Gouvernante de Monsei
avec celle de Dame d'honneur
Reine.

2. Août. Il fallut se soumettre à des
mandemens si flateurs; Madar
Montausier prêta serment de fi
pour son nouvel emploi; & con
à faire les fonctions du premie
lui causoit cependant de contin
inquiétudes.

L'obligation où elle se trouvo
tre souvent auprès de la Reine
pêchoit d'être assidue comme
ravant auprès du Dauphin; (
trembloit toujours que dans ce
mens d'absence il n'arrivât au
Prince quelque fâcheux acci
ses craintes n'étoient que trop
fondées, deux mois ne se pas
pas que pendant l'absence de la

:, Monseigneur tomba de son
, par la négligence des fem-
ui devoient y veiller, & Ma-
Montausier ayant profité de
casion pour faire comprendre
de quelle conséquence il étoit
Gouvernante de M. le Dau-
t toute entiere à lui. Sa Ma-
ita ses raisons, & reçut sa dé-
le la charge de Gouvernante
ns de France, qui fut don-
de tems après à la Maré-
e la Mothe.
eut juger quelle devoit être
s circonstances la joie & la
on du Duc & de la Duchesse
tausier. Ils se voyoient com-
biens & d'honneurs par un
nt le discernement égaloit la
e, & ils ne devoient rien à
gues, que l'on n'emploie que
vent à la Cour pour s'y avan-
ais dont le succès fait bien
'honneur, que le pur choix
nce éclairé, qui va lui-mê-

me au-devant du mérite, & à qui
il ſuffit de le connoître pour le ré-
1664. compenſer. Il ne faut pas croire pour-
65. tant que la juſtice, que l'on rendoit
66. au Duc de Montauſier le mît à cou-
67. vert de l'envie. Comme rien n'eſt plus injuſte que cette noire paſſion, elle eſt irritée par la juſtice même; ou plutôt bleſſée par tout ce qui fait plaiſir aux autres, elle attaque indifféremment ceux qui doivent tout à la fortune, & ceux qui ne doivent rien qu'à leur mérite.

Après tout, l'envie trouve quelquefois de quoi ſe juſtifier en quelque ſorte dans le mauvais uſage que l'on fait des faveurs & des graces; mais le Duc de Montauſier ne lui donna point ce prétexte, jamais perſonne n'a moins abuſé de ſa fortune que lui, il ne s'en ſervit que pour être plus utile à quiconque réclamoit ſon ſecours; & combien de familles encore ſubſiſtantes pourroient rendre témoignage à ſon déſintéreſſement & à ſa généroſité

:mbloit que sa droiture, son équi-
son éloignement de la flatterie 1664.
lent de nouvelles forces dans le 65.
ur de l'intrigue & de la dissimu- 66.
on ; soit que ses vertus peu con- 67.
s à la Cour y parussent avec plus
:lat par l'opposition des vices con-
res, ou que la crainte d'être in-
é de leur contagion, le rendît
s vigilant sur lui-même. Mais ce
: je ne puis m'empêcher de re-
rquer encore une fois, c'est que
s les jours il assistoit au S. sacrifi-
de la Messe. Il prioit à certaines
ires marquées, & s'ocupoit dans
atres, de quelque pieuse lectu-
il répandoit une partie considé-
ile de ses biens dans le sein des
ivres, sur tout de ceux qu'une hon-
pardonnable force à cacher leur
sere, & à attendre dans leurs som-
:s retraites, qu'une charité préve-
nte vienne leur offrir le secours
'ils n'osent demander. Quoiqu'il
:ust jamais fait soupçonner son dé-

:ſſement pendant tout le t
paſſa dans les armées, il ne l
envoyer en diférens endroits
:éparer abondamment le d
qu'il y avoit pû faire ou par
: ou par ſes gens. Sans éco
ıx prétextes dont la ſenſu
tume de ſe ſervir, pour ſe
r des loix penibles de la l
il obſervoit rigoureuſemen
s preſcrits par l'Egliſe, &
rtes de matieres il ne conſ
: Médecins, ni ſes amis,
ıement ſon devoir & ſa conſ
'epuis qu'il eut le cordon
:, il s'aquita avec une ſcrup
ctitude de certains exercic
, auſquels les ſtatuts de l'
ttiſſent les Chevaliers; &
er une conduite, qui quoi
ıte, ne laiſſoit pas d'être
ɔis cenſurée, il diſoit que
il n'auroit pas choiſi ces
rcices, ſi la choſe eût dép
i; mais qu'il s'étoit engag

rent à les pratiquer ; & qu'il
r ce qu'on promettoit, en-
à Dieu qu'aux hommes. Sa
gée par un jugement solide
t point à ces menues obser-
ù les esprits superficiels s'ar-
rdinairement. Il voyoit de
:voirs attachez aux grandes
, & il ne reconnoissoit de
té que dans l'accomplisse-
ces devoirs. Il loüoit les au-
tions, qui ont sans doute
:; mais il regardoit celle-ci
nécessaire & indispensable :
vit-on toujours appliqué à
: ce qu'éxigeoient de lui les
emplois dont il fut chargé,
:a sa fidélité sur ce point à
de perfection, dont on voit
d'exemples. C'est ce qu'on
û observer plus d'une fois
, & dont on verra bien-tôt
ves encore plus éclatantes.
vigilance à remplir les de-
son état, l'engageoit à aller

souvent en Normandie, quoiqu'il
aimât moins que dans d'autres
droits. Tout le tems qu'il y dem
roit, étoit occupé, ou au service
Roi, ou à terminer les affaires
particuliers qui le choisissoient
arbitre de leurs différens, ou à
des réglemens utiles pour le bien
blic. Toujours attentif à la sûret
la Province, & à l'avantage des
ples, il n'épargnoit pour cela ni
ni dépenses. Dans le tems de
premiere guerre avec la Holla
il visita toutes les côtes & tou
ports de Normandie; par tout i
des ordres si sages, qu'ils duren
core de nos jours, & que ses su
seurs se sont fait gloire de les n
tenir. Animé d'un zele ardent & c
charité vive, il ne songea pas n
à secourir les pauvres du pays,
mettre le pays même à couvert
insultes de l'ennemi. Ayant sçû
le P. Chorran & un autre Jés
hommes vraiment Apostoliques



[...]noient avec des succez merveil-
[...]ux la parole de Dieu dans la Pro-
[...]nce, & que leur charité ingénieuse
[...]uvoit mille moyens de soulager les
[...]lheureux, il appella les Mission-
[...]ires, & ayant conferé avec eux des
[...]ablissemens que l'on pourroit faire
[...]ur l'utilité des pauvres, dans les lieux
[...] ils étoient le plus abandonnez, il
[...] chargea d'executer ces salutaires
[...]rojets, & les assura que pour y réus-
[...]r, ils pouvoient compter sur son
[...]rédit & sur ses biens. En effet les
[...]eux Jésuites soutenus par le Gouver-
[...]eur qui leur donnoit hautement sa
[...]rotection, & aidez de ses immenses
[...]béralitez, que sa modestie tâchoit
[...]e dérober à la connoissance du pu-
[...]lic, firent des biens infinis dans la
[...]Normandie, où un grand nombre
[...]e miserables joüissent encore des
[...]uits de sa charité, dans les Hôpi-
[...]aux, qui furent alors fondez sous ses
[...]rdres & à ses dépens.

Il semble qu'avec des dispositions 1668.

ſi chrétiennes, le Duc de Montauſier ne devoit plus avoir de goût pour la gloire qui s'aquiert dans les combats, & que d'ailleurs ſon âge & ſes travaux paſſez, le mettoient en droit de ne plus rentrer dans la carriere. Mais outre que la vraie piété n'a rien d'incompatible avec un noble deſir de ſe ſignaler pour le ſervice de ſon Prince; ſenſible à l'honneur comme il étoit, il auroit eu honte de reſter en repos, tandis que ſon Roi ne craignoit pas de quitter les plaiſirs, que lui offroit la plus brillante Cour qui fut jamais, pour s'expoſer aux fatigues de la guerre & des voyages, même dans les plus rigoureuſes ſaiſons. M. de Montauſier ayant appris la réſolution ſecrette que Louis avoit priſe de s'emparer du Comté de Bourgogne, dans un tems où l'Eſpagne croyoit n'avoir rien à craindre de ſes armes, ſentit renaître en lui l'ardeur guerriere, & pria inſtamment le Roy de lui permettre de le ſuivre dans cette glo-

reuse expédition. Il obtint aisément ce qu'il demandoit, & partit pour l'armée au commencement de Février 1668. Le Roi qui s'y rendit bien-tôt après, admira en plus d'une occasion son intrépidité & sa valeur, mais il ne lui donna pas moins d'admiration pour la sienne propre, en affrontant comme il fit les plus affreux périls. Au siége de Dole, ce Prince étant à reconnoître la place, un boulet de canon porta de la poudre jusques sur le Duc de Montausier, qui animé par l'exemple de son maître, & accoutumé à ne se pas ménager, l'avoit accompagné dans une visite si dangereuse. M. le Prince qui commandoit l'armée, renouvella pendant ce siége, tout ce que son courage héroïque lui avoit jamais fait faire de plus grand. On le vit entrer dans une demi-lune des ennemis, aux travers des mousquetades qu'on tiroit des bastions & de la Courtine, en tenant son fils le Duc d'Anguyen par la main, & avec

roid admirable qu'il sçavoit
au milieu de l'action la plus
use. Enfin il n'y eut person-
e se piquât en cette rencon-
plus noble émulation, &
fortune n'auroit pas favorisé
se, la valeur seule en auroit
succès. Les autres villes du
ie coutérent pas si cher que
ile; le Roi n'avoit qu'à se
er pour s'en faire ouvrir les
outes se soumirent sans résis-
in Héros qui sembloit com-
à la Nature même, & la
e d'une grande Province dé-
par plusieurs forteresses, par
on depuis long-tems ennemie
nçois, & par les glaces de
fut le fruit d'une seule cam-
& l'ouvrage de vingt-deux
Le Roi de retour à S. Ger-
noins jaloux de sa gloire que
des services qu'on lui rendoit,
de loüer ceux qui s'étoient
ez dans cette expédition, &

on ne sçauroit dire les éloges qu'il fit entr'autres du Duc de Montausier. Toute la Cour, soit par une véritable estime, soit uniquement pour parler le langage du Maître, s'empressa à célébrer les loüanges du Duc; mais celui-ci sans s'en laisser éblouir, ne songea qu'à en mériter de nouvelles; & il en mérita en effet bien-tôt, en s'exposant à un nouveau genre de périls, qui ne demandent pas moins d'intrépidité & de grandeur d'ame, que ceux qui se trouvent dans les siéges & dans les batailles.

On apprit que la peste faisoit sentir à Roüen ce qu'elle a de plus terrible, & que tous les quartiers de cette grande ville en étoient infectez. Le Duc de Montausier plus attentif que personne aux interêts d'une Province qui lui étoit confiée, fut des premiers averti du danger dont elle étoit menacée, & ne différa pas d'un moment à voler à son secours. L'honneur que lui avoit fait sa derniére

campagne, la faveur du Prince, l'attachement que cette faveur même sembloit lui attirer de la part des Courtisans, rien ne put l'arrêter. On lui représentoit qu'il étoit contre la sagesse de s'exposer de sang froid à un péril certain; mais il répondoit à ces conseils timides, *que pour lui il croyoit les Gouverneurs obligez à la résidence comme les Evêques, & que si l'obligation n'en étoit pas si étroite en toutes circonstances, elle étoit du moins égale dans les calamitez publiques.* La Duchesse son épouse fut effrayée de sa résolution, & sans oser l'attaquer ouvertement, elle ne lui fit connoître que ce que son cœur ne pouvoit cacher, les cruelles allarmes où elle alloit être réduite pendant son absence. Mais le Duc surmonta généreusement cet obstacle, & plus touché de l'exemple héroïque de la Duchesse dans une pareille rencontre, que des larmes qu'il lui voyoit répandre, il aima mieux l'imiter, que de céder à

tendresse. Il partit pour Roüen ; s'étant enfermé dans cette ville infortunée, il s'appliqua tout entier au soulagement de ceux que la peste avoit déja attaquez, & à préserver ceux qu'elle avoit épargnez, jusqu'a... Le bon ordre qu'il établit pour cela, les soins continuels qu'il prit, les visites journaliéres qu'il faisoit dans les lieux destinez à retirer les malades, les aumônes qu'il faisoit distribuer de tous côtez, les exemples de courage & de charité qu'il donnoit aux Ministres spirituels, & aux Magistrats, produisirent les plus salutaires effets. La fureur du mal se ralentit peu à peu, plusieurs malades furent sauvez, le cours de la contagion fut arrêté, dans l'espace de deux mois, l'air fut parfaitement purifié, & tout un grand peuple reconnut devoir principalement son salut au zele & à l'intrépidité de son Gouverneur. Quand il étoit encore resté dans les esprits quelques traces des anciennes préven-



la Patrie, & le souvenir de ses b
faits, vivra aussi long-tems à Ro
qu'on y conservera la mémoire du
rible fleau, qui en fut l'occasion

Les éloges dont il fut comblé
la capitale de son Gouvernemen
tentirent jusques dans la capital
Royaume, & parvinrent bien
jusqu'aux oreilles du Roy. Ce g
Prince joignit ses applaudissem
ceux du public, & impatient de
quer sa satisfaction à un hom
utile à son Etat, il le fit reveni
Cour, & l'admit en sa présence
avoir pris aucune des précautior
sont en usage contre la malignité
mal qui se communique même

mérite si rare ; il lui avoit déja
mé, il est vrai, des preuves plus
des de l'estime qu'il en faisoit ;
is il vouloit lui marquer d'une ma-
re encore plus éclatante la con-
nce que lui inspiroit sa vertu, en
mettant dans des mains si fidelles
qu'il avoit de plus cher au mon-

Dès le tems que le Duc avoit quit-
la Cour pour se dévoüer au salut
la Normandie, on formoit des
rigues pour la place de Gouver-
ur de Monseigneur le Dauphin,
étoit en âge d'être retiré des
ins des femmes. Peu de gens, com-
il arrive d'ordinaire, se faisoient
ice sur ce sujet ; parmi les person-
d'un certain rang, il n'y en avoit
sque aucune qui ne fût persuadée
e ce poste honorable lui étoit dû ;
ceux qui avoient assez de modestie
ur ne s'en pas croire capables,
erchoient parmi leurs parens ou
rs amis, quelqu'un qui fût propre



qu'il n'envisage que l'utilité publi
souhaitoit que le choix du Roi t
bât sur M. de Montausier, dont
quité & la droiture étoient con
de tout le monde. Beaucoup de
pensoient en cela comme le pe
& reconnoissoient en secret que
sonne ne convenoit mieux qu
Duc, pour élever le jeune Pri
Mais les uns appréhendoient
voir dans cette place, préciséme
cause des vertus qu'ils lui con
soient; les autres par un rafiner
de malice, cherchoient à l'en éca
en empoisonnant la plupart des
litez qui le rendoient préférab

engagé dans les erreurs de la Prétendue Réforme. Ces sortes de discours ne purent être si secrets qu'on n'en fût instruit dans la famille de M. de Montausier. Aussi-tôt qu'il fut revenu de Roüen, on ne manqua pas de lui rendre compte de tout ce qui s'étoit dit sur son sujet pendant son absence, & on le pressa vivement de se justifier dans l'esprit du Roi, qui peut-être se seroit laissé prévenir, & de faire en même tems quelques démarches, pour obtenir de Sa Majesté le Gouvernement de Monseigneur le Dauphin. Des conseils de cette nature n'étoient pas du goût de M. de Montausier ; il les reçut sans se laisser persuader, & répondit à ceux qui les lui donnoient, que l'on n'avoit pas besoin de justification quand on n'étoit point coupable, & que sa conduite passée répondoit assez de ses dispositions présentes ; que pour ce qui regardoit l'emploi de Gouverneur de M. le Dauphin, il y auroit de la

ité & de la folie à le demander;
e Roi étoit ſans doute réſolu à
ir le plus digne, & qu'aſſuré
il ne croiroit pas ſur ſa parole
omme qui ſe propoſeroit lui-
e, qu'à la vérité il croyoit avoir
ues bonnes qualitez, mais qu'il
falloit beaucoup qu'il ſentît en
outes celles qu'éxigeoit l'em-
dont il s'agiſſoit; que ſi contre
pinion le Roi l'honoroit de ſon
, ſa vanité en pourroit être flat-
mais qu'il ne pouvoit ſouhaiter
onneur accompagné de tant de
ultez, & qui mettroit celui qui
roit revêtu dans l'obligation de
ncer à tout le reſte. Enfin il ap-
it des raiſons ſi ſolides, & il les
d'un air ſi pénétré, qu'on ne
oit s'empêcher de ſe ranger à
ſentiment, & d'appuyer les ré-
ances qu'il témoignoit pour une
, dont ſes répugnances mêmes
ontroient encore plus digne.

Fin du Tome premier.

LA VIE
DE MONSIEUR LE DUC
DE
MONTAUSIER
PAIR DE FRANCE,
GOUVERNEUR DE MONSEIGNEUR
LOUIS DAUPHIN.
AYEUL DU ROY
A PRESENT REGNANT,

Ecrite ſur les Mémoires de Madame la Ducheſſe d'Uzés ſa fille.

*Par N****

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { ROLLIN, Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont S. Michel, au Lion d'or.
GENNEAU, ruë Saint Jacques, à l'Image Saint Pierre. }

MDCCXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





LA VIE
DE M. LE DUC
DE
MONTAUSIER

LIVRE CINQUIÉME.

LE ROY après avoir mûrement réfléchi sur le choix important qu'il avoit à faire d'un Gouverneur pour Monseigneur le Dauphin ; après avoir balancé le mérite & les talens des differentes personnes qui se présentoient à son esprit, ou qui lui étoient 1668.

recommandées, se fixa enfin sur le Duc de Montausier. Il n'ignoroit pas ce qu'en pensoient la plûpart des Courtisans; mais leurs discours malins ne purent offusquer ses lumieres, ni diminuer en rien l'estime qu'il avoit conçûë d'un homme que l'experience lui avoit fait connoître pour un des plus fidelles, des plus zelez & des plus vertueux Seigneurs de sa Cour. Il l'envoya donc chercher, &
18. Septembre. l'ayant fait entrer secretement dans son cabinet, il lui dit: *qu'il le faisoit Gouverneur de son Fils, parce qu'il croyoit ne le pouvoir mettre en de meilleures mains.* Le Duc se jetta dans le moment aux pieds du Roy, le remercia avec un profond respect, & dit en lui embrassant les genoux, *qu'il ne s'arrêteroit pas à representer à Sa Majesté, son peu de capacité pour remplir dignement l'emploi dont elle l'honoroit, puisqu'en le choisissant, elle avoit sans doute des raisons qu'il ne lui appartenoit pas de combattre; mais qu'il l'a*

oit au moins qu'il étoit disposé à se
ıdre moins indigne de ses bontez, par
zele & une fidelité inébranlable,
au reste il supplioit Sa Majesté de son-
' que la bonne éducation de Monsei-
:ur le Dauphin ne dépendoit pas uni-
:ment des soins d'un Gouverneur, que
attentions de Sa Majesté seroient in-
iment plus efficaces, & qu'il la con-
'oit de ne les lui pas refuser. Soyez
:nquille, reprit le Prince, *je vous*
onderai de façon que vous n'aurez sur
a rien à désirer. Ensuite il fit rele-
r le Duc, & après s'être entretenu
ıelque tems avec lui des différents
oyens dont il faudroit faire usage
ıur former la jeunesse du Dauphin;
le renvoya en lui défendant de dé-
ıuvrir à d'autres qu'à Madame de
.ontausier & à la Comtesse de Cruf-
l, ce qui venoit de se passer. Le
oy pour quelques raisons, vouloit
fférer de quelques jours à déclarer
n choix; mais le secret qu'il en
ayant renouvellé les sollicitations

à donner, & que celui en faveu
qui il en avoit disposé, étoit le
de Montausier.

Il ne restoit plus qu'à instale
nouveau Gouverneur ; le Ro
fit de la maniere la plus oblige
Le Duc étant venu par son ordre
Majesté le présenta à la Reine
Monseigneur, à qui il adressa ce
roles bien dignes de cet incomp
ble Monarque, & bien glorieuses
le Duc de Montausier : *Voila mo*
un homme que j'ai choisi pour avoir
de votre éducation. Je n'ai pas cru
voir rien faire de meilleur pour vo
pour mon Royaume. Si vous suive

tinairement les premiéres années ; &
ni je serai quitte envers tout le monde,
choix que j'ai fait me mettant à cou-
ert de tout reproche. M. de Montau-
er également touché des bontez de
on Roy, & de la présence du jeune
Prince qu'il lui confioit d'une ma-
iere si honorable, mit un genou en
erre & dit au Dauphin en lui baisant
ndrement la main : *Recevez, Mon-*
igneur cette marque de soumission &
respect d'un homme, qui pendant
uelques années ne vous en donnera pas
pareilles, mais qui en devenant en
uelque sorte votre Maître, n'oubliera
mais que vous devez être un jour le
n, & qui sera toujours prêt à sacri-
r son repos, ses interêts, & sa vie
ur votre utilité.

Le Roy ne s'étoit pas trompé en
omptant sur l'aprobation publique.
Aussi-tôt que la nomination de M.
e Montausier fut connuë à Paris
: dans les Provinces, tous les peu-
les en témoignérent une joye ex-

traordinaire. On ne doutoit pas que l'héritier, de la Couronne ne devînt digne de la porter, sous la discipline d'un Gouverneur si capable de lui inspirer des sentimens conformes à sa haute destinée. On s'attendoit à voir dans le Dauphin une vive image de Louis le Grand, parce qu'on étoit persuadé que pour former le Fils, le Duc ne manqueroit pas de présenter sans cesse à ses yeux les héroïques vertus du Pere. On s'imaginoit déja voir sur le Trône un Roy juste, humain, généreux & éclairé, parce que l'équité, la bonté, la grandeur d'ame & les lumieres du Gouverneur ne promettoient rien de moins. Enfin dans la crainte de perdre un jour le plus grand & le meilleur des Rois, on se consoloit par l'espérance certaine où l'on étoit, que les leçons & les exemples du Duc de Montausier mettroient le Dauphin en état de remplir parfaitement une place qui deviendroit vuide toujours trop tôt. Ces

ıtimens étoient communs à quicon-
e n'étoit animé que du zele du
:n public. Il n'y avoit que les ri-
ux du Duc & les ennemis de la
ṛtu qui fussent mécontens de la
nfiance dont le Roy l'honoroit ;
ais tout ce que la malignité des uns,
la jalousie des autres purent inventer
ur ternir l'éclat de son mérite, ne
vit qu'à confirmer le Roy de plus
plus dans le choix qu'il venoit de
re. Il déclara au Duc que son in-
ıtion étoit, que le Dauphin fust ac-
utumé de bonne heure au travail,
non pas à l'oisiveté & à la molesse
; que la peine qu'il ressentoit d'a-
ir été trop ménagé dans son en-
ıce, le rendroit moins indulgent
ur celle de son Fils ; qu'il souhai-
t qu'on le fît non-seulement hon-
te homme, mais encore sçavant
l étoit possible, & que pour y réus-
, il permettoit qu'on employât les
primandes, les reproches, les pu-
:ions mêmes au besoin ; qu'au reste

il entendoit que le Gouverneur eût une pleine autorité sur les études, les exercices, les divertissemens, les compagnies & le choix des personnes qui approcheroient du Prince; que tous les autres Officiers de sa Maison fussent subordonnez au Gouverneur, & que rien ne se fît en ce qui concerneroit l'éducation de Monseigneur le Dauphin, que par ses ordres ou de concert avec lui.

Revêtu de tous ces pouvoirs, le Duc de Montausier prêta serment pour les Charges de Gouverneur de Monseigneur le Dauphin, de premier Gentilhomme de la Chambre, & de Grand-Maître de la Garderobe, & se disposa à commencer les fonctions de son principal emploi. Le Président de Périgny étoit Precepteur du jeune Prince depuis un an; M. Milet fut nommé Sous-Gouverneur, & Joyeux premier Valet de Chambre. On nomma aussi trois jeunes enfans d'une naissance distinguée, pour être habituellement

ellement auprès de Monsei-
*, étudier avec lui, & exci-
ns son cœur cette émulation
quelle il est rare quon fasse
nds efforts.

premiers réglemens étant faits,
: entra en exercice, & eut la
ation de voir bien-tôt, qu'il n'au-
s souvent occasion de faire usa-
toute l'autorité que le Roy lui
nise en main. Monseigneur le
in étoit né avec les plus belles
tions. Il étoit doux, affable,
, docile aux bons avis & aux
tions qu'on lui faisoit, il avoit
vif, la mémoire heureuse, le
on & sensible aux miseres qui
nt à sa connoissance; ces qua-
e l'ame étoient accompagnées
tes les graces du corps; en un
n voyoit dèslors en sa person-
naissances de toutes ces ver-

-ce nombre étoit le jeune Comte de Sain-
e, pere de M. le Comte de Sainte Mau-
urd'hui premier Ecuyer du Roy.

tus, qui le rendirent dans la ſuite les délices de la France, & qui, lorſque la mort acharnée ſur la famille Royale, vint l'enlever à l'eſpoir des Peuples, leur cauſérent une douleur, dont ils n'ont pu ſe conſoler, qu'en retrouvant dans le petit-Fils tout ce qu'ils avoient perdu dans ſon Auguſte Ayeul. Tant de bonnes qualitez n'étoient peut-être pas ſans quelques défauts; mais s'il y en avoit, c'étoit uniquement de ceux qu'entraîne néceſſairement après ſoi la tendreſſe de l'âge & l'indulgence avec laquelle les enfans des Rois ſont élevez dans leurs premieres années. L'inconvénient ordinaire de l'éducation que donnent les femmes, laiſſe au moins dans les enfans je ne ſçai qu'elle moleſſe qui leur fait haïr la peine, & une habitude de vouloir en tout ſatisfaire leurs inclinations & leurs déſirs, contractée par la facilité de leurs Gouvernantes à leur laiſſer faire à peu près tout ce qu'ils vouloient,

eſt auſſi là que ſe réduiſoit tout ce
ıe le Duc de Montauſier trouva à
former dans Monſeigneur le Dau-
ıin ; la docilité du jeune Prince
i en facilita le ſuccès. En très-peu
tems il vint à bout de fixer la lé-
reté de l'enfance, & de dompter
ıe humeur dont les vivacitez n'a-
ꞁient été que foiblement réprimées.
eſpace de ſix ſemaines que le Roy
la paſſer à Chambord, ſuffit pour
ꞁérer un changement que toute la
our regarda comme merveilleux,
qui fit un grand honneur à celui
ıi en étoit la principale cauſe.

Du caractere dont étoit le Duc de
ontauſier, on n'a pas de peine à
maginer avec quel zéle & quelle
ꞁplication il s'acquitta de ſon
ꞁuvel emploi. Dès le moment que
Roy l'en eut chargé, il ſe regar-
. comme un homme qui n'étoit
us à lui-même, ni à ſa famille, &
qui il n'étoit plus permis d'avoir
ıutres vûës, que celles qui pou-

voient tendre à l'utilité de son di
ciple. Il crut avec raison que tout
Royaume alloit avoir les yeux ouve
sur lui ; & que la moindre négligen
ce le rendroit coupable devant l
Peuples, qui lui demanderoient com
te des vices ou des vertus d'un Pri
ce né pour faire un jour ou le
malheur ou leur félicité. L'idée s
blime qu'il s'étoit formée de son en
ploi, & la multitude des devoirs qu
y voyoit attachez, ne firent qu'ex
ter son courage ; il quitta tout po
les remplir dans toute leur étendu
& mit en œuvre tout ce qu'il av
d'expérience & d'industrie pour
réussir.

Le plan qu'il se traça rouloit
deux principes, qui malgré leur si
plicité contiennent tout ce que
mande l'éducation des enfans, s
tout de ceux que leur naissance m
au-dessus des autres hommes. Il fa
éclairer leur esprit par des conno
sances utiles & agréables ; il faut

re plus former leur cœur, soit en y
sant naître, soit en y entretenant
s sentimens de Religion, d'honneur
de probité. M. de Montausier ne
rdit jamais ces deux points de vûë;
l'on ne sçauroit dire à quels assu-
tissemens il se captiva pour arriver
but qu'il s'étoit proposé. Toujours
cupé du désir d'y atteindre, c'é-
it là l'unique objet de ses réflexions,
rsuadé que les maximes générales
nt d'un foible secours pour se pré-
ver des vices, si on ne prend soin
les appliquer dans les occasions, à
esure qu'elles se présentent. Il fut
séparable de Monseigneur le Dau-
in, & le suivoit en tous ses mouve-
ens pour étudier son caractere &
nnoître ses inclinations; il cou-
oit dans la chambre du Prince, &
st un devoir dont il ne se dispensa
nais que pour les raisons les plus
tes; il assistoit à son lever & à ses
iéres, il le suivoit à la Messe; pen-
nt l'étude il redevenoit écolier avec

ſon diſciple ; il ne le quittoit pas plus dans les tems deſtinez au divertiſſement & au jeu, parce qu'il n'ignoroit pas que c'eſt alors que les enfans moins retenus montrent ordinairement ce qu'ils ſont. La maniere dont ils prennent le plaiſir, les ſentimens qu'excite en eux le gain ou la perte, les réflexions & les diſcours que l'un ou l'autre fait naître, décelent leur ame ſans qu'ils y penſent, & inſtruiſent parfaitement un homme attentif de ce qu'il doit cultiver ou retrancher dans ſon éleve. Avec cette vigilance, le ſage Gouverneur vit tout ce qu'il y avoit de bon dans le jeune Prince, peu de défauts, & des diſpoſitions admirables pour la vertu. Un fond ſi riche ranima ſon zele, & il ne négligea rien pour en tirer tout ce qu'il promettoit.

Il goutoit déja le fruit de ſes travaux, Monſeigneur le Dauphin faiſoit des progrez ſenſibles, le Roy le voyoit avec ſatisfaction, & les Cour

s étoient forcez d'applaudir com-
lui au succez de M. de Montau-
lorsque Madame son épouse
ntit les premieres atteintes de la
die qui la mit au tombeau.
oit un mal extraordinaire, qui en
nuant peu à peu les forces du
s, alla jusqu'à affoiblir considé-
ment celles de l'esprit. Le triste
où la Duchesse fut réduite, pé-
a le Duc de la plus vive dou-
; il l'aimoit tendrement, & le
ger où il la voyoit, redoubloit en-
sa tendresse; ses premieres in-
moditez n'auroient cependant
dû effrayer M. de Montausier, si
ecret pressentiment ne l'eût aver-
u malheur qui le menaçoit. Ma-
e de Montausier surmonta son
pendant quelque tems, mais
i il augmenta de telle sorte qu'il
ii fut plus possible d'y résister, ni
e déguiser. Le Roy ayant jugé à
os que Monseigneur le Dauphin
ivît en Flandre, la Duchesse

n'y put accompagner. Monsieur de Montausier, & après le voyage la Comtesse de Crussol qui étoit demeurée auprès de sa mere, ne la crut pas en état de paroître davantage à la Cour. Le Duc surpris de ne les y pas trouver à son retour de Flandre, vint promptement à Paris pour en sçavoir la cause. Alors on fut obligé de lui parler sans réserve & de lever le voile qui lui cachoit toute la gran-
1669. deur du péril où se trouvoit son épouse. Il en fut consterné & dans l'affliction extrême qu'il en conçut, il n'auroit pas balancé à rompre les liens qui l'attachoient à Monseigneur le Dauphin, pour demeurer incessamment attaché au lit de la malade; mais il crut que Dieu demandoit de lui qu'il sacrifiât tout aux devoirs d'une charge à laquelle il avoit été appellé, plus pour le bonheur des autres que pour lui-même. D'ailleurs la Comtesse de Crussol lui promit de ne point quitter sa mere, & il connoi-

'op le bon cœur de sa fille pour
ıs se reposer sur ses soins ; il
:na donc à la Cour, & seule-
une fois par semaine, il venoit
ıar lui-même l'état de la mala-
ɔnt la Comtesse de Crussol lui
oit exactement des nouvelles
es autres jours. La maladie se
ı en langueur, & dans le cours de
le deux années, elle causa à la
esse de fréquentes défaillances,
haque fois faisoient trembler
'a vie. M. de Montausier tou-
instruit ou témoin de ces espe-
'agonies & de ces vicissitudes
eux & de pire, étoit sans cesse
l'esperance & la crainte. Il est
ıcile de sentir que d'exprimer
en cette situation est doulou-
; il y auroit sans doute succom-
la foi & sa religion ne l'eussent
u; mais il trouva toujours dans
ırces les forces nécessaires, pour
'ter en héros Chrétien le poids
. affliction. Elle ne put ralen-

tir le zéle dont il étoit en quelq
ſorte dévoré pour l'avancement
ſon auguſte Eleve, & il en don
vers ce tems-là une preuve bien
gnalée.

1670. Le Préſident de Perigny, préc
teur de Monſeigneur le Dauphi
étant mort, le Roy fut embaraſſé ſu
choix d'un ſujet pour remplir cette
ce. L'eſprit de diſcernement que
Majeſté connoiſſoit en M. de Mont
ſier, & l'envie de ne lui aſſocier perſ
ne qui ne lui fût agréable, l'enga
à le conſulter, ou plutôt à le lai
maître du choix. Le Duc ſans h
ter propoſa au Roy M. Boſſuet, a
Evêque de Condom, & ſi connu
puis ſous le nom de M. de Me
Ce ne fut point l'amitié ſeule
porta M. de Montauſier à lui don
ſon ſuffrage. Il avoit en ce tems
des amis plus intimes que M.
ſuet, qui avec tout autre que ce
luſtre Prélat, auroient pû entrer
concurrence pour l'emploi de

cepteur du jeune Prince ; mais quelqu'idée qu'il eût de leur capacité, celle de l'Evêque de Condom lui parut fort supérieure, & il donna sa voix, au plus digne. Le Roy connoissoit tout le mérite de M. Bossuet ; il l'avoit entendu souvent prêcher les véritez Evangeliques avec cette vive éloquence & cette solidité de raisonnement, qui triomphoit des entêtemens de l'esprit & de la perversité du cœur ; il sçavoit le courage avec lequel ce zélé défenseur de la vérité étoit déja entré en lice avec les herétiques, les fruits dont le Ciel avoit couronné ses premiers travaux, les illustres dépoüilles qu'il avoit remportées sur l'erreur, enfin la réputation qu'il s'étoit acquise par sa science, son zéle, & ses succez, d'être une des plus fermes colomnes de la Religion, le fleau de l'héresie, l'honneur de l'Episcopat en France & une des plus brillantes lumieres de l'Eglise. Malgré des connoissances si favora-

Le Maréchal de Turenne, Mademoiselle de Duras, &c.

bles au Prélat, le Roy parut inc
tain s'il suivroit le conseil de M.
Montausier: *Avez vous réfléchi*, lui
il quelques jours après, *sur ce*
vous m'avez proposé? Avez vous
qu'un Evêque pourra ne vous pa
commoder. Sire, répondit le Duc
ne cherche pas celui qui me convi
le mieux, mais celui qui est le plus
me de bien, le plus habile & le
propre à l'emploi auquel vous le de
Si M. de Condom est tel, nous vi
bien ensemble. Je n'ai garde de
rien exiger d'un Evêque, qui puisse
ger au caractere sacré & à la
respectable dont il est revêtu. Un
ponse si désintereffée détermi
Roy, & M. Bossuet fut nommé
1670. cepteur du Dauphin; cependan
de Montausier ne crut pas avoir
re assez fait pour le jeune Princ
ne mettoit auprès de lui un ho
aussi versé dans la belle litte
que M. de Condom l'étoit da
science de la Religion. Ce n'e



: grand homme en donnant
ıcipale étude à la Théologie &
rédication, eût négligé les let-
ımaines ; il en connoissoit cer-
ıent toutes les beautez, & il
sçu en orner son esprit ; mais
il n'en avoit pas fait son capi-
: il étoit juste que pour instrui-
Dauphin dans les belles lettres
e dans sa Religion, on lui don-
s deux plus excellens hommes
France eût alors en ces deux
s.

Roy ne pouvoit que se loüer
oix qu'il avoit fait du premier
conseil du Duc de Montausier;
raporta encore à lui pour le
l, & il n'eut pas plus de sujet
repentir de sa confiance. Le
proposa à Sa Majesté, le cé-
M. Huet, depuis Evêque de
ıs & ensuite d'Avranches. Il
vû plusieurs fois chez Mada-
Ramboüillet, & en faisant la
de la Normandie il avoit eu

dant tout le tems que le Prince fut sous leur discipline, ils n'entreprirent quoique ce soit pour son avancement, qui ne leur eût été suggeré par le Duc de Montausier. Ce fut par ses conseils que M. Bossuet composa cet admirable discours, dans lequel il met devant les yeux de son Eleve, comme sous un seul point de vûë, ou comme dans un seul Tableau, l'histoire de tous les tems & de toutes les Nations du monde, moins pour lui apprendre la suite des siécles, la durée des Empires, & les étonnantes révolutions qui les ont renversez les uns après les autres, que pour lui faire sentir la conduite de la Providence qui a sçu tourner toutes ces révolutions mêmes à la gloire de son nom, & à l'établissement du culte par lequel il veut être honoré. Ouvrage inimitable en toutes ses parties, & où il est difficile de dire ce qu'il y a de plus digne d'admiration, ou la hardiesse du dessein

Discours sur l'Histoire universelle.

1, ou l'ordonnance des figures
1ombrables dont il est composé,
l'expression vive & naturelle
i les anime; ou le beau tout qu'el-
forment ensemble malgré leur
mense diversité, en se réunissant
ates au même centre, qui est la
eligion sainte que nous professons.
Ce fut encore par ses conseils, &
: un dessein de son invention que
firent les fameux Commentaires *à*
Dauphine. Le Duc en parcourant
; anciens Auteurs, dont les écrits
oient toujours fait ses délices, s'étoit
uvent trouvé arrêté, ou par certains
urs inusitez, ou par des termes ex-
aordinaires, ou par des obscuritez
ıpénétrables à la plupart des Lec-
urs. En vain pour s'éclaircir avoit-il
ı recours aux premiers Commen-
ıteurs; Qu'y trouvoit-il? Un grand
:alage d'une érudition mal placée;
e longues explications des endroits
:s plus intelligibles; des citations
ıstueuses d'Auteurs Grecs & Latins,

de sçavantes observations sur des choses souvent indifférentes, quelquefois méprisables, & peu dignes des recherches d'un Sçavant; de belles dissertations pour justifier l'injure faite à un mot chassé de sa place, pour y en substituer un autre, qui ne vaut pas mieux, & qui vaut peut-être moins; & au milieu de tout cela, nulle lumiere répanduë sur les endroits obscurs, où l'on est tenté de croire que le Commentateur ne voyoit pas plus clair que ceux qui le consultent. Pour remédier à ce mal, M. de Montausier imagina un projet de Commentaire beaucoup plus parfait & plus utile. Il vouloit que quand le texte d'un Auteur est obscur par le caractére même du stile, & par le tour de la phrase, on mît au-dessus une exposition du texte même, dans un tour plus aisé, & d'une construction plus nette; si cette obscurité vient d'un terme singulier, ou d'un mot sous-entendu, qu'on expliquât ce terme sur

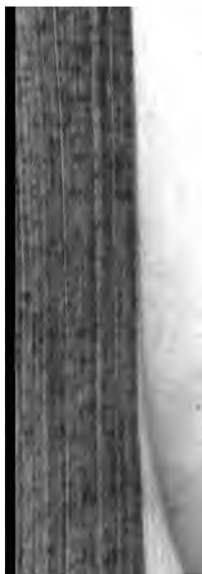
er par un terme plus commun, ju'on rétablît à la marge le mot l'Auteur n'a pas crû necessaire r se faire entendre; qu'enfin si la culté vient de certains faits hisques supposez par l'Ecrivain ou certaines Loix, maniéres, ou coues que le commun des Lecteurs a it d'ignorer, qu'on rapportât ces nts d'Histoire ou de la Fable, qu'on elopât ces Loix, ces coutumes, & manieres anciennes dans des nocourtes, simples, claires & dégas de toute érudition superfluë. is comme le plus grand fruit qu'on t se proposer de recüeillir en lisant Auteurs, est de bien prendre leur it, & de se familiariser en quelque e avec la langue dans laquelle ils écrit, en remarquant leurs tours, rs expressions, & l'emploi qu'ils fait des mots; le Duc souhaitoit ore qu'à la fin de chaque Auteur ajoûtât une table de tous les ters dont il s'est servi dans son ou-

vrage, & que ces termes se trouvassent répétez dans la table autant de fois que l'Auteur en a sçû faire de différens usages, soit pour en faire mieux connoître les diverses significations, soit pour apprendre la varieté des constructions où le même mot peut se rencontrer. M. de Montausier communiqua son dessein à M. Huet & le chargea de présider à l'exécution; celui-ci accepta la commission & les libéralitez d'un Roi magnifique jointes à la gloire de contribuer l'éducation du Dauphin, étoient de attraits trop puissants, pour ne pa exciter à un si beau travail tout c qu'il y avoit de Sçavans dans l'Eu rope. Mais avant que le Gouverneu pût voir le succès de son inventio & de leurs veilles, il eut à essuye les plus rudes coups dont un cœu sensible comme le sien puisse êtr frappé.

1671. La maladie de Madame de Mo tausier, après plus de deux années c



langueur & de défaillances presque continuelles, l'avoit enfin tellement épuisée de forces, que l'on vit approcher de bien près le moment qui termineroit sa belle vie. Le danger prochain de perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde, fit frémir le Duc de Montausier; il quitta la Cour pour quelque tems, & accourut auprès de la malade, résolu de ne s'en plus éloigner qu'il n'eût recüeilli ses derniers soupirs. En effet, il se tint constamment attaché auprès de son lit, moins encore pour lui procurer tous les soulagemens dont il étoit capable, que pour nourrir sa piété & entretenir sa foi par des discours ou des lectures édifiantes. La Duchesse dont la patience ne se démentit jamais au milieu de ses souffrances, n'écoutoit personne plus volontiers que son époux lui parler de Dieu & de l'éternité, parce que personne ne lui en parloit mieux que lui; mais ces entretiens qui consoloient la malade, re-



qu'il preparoit à la mort une pen
ne dont il eut de bon cœur racl
la vie au prix de la ſienne ; cette p
ſée l'attendriſſoit de telle ſorte
étoit obligé de ſe faire violence p
retenir ſes larmes, & cette contra
lui ôtoit quelquefois la reſpiratic
le ſentiment.

Si cependant quelque choſ
capable d'adoucir l'amertume qu'
ſi naturel de reſſentir quand on
une perſonne cherie prête à
quitter pour jamais, c'eſt une aſſu
ce bien fondée, qu'en nous qui
elle va entrer en poſſeſſion d'une
nelle felicité. Une aſſurance ſi

l'esprit ; sa pieté toujours égale fut pour elle un antidote invincible contre le poison flateur des passions, & l'air contagieux de la Cour & du grand monde ; dans la rude épreuve où le Seigneur la voulut mettre, sa vertu devint encore plus pure, & la rendit enfin mûre pour le Ciel. Dieu content de sa patience inaltérable, l'appella pour lui en donner la récompense, & pour lui mettre sur la tête une couronne bien plus précieuse que la fameuse guirlande dont elle avoit été couronnée pendant sa vie.

Elle mourut le quinziéme de Novembre 1671. âgée de soixante-quatre ans, quittant le monde sans regret, & laissant sa famille dans la plus accablante affliction. En effet, le Duc fut frappé de cette mort comme s'il ne s'y fut pas attendu. Dès que la Duchesse eut expiré, il fut presque impossible de le détacher de ce douloureux objet, pour lui faire prendre un peu de repos. Bien-tôt il se dé-

monie ayant renouvellé sa douleu
se jetta à genoux, les bras & la
appuyez contre le cercüeil, &
plus de deux heures dans cette
chante situation. Le triste ap
des obséques fit encore plus é
les sentimens de son cœur; plus
fois il mêla des sanglots au cha
nebre des Prêtres, & lorsqu'on
le corps de la Duchesse dans l
destiné à sa sépulture, il eut
que sa raison, ou plutôt celle de
sonnes qui l'accompagnoient,
tât & l'empêchât de suivre j
dans le tombeau cette chere
de lui-même. A ces premiers

Aux Carmélites du Faux-bourg S. Jacques.

s soupirs & les larmes qui lui échap-
oient, cette soumission même aux
rdres divins dont il s'armoit sans cesse
our se consoler, ne laissoient pas
gnorer combien sa blessure étoit pro-
onde. Il porta tout le reste de sa vie
e trait dont il fut percé en ce funeste
our; la Duchesse fut toujours présente
à son esprit, & pour s'en retracer in-
cessamment la mémoire, ses domes-
tiques ne parurent plus qu'avec une
livrée triste & lugubre, foible indice
de la douleur toujours récente dont
leur maître étoit pénetré.

L'affliction de la fille égala celle du
pere: la Comtesse de Crussol donna
pendant sa maladie & à la mort de
a Duchesse les marques les plus écla-
antes de sa tendresse & de sa pieté.
Renfermée dans la chambre de la
malade pendant deux années entieres,
elle renonça à tous les plaisirs que lui
promettoient sa jeunesse & son rang,
pour ne s'occuper qu'aux fonctions
es plus pénibles & les plus gênantes

de la charité ; toujours attentive
besoins de sa mere souffrante,
plainte, un soupir suffisoit pour la
voler à son secours, & employer
la soulager tout ce qu'elle avoi
dresse & de zele ; les infirmitez
mere, & encore plus la pat
vraîment chrétienne avec la
elle les supportoit, les allarme
pere & l'état violent où le ré
sa douleur retenuë captive,
roient le cœur de la Comtesse
ne s'abbatit point cependant
que son courage fut necessaire
soutenir le leur ; & lorsqu'enfin
ment fatal à la Duchesse fut
on vit son illustre fille égalemen
mée de sentimens de la nature
ceux qu'inspire la Religion, ex
ses regrets par les termes les pl
ceres, & se prosterner au pi
Autels, afin d'assurer autant qu'
en elle, par de ferventes prié
bonheur de celle qu'elle avoi
duë. Digne fille d'une telle

: mérita que Dieu & la nature lui
ndiſſent ce qu'elle avoit fait pour
n & pour l'autre, & lui donnaſſent
ıe poſtérité, qui non ſeulement ſou- M. le
nt la gloire de ſa naiſſance, mais Duc
ui eût encore pour elle ces ſentimens d'Uzès.
ndres & reſpectueux qu'elle avoit
onſervez pour ſon incomparable me-
, même au-delà du trépas.

Deux ſœurs de la Ducheſſe de 1672.
ontauſier, dont l'une étoit Abbeſſe 2 Jan.
ſaint Eſtienne de Reims, & l'autre
bbeſſe d'Hiére, lui rendirent des
nneurs funébres conformes à la di-
nité de la perſonne qu'elles pleu-
ient, & à la vive douleur que leur
uſoit cette perte. L'Egliſe d'Hiére
t choiſie pour cette triſte cérémo-
e ; & au milieu des ſaints myſtéres
loge de l'illuſtre morte fut pronon-
par cet Orateur fameux, que ſa M.
uce éloquence rendit un des plus Flechier
aux ornemens de ſon ſiecle, que
n rare mérite éleva au rang ſacré
s premiers Paſteurs, & que le Ciel

ſur ſes mœurs, & les grands princi-
pes qu'on lui a fait puiſer, ou dans
l'Hiſtoire ſainte, ou dans les Auteurs
profanes, s'ils ne paſſent de la ſpé-
culation à la pratique, feront un Prin-
ce éclairé, & non pas un bon Roi.
Dans cette idée, le Duc de Montau-
ſier ſuivoit toutes les actions du Dau-
phin, & chacune fourniſſoit matie-
re à ſes ſages enſeignemens. Une pa-
role bien ou mal dite, une action
loüable ou irréguliere, un emporte-
ment, un caprice, un épanchement
de joye, ou une ſaillie d'humeur &
de chagrin; les prieres, les études,
les repas, les exercices du corps, les
récréations, les jeux, les promenades,
les compagnies, rien n'étoit négligé
par cet habile maître, & rien de ce
qu'il pouvoit y avoir de bien ou de
mal en tout cela n'échappoit à ſa vi-
gilance, & ne manquoit de recevoir
ou ſes loüanges, ou ſa cenſure; ami
de la verité, & ennemi irréconcilia-
ble de la flatterie, il s'appliqua ſi

out à faire aimer l'une, & haïr l'autre au jeune Prince. Son exemple donnoit de la force à ses instructions, & pour faire passer ses sentimens sur ce point, dans le cœur de son Eleve, il ne laissoit échapper aucune occasion de signaler sa droiture & sa sincérité.

La premiere fois que Monsieur le Dauphin monta à cheval, étant sorti du Parc de Versailles, il demanda ce que c'étoit que des chaumines qui se présentoient à ses yeux ; on lui répondit que c'étoient des maisons de Païsans, & comme il témoignoit avoir peine à le croire, M. de Montausier le fit descendre de cheval, & l'ayant fait entrer dans la premiere cabane qui se rencontra : *Voyez*, dit-il, Monseigneur, *c'est sous ce chaume, & dans cette misérable retraite que logent le pere, la mere & les enfans, qui travaillent sans cesse pour payer l'or dont vos Palais sont ornez, & qui meurent de faim pour subvenir aux frais de votre table.*

La pieté étant la premiere regle de la conduite du Gouverneur, il vouloit aussi qu'elle fût la base de toutes les vertus qu'il inspiroit au Dauphin, & il eut toujours le courage de lui en faire pratiquer les devoirs avec toute l'exactitude que pouvoit comporter son âge & son tempéramment. Les Medecins du Prince plus attachez aux maximes de leur art qu'aux Loix de la Religion & de l'Eglise, décidérent qu'il devoit être dispensé du Carême pendant sa jeunesse ; mais le Gouverneur s'opposa à l'ordonnance, & dit que le Dauphin étoit d'un âge assez avancé, & d'une santé assez forte pour observer l'abstinence prescrite. En vain pour le gagner on allégua la qualité d'héritier présomptif de la Couronne; le Duc inébranlable sur son principe, répliqua que les enfans des Rois, & les Rois mêmes étoient assujettis aux Loix de l'Eglise, & qu'ils devoient y être encore plus soumis que les autres, par l'obli-

gation que leur impose leur rang de donner l'exemple aux peuples. Pour terminer le différent, on proposa de s'en rapporter au jugement d'un Prélat; *Je le veux bien*, répondit le Gouverneur; *mais s'il décide contre moi, on ne trouvera pas mauvais que je m'en tienne à la parole de J. C. qui dit que si un aveugle méne un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice.* On crut l'ébranler en lui remontrant que si le Prince tomboit malade, on ne manqueroit pas de s'en prendre à lui; mais il représenta à son tour qu'on auroit tort de le faire responsable des accidens qu'il ne lui étoit pas possible de prévoir, & qu'une crainte fondée sur un avenir incertain ne l'engageroit jamais à parler contre la justice & contre sa conscience; il fallut plier enfin & abandonner l'affaire à la discrétion du zelé Gouverneur, & l'on n'eut pas sujet de s'en répentir. Le Dauphin sous sa conduite fut élevé sans délicatesse; il alloit souvent

à sa chasse, sans avoir trop égard ni au froid ni au chaud, il étoit occupé les journées presqu'entiéres à des exercices qui se succédoient les uns aux autres; ses répas étoient sobres, les divertissemens ordinaires étoient courts, & ne tardoient pas à être remplacez par le travail; il observoit toutes les abstinences de l'Eglise, & tout cela ne servit qu'à confirmer sa santé & à le rendre plus robuste à quinze ans, qu'on ne l'est communément à vingt-cinq. Il ne tomba que deux fois malade pendant tont le tems qu'il fut entre les mains de M. de Montausier, & le Duc lui-même que son zéle pour le bien de son disciple avoit rendu plus éclairé que personne sur le temperamment du Dauphin, contribua aussi plus que les Medecins de profession au prompt rétablissement d'une santé si précieuse. Quelques gens trompez ou mal intentionnez voulurent profiter de ces petites maladies pour décrier le Gouverneur

dans l'esprit du Roi; la Reine prévenuë par la tendresse maternelle, se laissa aisément persuader, & prêta l'oreille aux discours de ceux qui pour la flatter attribuoient les incommoditez du jeune Prince, tantôt à une étude outrée, tantôt à des exercices trop violents, toujours à la sévérité excessive dont ils prétendoient que le Duc de Montausier usoit envers son éleve.

Le Roy étoit pere, mais l'amour paternel ne l'aveugla jamais; il méprisa ces plaintes frivoles, & pour en arrêter le cours il dit une parole bien digne de sa grandeur d'ame & de sa pieté: *Je n'ai qu'un fils; mais j'aimerois mieux qu'il mourût, que s'il n'étoit pas honnête homme, & qu'il devînt par-là nuisible à ses peuples.* Une déclaration si marquée des sentimens du Monarque, suspendit pour quelque-tems les coups que l'on vouloit porter au Gouverneur; mais l'envie lassée de la contrainte où on l'avoit mise, ne cherchoit qu'une occasion

pour faire éclater sa voix, & atta-
quer avec plus d'avantage celui qu'el-
1674. le vouloit perdre. Monsieur de Mon-
tausier donna des armes à ses enne-
mis sans y penser, en présentant au
Dauphin un recüeil de quelques-unes
des Maximes qu'il avoit tâché de lui
inspirer, & qu'il fut bien-aise de lu
laisser par écrit, afin qu'il eût la fa
cilité de s'en servir comme d'un mi
roir fidele ou il pût appercevoir se
défauts ou ses vertus.

Plan des Maximes chrétiennes & politiques de M. de Montausier.

On ne sçauroit parcourir ces Ma-
ximes sans admirer la vertu, la sa
gesse, & le zéle de leur Auteur. Tou
tes vont à former un Roy selon l
cœur de Dieu, pieux, humain, l
beral, généreux, équitable, pruden
& modéré dans le conseil; ferme
constant dans l'exécution; un Ro
enfin qui ne connoissant point d'au
tre politique que celle qui est ap
puyée sur la Religion, mette tout so
bonheur à faire celui de ses sujet
Cette instruction est divisée en

arties. La premiere traite des de-
oirs d'un Prince à l'égard de Dieu:
a seconde comprend ses obliga-
ons à l'égard de ses sujets, & la troi-
éme prescrit les regles de sa con-
uite à l'égard des Princes & des Etats
oisins. Les réflexions qui font tout
; corps de l'ouvrage sont simples,
ourtes, & naturelles; un grand sens,
n fonds de raison admirable, une
ongue expérience dont on voit qu'el-
:s sont le fruit, un désir sincére d'ê-
'e utile aux peuples en instruisant ce-
ii qui doit les gouverner, en font
out l'éloge & tout le prix. Sans faire
: Prédicateur ou le Prophéte, le Duc
e touche ce qui regarde la Religion
: la conscience que par rapport à la
olitique; *Un Prince qui a des Chré-*
'ens pour sujets, doit, dit-il, *par cet-*
: seule raison vivre chrétiennement.
Quand la pieté ne devroit pas par elle-
iême tenir le premier rang, il ne seroit
as moins obligé par interêt d'en faire
rofession; tant il est impossible de gou-

verner sagement & heureusement sans elle.

De ce principe une fois établi suivent naturellement tous les devoir d'un Souverain à l'égard de Dieu
» Ce Maître suprême éxige les hom
» mages & la soumission des Rois d
» la terre, comme ils ont droit eux
» mêmes, d'éxiger des peuples l'o
» béissance & le respect. Commen
» un Prince trouve-t'il mauvais qu'o
» ose violer ses ordres, tandis qu'il os
» lui-même violer les Loix de so
» Dieu? Qu'il sçache que s'il est au
» dessus des Loix par l'élévation d
» son rang, il doit y être soumis pa
» pieté & par raison; que les Loi
» divines assujettissent également l
» berger dans sa cabane, & le Mo
» narque sur le trône; que quant au
» Loix humaines, si elles sont mau
» vaises, il ne doit pas forcer ses su
» jets à les observer, & que si elle
» sont bonnes, il doit s'y conforme
» le premier; qu'il doit employe

» l'autorité qu'il a sur elles à les cor- » riger & à les redresser, mais non » pas à les enfraindre. Qu'il n'oublie » jamais que son indépendance ne » l'exempte pas de rendre compte » un jour de son administration au » Roy des Rois, & que ce compte » sera d'autant plus rigoureux, que » pendant sa vie il n'aura rendu » compte à personne.

» Quelqu'absolu que soit le pou- » voir des Souverains, ils sont pour- » tant forcez de subir le jugement de » deux Tribunaux incorruptibles qui » ne leur passeront rien, celui de » Dieu, & celui de la Renommée. » Dieu punira leurs mauvaises actions » avec la derniere rigueur dans l'au- » tre monde, & la Renommée qui » en publiera la honte dans celui-ci, » imprimera sur leur mémoire une » tache que la suite des siécles ne » pourra jamais éfacer. Pour éviter » ce malheur, les Rois doivent étu- » dier leur Religion, s'instruire de

» ce qui est proposé à leur foy, ac-
» quérir quelqu'intelligence des divi-
» nes Ecritures & une connoissance
» raisonnable de l'histoire Ecclesiasti-
» que : par là, ils seront en état de
» juger de la capacité de ceux qu'ils
» consultent ; ils sçauront consulter
» comme il faut, & discerner les ju-
» gemens & les Juges. Ils doivent se
» persuader que ce n'est point le
» sceptre & la couronne, mais la vi-
» gilance, l'activité, la justice, l'a-
» mour des peuples qui font les Rois;
» que comme Dieu a produit les
» campagnes, les arbres, & les
» plantes pour fournir aux hommes
» par leur fertilité, dequoi subve-
» nir à leurs diférens besoins, il a
» de même établi les Rois pour le
» bien des Peuples, pour maintenir
» la vigueur des Loix, châtier les
» méchans, récompenser les bons,
» protéger les innocens, & soulager
» les malheureux ; que semblables à
» l'astre du jour qui ne refuse à per-
sonne

» sonne sa chaleur & sa lumiere bien-
» faisante, ils doivent aussi répandre
» par-tout leurs graces & leurs bien-
» faits, plus sensibles au nom aimable
» *de Peres du peuple* & de *bien-aimé*, Louis XII.
» qu'aux titres pompeux, *d'invincible* Charles VI.
» & *de Conquérant.*

» Images vivantes de la Divinité
» sur la terre, c'est par une applica-
» tion constante à procurer le repos,
» la tranquillité, l'abondance, & la
» régularité des mœurs dans leurs
» états, que les Princes peuvent ap-
» procher de leur adorable modéle.
» Un Roy est mis sur le trône de la
» main de Dieu, pour être le pre-
» mier Chef de la Justice, le premier
» Directeur des Finances, le premier
» Genéral des armées, le Gouverneur
» de toutes les Provinces, le Tuteur
» de tous les pupilles, le Protecteur
» de toutes les veuves, le Pere de
» toutes les familles, le Défenseur de
» tout les opprimez, le Refuge de
» tous les misérables, le Vangeur de

„ tous les crimes. Sous le farde
„ tant d'affaires dont il est inc
„ tablement responsable, pour
„ sans offenser le Seigneur dont
„ le Ministre, se laisser endormi
„ le sein de la molesse & d'un
„ teuse oisiveté ?

Après ces réflexions M. de
tausier éxamine en quoi précis
doit consister la pieté d'un
sur le trône ; » Ce n'est point,
» excellemment, par une scrup
» observance de certaines pra
» de dévotion usitées dans les
» tres, qu'un Roy doit mont
» religion & sa foy. Assister c
» jour avec respect à la célét
» des divins Mysteres, se jet
» tems en tems aux pieds du R
» Rois, & implorer son secou
» des prieres courtes, mais ferv
» maintenir l'honneur des A
» contribuer par ses libéralite
» décoration des Temples, & à
» subsister honorablement les I

tres du Dieu vivant; ne donner les bénéfices Ecclésiastiques qu'à des sujets d'une vertu & d'une capacité éprouvée ; avoir soin que ceux qu'il en aura pourvûs s'acquittent éxactement des devoirs qui y sont attachez, & qui ne deshonorent pas leur ministere par une vie scandaleuse ou par un usage prophane du patrimoine des Pauvres ; respecter cependant leur caractere & par son éxemple inspirer aux peuples la vénération qui leur est dûë ; se servir de tout son pouvoir pour réprimer les novateurs en matiere de Religion ; les regarder comme des ennemis dangereux qui animez par l'esprit de cabale sont toujours prêts à secoüer aussi-bien le joug de l'autorité royale, que celui des Pasteurs du troupeau de J. C. se souvenir pourtant que ce n'est point par le glaive, mais par la persuasion, & si cette voye ne réüssit point, par la privation de toutes charges,

» distinctions, graces & prérogatives,
» qu'il doit ramener à la vérité ceux
» qui l'ont abandonnée, & punir ceux
» qui demeurent opiniâtrement atta-
» chez à l'erreur ; vaincre ses pas-
» sions ; se défendre contre les amor-
» ces de la volupté & pour exciter
» son courage dans ce genre de com
» bat, se remettre sans cesse devan
» les yeux le funeste exemple d'u
» David, d'un Salomon & de tar
» d'autres Princes, qui distinguez pa
» une valeur & une sagesse extraor
» dinaire, sont tombez, faute de con
» tance, dans les plus honteux excè
» se déclarer hautement contre le
» impies & les libertins ; faire un
» guerre ouverte aux hypocrites, &
» aux flatteurs ; bannir de sa Cour l
» corruption & les scandales ; servi
» Dieu dans la sincérité de son cœur
» & ne rien omettre pour le faire ser
» vir de même par tous ses sujets
» voilà ce qui fait un Roy vrayemen
» Chrétien, & c'est ainsi qu'un Sain

Louis ſans rien perdre de ſa grandeur & de ſon courage héroïque, a ſçu ſe rendre ſur le Trône auſſi reſpectable par ſa pieté, que terrible par ſes armes.

Telle eſt l'idée des Maximes connuës dans le Recüeil dont nous veons de parler ; ce n'eſt que la preiere partie du deſſein que le Duc Montauſier avoit deſſein d'exécur pour l'inſtruction de ſon auguſte eve ; mais le tems & ſa ſanté, ne i permirent pas de mettre la derere main aux deux dernieres parties un ouvrage dont il ne s'eſt trouvé ins ſes papiers que des lambeaux tachés & mal aſſortis. Nous en lons ramaſſer quelques-uns, qui par ur varieté & l'ordre dans lequel ous tâcherons de les expoſer pournt faire moins regretter la perfecon que leur Auteur auroit pû leur onner lui-même.

Ce n'eſt pas aſſez pour un Roy d'être pieux & fidelle aux exercices

» de ſa religion , il ne rend point à
» Dieu tout ce qu'il lui eſt dû , tan-
» dis qu'il ne remplit pas avec la mê-
» me fidelité tout ce qu'il doit à ſes
» ſujets.
» Les différens raports du Prince
» avec ceux qui ſont ſoumis à ſon
» Empire, & les conditions diverſe
» des perſonnes dont il eſt le Maître
» ſont la juſte meſure de ſes devoirs
» l'égard de ſes peuples.
» Egal par la nature aux autr
» hommes ; il doit être ſenſible
» toutes les miſeres de l'humanit
» & rejetter avec horreur tout ce q
» peut rendre ſon gouvernemeut on
» reux.
» Le malheur des Princes, mêm
» les plus humains , eſt ſouvent
» n'avoir jamais rien ſouffert, & fa
» te d'une expérience perſonnell
» de n'avoir pas l'idée de ce que l'
» peut ſouffrir. Pour ſuppléer à
» défaut qui met obſtacle aux effe
» de leur générofité naturelle, qu

seroit à désirer que toujours ils se fissent instruire par des Ministres fidelles, & que de tems en tems ils s'instruisissent par leurs propres yeux, de tant de miseres qu'on a soin de leur cacher !

Seroit-ce avilir la Majesté Royale que d'imiter avec précaution les déguisemens usitez par plusieurs Princes Orientaux, & de se mettre à portée par cette innocent artifice d'entendre les plaintes ou les benédictions des peuples, sans avoir à craindre que la vérité n'en soit alterée par la timidité, ou par l'envie de plaire ?

On a vû des Rois pendant un voyage, ou dans des parties de Chasse, entrer sans se faire connoître dans des chaumines de laboureurs, & dans des boutiques d'artisans, examiner curieusement, & jusqu'au plus plus grand détail les peines attachées à leur condition, se mettre au fait de leurs chagrins, & ap-

„ prendre par leur bouche ce qu'il
„ auroient peut-être toujours ignor
„ que des millions d'hommes gémi
„ ſent dans la plus triſte indigenc
„ tandis que les Princes nagent
„ milieu des délices, & qu'il dépe
„ preſque toujours d'eux ſeuls,
„ faire ceſſer les miſéres, & de ſéch
„ les larmes de tant de malheure
„ Un Roy eſt le pere du peup
„ quelles attentions, quelle bon
„ quelle affabilité, cette qualité
„ mable ne fait-elle pas attendre
„ lui ? & quel retour d'attachem
„ & de reconnoiſſance ne doit-il
„ lui-même eſpérer de ſon peup
„ s'il le traite véritablement en pe
„ & s'il regarde tous ſes ſujets co
„ me ſes enfans ?
„ Les François plus qu'aucune
„ tre Nation du monde, ont p
„ leurs Rois un reſpect mêlé d'am
„ & de tendreſſe, qui depuis les p
„ grands juſqu'aux plus petits les re
„ extraordinairement ſenſibles
b

„ bien & au mal de leur Monarque ;
„ ses prospéritez les font éclater en
„ transports d'allegresse ; ses mal-
„ heurs quelque légers qu'ils soient
„ les jettent dans la consternation ;
„ l'intérêt & la gloire du Prince,
„ fussent-ils séparez de l'utilité pu-
„ blique, trouvent également dans
„ tous les membres de l'Etat des dé-
„ fenseurs toujours prêts à lui sacri-
„ fier & leurs biens & leurs vies.
„ Heureux Princes de trouver dans
„ des sujets autant, je ne dis pas, de
„ de serviteurs, mais d'enfans affec-
„ tionnez ! Peuple heureux de trou-
„ ver dans les Princes qui le gouver-
„ nent dequoi justifier le tendre
„ amour qu'il a pour eux !
„ La qualité de Maître n'est pas
„ moins essentielle dans un Roy que
„ celle de Pere, & lui prescrit
„ des devoirs également indispensa-
„ bles. Comme pere il doit se faire
„ aimer ; comme Maître il doit se
„ faire craindre & respecter : un pere

„ cesse d'être bon, quand par un
„ molle indulgence il souffre que le
„ enfans mêmes méprisent ses ordre
„ & résistent à son autorité. Un Ro
„ ne travaille pas efficacement à ren
„ dre ses peuples heureux, lorsqu'
„ ne réprime pas avec vigueur l
„ violence, l'indocilité, & la rébel
„ lion. La dureté est un vice tou
„ jours odieux, mais la fermeté e
„ une vertu toujours nécessaire.
„ Dispensateur absolu des graces
„ des châtimens, un Roy doit l
„ distribuer avec la plus juste équit
„ Il tient d'une main la balance,
„ l'autre le glaive de la Justice; la f
„ veur & la brigue ne doivent jama
„ faire pancher l'une, l'autre doit e
„ frayer & punir le seul coupable.
„ Quoiqu'un Roy soit chargé
„ Gouvernement, ce seroit une e
„ reur de croire qu'il est obligé à to
„ faire par lui-même. Qui veut to
„ faire, ne fait rien, & souvent c
„ vastes génies qui embrassent tou

» s'arrêtent à des minucies, tandis
» qu'ils négligent des affaires essen-
» tielles.

» Le grand art pour régner avec
» gloire est de sçavoir choisir des Mi-
» nistres éclairez, vertueux & vérita-
» blement zélez pour le bien public.
» Ce choix fait, il faut laisser à cha-
» cun dans son district, le détail des
» affaires, & se réserver le soin d'e-
» xaminer si leur conduite répond à
» l'idée qu'on a euë de leur capacité
» & de leur désintéressement en les
» employant.

» Un Roy est comme un pilote
» dans un Vaisseau, & comme le
» premier mobile dans le Ciel. Que
» diroit-on d'un Pilote qui laisseroit
» le timon pour faire lui-même les
» manœuvres nécessaires ? & tous ces
» corps celestes qui roulent avec tant
» d'ordre & de majesté sur nos têtes,
» d'où tiennent-ils leur mouvement
» sinon du premier mobile, qui, situé
» dans la région la plus élevée fait

« tout mouvoir au-deſſous de lui, par
« une communication générale du
» mouvement qui lui eſt propre. C'eſt
» ainſi que du haut de ſon Trône, &
» ſans s'abbaiſſer à des détails inutiles,
« un Prince habile, vigilant & judi-
« dicieux décide de tout, régle tout,
« anime tout dans l'Etat, par le mi-
« niſtére de ceux auſquels il com-
« munique ſon autorité & ſa puiſ-
« ſance.

« Une probité éxacte & fondé
« ſur la Religion ; un zéle ſincere d
« bien public ; un détachement pa
« fait de ſon intérêt particulier ; u
» ſcience conſommée des affaires a
» quiſe par un long uſage ; un eſp
» éclairé, vif ſans précipitation, ſ
» lide ſans lenteur, une ame élevé
» ferme & conſtante, pour form
» de grands deſſeins & les execut
» avec ſuccès ; un cœur bon & co
» patiſſant, qui veuille du bien à to
» le monde, & qui ne témoigne d'
» verſion, de haine, ni de dureté po

personne ; une réputation illustre méritée par des services déja rendus ; un âge mur ; un grand amour pour le travail : un courage que les difficultez, les menaces, les promesses, la peine & le plaisir ne puissent ébranler ; un abord aisé, des manieres affables, une disposition généreuse à sacrifier son tems, sa santé, ses biens pour le service du Prince & l'utilité des peuples. Tel sont les qualitez nécessaires pour former un grand Ministre. Tel est le précieux trésor qu'un Roy sage doit chercher, & qu'il ne déterrera pas sans peine. Le vrai mérite est modeste, & sur-tout il n'aime pas à se produire à la Cour. Souvent c'est dans le fonds d'une Province éloignée, que se rencontrera sous le boisseau cette vive lumiere, qui éclaireroit un grand Royaume si elle étoit mise sur le chandelier, par un Roy assez zélé pour la chercher & assez heureux pour la trouver.

„ Une autre extrêmité condamn
„ ble, ce seroit d'être tellement préo
„ cupé de ses propres lumiéres, qu'
„ regardât comme au-dessous de so
„ de se servir des lumiéres des autr
„ Lorsqu'une fois un Prince a eu
„ bonheur de trouver un Minist
„ dans qui la pieté & le désintéres
„ ment sont joints à l'habileté &
„ génie pour les affaires, il en ti
„ un double avantage, parce que no
„ seulement l'Etat en est mieux go
„ verné; mais encore en ce que
„ les choses ne réüssissent pas, on
„ sçauroit s'en prendre qu'à la for
„ ne, & que si elles réüssissent, c'
„ toujours sur le Prince qu'en rejai
„ tout l'honneur.
„ Le présent le plus précieux qu'
„ Roy puisse recevoir du Ciel, est
„ cœur docile à la vérité, &
„ bons conseils, lors même qu'ils
„ sont pas agréables. Mais comm
„ la vérité lui fera-t'elle entendre
„ voix, s'il ne lui permet de pa

„ librement, & s'il ne reçoit pas ses „ oracles, soit qu'ils soient favorables, „ ou fâcheux, avec la même tran- „ quillité.

„ Le plus sûr moyen de connoître „ les vrais sentimens des personnes „ que l'on consulte, est de cacher „ soigneusement les siens, & c'est un „ talent qu'un Roy doit acquérir, „ quand il ne l'a pas reçû de la na- „ ture. La finesse, la fourberie, l'ar- „ tifice deshonorent la Majeste du „ trône; mais un secret impénétra- „ ble sur les affaires importantes, une „ discrétion prudente, & une sage „ dissimulation en sont les plus fer- „ mes appuis. La franchise & la can- „ deur font le caractere commun de „ nos Rois, & l'Histoire leur rend sur „ ce point un glorieux témoignage; „ mais quand ces aimables vertus „ n'ont pas eû pour compagnes la „ prudence, & la discrétion, com- „ bien de victimes n'ont-elles pas lais- „ sé immoler par la perfidie cachée

Le Roy Jean, & le Roy François I.

„ d'un ennemi artificieux. Un ſeul
Louis XI. „ de nos Monarques en prenant une
„ route oppoſée n'éprouva pas un
„ meilleur ſort ; toujours trompé par
„ ceux qu'il prétendoit tromper lui-
„ même, il ſe vit plus d'une fois ſur
„ le panchant de ſa ruine ; tout occu-
„ pé de ſes intrigues, il vêcut ſan
„ grandeur, & mourut peu eſtim
„ de ſes ennemis, plus ruſez enco
„ re que lui, & peu regretté de ſe
„ peuples, à qui ſes fineſſes avoien
„ été auſſi nuiſibles, qu'elles l
„ avoient fait peu d'honneur.

„ Loin donc d'un Prince genéreu
„ & ſur-tout d'un Prince Chrétien
„ cette maxime damnable dictée p
„ l'eſprit de ténébres, que qui ne ſç
„ pas diſſimuler ne ſçait pas régner ;
„ qu'entre les Potentats, le plus ſage
„ le plus habile, eſt celui qui ſçait
„ mieux tromper. Un ſage tempé
„ ment de franchiſe & de réſerve eſ
„ grand ſecret pourrégner avec glo
„ Ici comme ailleurs les deux ext

» mitez ſont dangereuſes, l'Hiſtoire
» en préſente deux éxemples ſigna-
» lez; mais pour comprendre la dif-
» ference qu'il faut mettre entre ces
» deux excès, il ſuffit de ſonger que
» l'on révére moins la mémoire de
» Louis XI. que celle de François I.
» Trois ſortes de ſituations où les
» Rois peuvent ſe trouver, deman-
» dent d'eux une égale ſageſſe. Les
» troubles inteſtins, les Guerres étran-
» geres, & une longue paix.
» Les troubles de l'Etat ont pour
» cauſe, ou l'ambition des grands,
» ou le mécontentement des peuples.
» Les premiers doivent être toujours
» réprimez avec fermeté, parce que
» la paſſion qui les anime ne ſçauroit
» jamais ſe juſtifier; mais les ſeconds
» doivent être ménagez, parce que
» d'ordinaire ils ne ſe plaignent pas
» ſans quelque raiſon. Des impoſi-
» tions exorbitantes miſes ſans égard
» aux facultez de ceux qu'on en ac-
» cable, & éxigées avec inhum.

» par des Financiers avides, exciten
» pendant quelque-tems des gémisse
» mens, des plaintes & des murmures
» bien-tôt, si l'on n'apporte point d
» remede au mal, la douleur se chang
» en fureur ; les peuples épuisez chei
» chent à se dédommager, en dépoüi
» lant ou même en immolant ceu
» qu'ils regardent comme les au
» teurs de leur misere. Funeste ex
» trêmité qui fait souvent retombe
» sur le Monarque, la haine qu'on
» conçuë contre ses Ministres, & qu
» d'une plainte peut-être bien fondé
» conduit à ces révoltes ouvertes qu
» nul prétexte & nulle raison ne peu
» vent autoriser ! C'est alors qu'u
» Prince habile & sage fait éclate
» les plus sublimes vertus la justice &
» la bonté ; par l'une il punit les pre
» miers auteurs de la rebellion, &
» châtie séverement ceux qui l'on
» occasionnée ; par l'autre il établit d
» sages réglemens, qui puissent con
» tenir les exacteurs des tributs dan

„ les bornes de l'humanité, & les
„ peuples dans une juste obéissance.
„ Quoique la paix soit le plus grand
„ de tous les trésors, & que l'olive
„ pacifique orne aussi-bien le front
„ d'un grand Roy que les lauriers
„ militaires, il faut cependant quel-
„ quefois tirer l'épée & s'engager dans
„ des guerres indispensables. La né-
„ cessité seule doit les faire entrepren-
„ dre; plus de prudence encore que
„ de valeur est nécessaire pour en as-
„ surer le succès, une défiance légi-
„ gitime de l'inconstance de la for-
„ tune en doit faire souhaiter la fin.
„ Qu'il est beau pour un Prince
„ genéreux & boüillant de courage,
„ de s'arrêter dans le cours de ses
„ victoires, de se contenter d'avoir
„ humilié ses ennemis, & de renon-
„ cer au vain titre de Conquérant,
„ pour rendre le calme aux peuples,
„ que le bruit de ses armes avoit jet-
„ tez dans la consternation! Mais la
„ paix qui fait la gloire du Prince

„ dont elle eſt l'ouvrage , doit faire
„ le bonheur de ſes ſujets. C'eſt un
„ tems de repos, & non d'oiſiveté.
„ Faire fleurir le commerce ; procu-
„ rer le retour de l'abondance ; conſ-
„ truire des édifices qui ſervent à
„ orner les Villes , ou à entretenir
„ le reſpect dû à la Majeſté Royale
„ animer par les récompenſes & pa
„ des diſtinctions honorables ceux qu
„ cultivent avec ſoin les ſciences &
„ les arts utiles ; ſe diſpoſer de loin
„ à la guerre, & préparer les Troupe
„ à des batailles ſérieuſes par de
„ combats innocens , ce ſont-là le
„ occupations qui peuvent faire d'u
„ Roy pacifique, un Roy mille foi
„ plus aimable & plus glorieux, qu
„ ces Princes inquiets qui ne ſe pla
„ ſent que dans le tumulte des armes
„ & mettent tout leurs plaiſir en c
„ qui fait la déſolation des autres.
„ Dans l'état où ſe trouve aujourd'hu
„ le monde, il n'eſt point de Roi que
„ que puiſſant qu'il ſoit, qui puiſ

„ avec prudence & sûreté, ou mé-
„ priser ou négliger ses voisins: L'am-
„ bition, l'interêt, la haine ou la ja-
„ lousie peuvent les armer & les
„ unir contre lui; il faut déconcer-
„ ter leurs projets, rompre leurs in-
„ trigues, dissiper leurs ligues, ga-
„ gner les uns, ménager les autres,
„ ne se faire haïr d'aucun, mais se
„ faire craindre, ou du moins respec-
„ ter de tous.

Nous arrêterons ici le Lecteur, de crainte qu'une plus longue suite de maximes ne lui devint ennuyeuse; il nous suffit d'avoir donné quelque idée de la noble hardiesse avec laquelle M. de Montausier découvroit à son Auguste Disciple des véritez, qu'on ne cache que trop souvent aux enfans des Rois. Le Gouverneur fut assez heureux pour les faire goûter au Dauphin; ce jeune Prince les écoutoit avec docilité, & fit voir dans mille circonstances de sa vie, qu'elles s'étoient profondément gravées dans son

cœur ; malgré tout ce que les envieu
du Duc de Montausier purent fai
pour envenimer ses intentions, (
tourner en poison les préservatifs s
lutaires que son zéle offrit à son él
ve contre tous les dangers qui env
ronnent le Trône. Le Duc fut att
qué de la maniere la plus indign
on forma des complots pour le p
dre, mais tous ces projets furent co
fondus, & la vertu du Gouverne
en triompha. C'est la cause, le pr
grès & les suites de ces intrigues q
nous reste à développer dans le l
vre suivant.

LIVRE SIXIEM

SI les Maximes de M. le Duc
Montausier furent favorablem
reçues du jeune Prince, pour qu
les avoit recüeillies, elles n'éprou
rent pas le même sort de la part d'u
foule de courtisans corrompus, (
le regardoient comme des instrum

leur ruine. Le Dauphin se faisoit
devoir de parcourir le Recueil,
un plaisir de le montrer à toutes
; personnes qui l'approchoient; mais
plupart de ceux à qui il en faisoit
loge, n'en jugeoient pas comme
i, & n'oublioient rien pour lui ins-
rer le mépris qu'ils affectoient eux-
êmes pour ce petit ouvrage. C'étoit
moquer selon eux, que de prétendre
rmer un Roi sur ces regles, & sur ces
incipes; ils disoient que les Princes
: se doivent pas conduire de la sor-
, que s'ils étoient si fidelles obser-
teurs du droit & de la justice, &
rigoureux à punir la licence & le
:e, ils seroient plus propres à con-
ire un Monastere, qu'à gouverner
Royaume, & qu'enfin on ne pou-
it bien réussir dans le gouverne-
:nt des peuples, lorsqu'on s'atta-
oit trop aux Maximes de la Reli-
on. Ils ajoûtoient encore que le
ouverneur donnoit trop à son zéle,
voulant porter son éleve à une per-

fection où nul homme ne
teindre, & en prétendant r
sa personne des qualitez que
jamais veues ensemble; qu'i
soit au jeune Prince les chim
esprit malade pour regles de
qu'il tomboit visiblement dan
cès de la justice que l'Ecrit
damne; & que s'il étoit loua
couter ses instructions, il étoi
sible de les suivre.

Le Duc de Montausier q
prévû ces attaques, avoit eu
d'y préparer le Dauphin, &
fournir des armes pour le r
A la tête du Recueil dont n
lons, il avoit mis une espec
tre ou de discours prélimina
lequel il se propose d'engage
ce à goûter la morale qu'il
gne, par tous les motifs les
pables de faire impression
cœur. Mais il insiste particul
à le prémunir contre les su
pernicieuses du libertinage

:erie ; il lui fait une vive peinture
:es lâches adulateurs, de ces Po-
ques impies ou de ces Ministres
:ressez, qui pour faire leur cour,
pour couvrir leurs véxations &
·s désordres, mettent en mouve-
:nt tous les ressorts imaginables
ır fasciner les yeux du Prince, &
cter de lui jusqu'à l'ombre de la
·té. *Je prévois*, dit le zélé Gou-
neur à son Auguste éleve, *je pré-*
que ce Recueil, que je vous presente
tirera la haine d'un nombre infini
gens, parce qu'il choque les intérêts
es desseins de ceux qui n'ont ni la
ıte de Dieu, ni le bien public, ni le
ice du Roi devant les yeux, mais
ement leur ambition, leur credit,
intérêt Tous les ennemis de l'ordre
le la solide piété se déclareront contre
, parce qu'ils trouveront leur con-
nation dans ces Maximes ; ils s'ef-
:eront de décrier les preceptes que
vous donne ; ils en feront des raille-
r il les traiteront de ridicules, de

chimériques & d'impossibles ; mais j'aurai pour moi toutes les personnes qui font profession d'honneur & de vertu, qui seront charmées de voir inspirer aux Souverains des sentimens capables de les faire regner avec gloire, & de procurer la félicité publique.

Vous même, Monseigneur, continue-t'il, *par votre sage conduite vous ferez le principal éloge de ces instructions, & vous justifierez leur auteur. Tout vous invite à les pratiquer, votre naissance vous y porte ; les heureuses semences de vertu que la main de Dieu a répandues dans votre ame, vous y préparent dès votre enfance. Le Roi vous y excite par les grands exemples qu'il vous donne de toutes les vertus Royalles, par la peine qu'il prend de vous dresser lui-même des mémoires & des instructions pour vous faire marcher un jour sur ses traces glorieuses, & par les exhortations touchantes & solides, qu'il veut bien vous faire de tems en tems. Il n'est pas jusqu'à sa devise, qui ne vous apprenne les de-*

voirs d'un grand Roi ; il a choisi le Soleil pour lui servir de corps, parce que cet astre est le modele de la conduite de tous les Souverains. Ils doivent comme lui, estre actifs, vigilans, infatigables, libéraux, & bienfaisans ; comme lui produire par tout l'abondance, distribuer les richesses, faire naître les fruits, disperser la lumiere, apporter la sérénité, dissiper les nuages, appaiser les tempestes, & répandre par tout leurs clartés, & leurs influences favorables.

Les précautions que le Duc avoit prises pour mettre le Dauphin à l'épreuve de la séduction, au lieu d'arrêter les séducteurs, ne servirent qu'à aigrir davantage contre un homme qui sçavoit si bien les démasquer & les faire connoître ; ils n'avoient pas seulement à décrier la vertu pour justifier lenrs vices, mais ils avoient encore à se venger d'un ennemi redoutable, qui ne cherchoit pas moins qu'à les perdre sans ressource, dans l'esprit de son éleve. Animez de cet

interêt personnel, ils couvrirent le vengeance sous le voile specieux zele & d'attachement pour le bi solide du Prince ; ils renouvellere les anciennes plaintes, & criérent pl haut que jamais, que le *Gouvern étoit un homme dur, & un maître i pitoyable, qui sans égard pour la dign & la delicatesse du Dauphin, l'élev comme un enfant destiné à gagner pain à la sueur de son front : qu'il l' cabloit sous le poids du travail ; qu'il refusoit la plupart des divertissemens co venables à son âge & à son rang ; qu sembloit prendre à tâche d'en faire pédant herissé de Grec & de Latin, & que si on n'y prenoit garde, il re droit l'heritier présomptif de la Coure ne bien plus propre à régenter un clas qu'à gouverner un grand Royaume.* C discours furent écoutez & applaud par tout ce qu'il y avoit de gens i téressez à flatter le jeune Prince, do on briguoit déja la faveur. Une tro pe de jeunes gens de la premiere d

tinction, formoient la Cour ordinaire du Dauphin; & comme le Duc de Montausier le quittoit encore moins aux heures qu'il passoit à se divertir avec ses jeunes courtisans, qu'aux heures consacrées à l'étude. Il eut plus d'une fois occasion de mettre un frein à la licence d'une jeunesse, qui cherchoit à se rendre agréable par toutes sortes de moyens. Quoique le Gouverneur eût pour eux tous les égards qui étoient dûs à leur naissance, & qu'il leur ménageât auprès du Dauphin toute la considération qu'ils méritoient par cet endroit, il ne laissa pas de faire des mécontens par la franchise avec laquelle il les reprenoit, lorsqu'ils venoient à s'échapper, & par les suites que leur faisoit craindre son attention à écarter du Prince, ceux dont il soupçonnoit la vertu.

De ces jeunes gens, les uns étoient encore dans cet âge où l'on est ennemi de toute correction, & haïs-

soient le Gouverneur pré
parce qu'il étoit Gouverneu
tres plus âgez, & de mœu
innocentes avoient peur qu
fets ne suivissent les mena
homme, dont ils connoisso
corruptible fermeté, & qu'
eussent enfin l'affront de se
nis de la Cour; les parens l
d'être charmez de la discipli
te où l'on vouloit faire vi
enfans, se firent les défense
folle jeunesse, & se plaignir
hauteur de ce qu'on sembloi
les éloigner du Prince, & é
fortune des uns sur les ruine
tres; que ces distinctions
odieuses, & qu'il n'apparten
au Duc de Montausier de l
Des courtisans corrompus, &
mes coquettes, qui n'aspiroie
moment de donner au jeune
le goût de la volupté, ne pc
sans murmurer se voir fermer
cès auprès de sa personne, &

vent leurs plaintes à celles des autres. Des gens même de probité, à demi persuadez par des discours dont ils ne soupçonnoient pas la malice. Les meilleurs amis du Duc, ses parens, jusqu'à la Comtesse de Crussol sa fille, effrayée de cette espece de soulevement général, crurent une partie de ce qu'on reprochoit au Duc; & lui conseillerent de donner quelque chose à la voix publique; de se relâcher un peu de sa vigilance, & & de ménager davantage la jeunesse qui approchoit de son éleve; que les mécontens le pourroient mettre mal dans l'esprit du Prince, & que c'étoit risquer à se perdre lui & sa famille.

La Reine, qui malgré sa piété & sa raison, écoutoit peut-être un peu trop la tendresse maternelle, fut allarmée de ce qu'on avoit soin de lui rapporter de la conduite du Gouverneur avec le Dauphin. L'étude, le travail, & la contrainte, quoique

modérée où l'on assujettissoit son fi
lui sembloient un fardeau intolérab
sous lequel elle trembloit qu'il ne su
combât bien-tôt. Elle se plaignit p
amérement que personne, & seco
dée par les ennemis secrets du Go
verneur, elle vint à bout de comm
niquer au Roi ses allarmes.

Jusques-là M. de Montausier a
méprisé les vains discours, que
gens oisifs ou jaloux, tenoient su
conduite; mais quand il vit qu
cherchoit à le rendre suspect à
Maître, il se crut obligé de la ju
fier dans l'esprit de Sa Majesté. P
cela il résolut de répondre par o
aux différens reproches qu'on lui
soit, & de mettre ses raisons
écrit, afin que le Roy pût les li
loisir, pour en mieux sentir la so
ré. Cette espece d'apologie est r
plie de réflexions si sages, le stil
est si noble, & l'arrangement si b
que je croirois faire tort à la mém
re de M. le Duc de Montausier

au public, si je ne la mettois pas ici sans toute son étenduë.

AU ROY.

» Dans toute la France, & par-
» ticulierement à la Cour, hommes
» & femmes, sçavans & ignorans,
» sages & insensez, parlent de l'édu-
» cation de Monseigneur le Dau-
» phin. Je ne m'en étonne pas, Sire,
» puisqu'on n'est que trop porté à
» raisonner bien ou mal des choses
» dont on n'a pas à rendre compte,
» Il n'est pas surprenant que tout le
» monde s'entretienne d'une chose
» qui interesse tout le monde. Mais
» ce que j'admire, c'est que les per-
» sonnes, mêmes les plus sages, par-
» lent sur cette matiere sans connois-
» sance de cause, & condamnent les
» parties sans les entendre. On ne
» voudroit pas regler la plus petite
» affaire, sans en avoir pris aupara-
» vant une exacte connoissance, &

« sans aucun examen ; on s'érige e
» Juge, & on décide souverainemer
» de la conduite qu'on doit tenir dar
» l'affaire la plus importante d
» Royaume.
» Mes censeurs condamnent pre
» que toutes les manieres dont o
» s'y prend pour élever M. le Da
» phin, & disent avec confianc
» comme s'ils y avoient bien pens
» ce qu'il faudroit faire au lieu
» ce qu'on fait. Peuvent-ils do
» croire ces gens si capables, q
» des personnes choisies par le Pri
» ce du monde le plus éclairé,
» qui d'ailleurs ne sont pas dépou
» vûes tout-à-fait de lumieres & d'i
» telligence, ne voyent pas av
» toute leur application, ce q
» voyent avec tant de facilité, d
» gens qui ne sont aucunement e
« gagez dans l'affaire dont il s'agi
» & qui n'y pensent que par hazar
» Qu'ils ayent tant de bonne op
» nion qu'il leur plaira de leur suff

» ſance, mais qu'ils ne croyent pas
» ſi légérement, que les autres ſoient
» aveugles. Ils devroient au moins
» ſuſpendre leur jugement, & con-
» ſulter ſur une matiere de cette na-
» ture, ceux qui voyent les choſes
» de plus près. Si l'on obſervoit cet-
» te régle de la juſtice, on trouve-
» roit que non ſeulement je vois ce
» que voyent les autres, mais que je
» vois encore beaucoup au-delà.
» Ce qui ne vient point en moi d'u-
» ne capacité ſupérieure, mais ſeule-
» ment de ce que je penſe ſans ceſſe
» aux devoirs de ma charge, & que
» les autres n'y réfléchiſſent pas mê-
» me quand ils en parlent. Le re-
» proche le plus univerſel, eſt que
» l'on fait trop étudier M. le Dau-
» phin; que ſon occupation ordinai-
» re, eſt une occupation inutile;
» qu'il vaudroit mieux lui apprendre
» à vivre; que la ſcience du monde
» eſt la veritable ſcience de ceux qui
» ſont nez pour commander; qu'en-

» fin il eſt néceſſaire qu'un Prince
» ſoit honnête homme, mais qu'il
» ne lui convient pas même d'être
» ſçavant. Ces raiſonnemens ſeroient
» juſtes, ſi nous négligions ce qui
» doit être notre but principal, &
» ce qui l'eſt en effet, pour ſonger
» uniquement à ce qu'il y a de moins
» eſſentiel.

» Mais ſi l'on étoit plus équitable
» & moins prévenu, on verroit que
» les enfans de quelque condition
» qu'ils ſoient, doivent être occu-
» pez, & qu'ils ne le ſçauroient être
» plus utilement qu'à l'étude; que
» le ſort des Princes ſeroit bien mal-
» heureux, s'il falloit qu'ils ſe diſtin-
» guaſſent des particuliers par l'oiſi-
» veté & par l'ignorance; que M.
» le Dauphin donnant quelques heu-
» res à ſes livres, & le reſte du temps
» à la Cour, il apprend également
» les ſciences par l'étude, & le mon-
» de par l'uſage, & qu'enfin rien ne
» peut tant l'aider à être honnête

» homme, que le soin que l'on prend
» pour l'empêcher d'être ignorant.
» Le peu de tems même que M.
» le Dauphin donne à l'étude, n'est
» pas tout employé comme on se
» l'imagine à lui faire apprendre le
» Latin, & à lui faire expliquer les
» anciens Auteurs: On cherche &
» l'on trouve dans ces momens con-
» sacrez à l'étude, l'occasion de l'in-
« struire de toutes les choses qui
» conviennent à sa naissance & à son
» âge, de ce qu'il doit à V. M. &
» à l'Etat, aux particuliers, à soi-
» même, & sur tout à Dieu. On
» essaye de lui inspirer à tout propos
» l'honnêteté, la pieté, la pieté,
» l'amour des peuples, l'honneur
» le desir de la vraye gloire, & tou-
» tes les autres vertus nécessaires à
» un grand Prince, & dignes d'un
» fils de V. M. Quel autre moyen
» pourroit être plus propre pour lui
» former ainsi l'esprit & le cœur?
» Le divertissement est fait pour dé-

» laſſer l'eſprit, & non pour le per-
» fectionner. Les Dames en l'entre-
» tenant ne ſongeroient qu'à lui plai-
» re ; les courtiſans n'eſſayeroien
» qu'à le corrompre, en converſan
» avec lui, par des baſſes complaiſan
» ces, & par des flatteries dange
» reuſes. A' quoi voudroit-on qu
» M. le Dauphin employât l
» tems que nous lui faiſons donn
» à l'étude ? Seroit-ce aux affair
» de l'Etat ? il n'eſt pas encore e
» âge de s'y appliquer beaucoup. Se
» roit-ce à la lecture ? N'eſt-ce p
» étudier que de lire ? Seroit-ce au
» exercices du corps ? N'en fait-
» pas autant qu'il eſt néceſſaire ? Se
» roit-ce au jeu ? Oſeroit-on dire qu
» ce fût là la meilleure occupatio
» Le deſſein de V. M. eſt ſans do
» te d'élever M. le Dauphin, de ſo
» te qu'il ſoit capable de régne
» qu'il connoiſſe l'obligation où e
» un Prince de s'appliquer au gra
» art de gouverner les peuples,

„ qu'il apprenne qu'il est né pour „ l'action & pour le travail, & non „ pour le plaisir, l'oisiveté & la molesse. „ Pour parvenir à ce but, il faut „ l'accoutumer de bonne heure aux „ exercices de l'esprit & du corps, „ l'attacher fortement & assidûment „ à l'étude; qui est la seule affaire „ proportionnée à son âge, & ne lui „ donner du tems pour se divertir, „ qu'après qu'il s'est exactement ac- „ quitté de ses devoirs, & qu'autant „ qu'il est nécessaire pour délasser „ l'esprit, fortifier le corps, & entre- „ tenir la santé.

„ On ne sçauroit trop se represen- „ ter combien les divertissemens dissi- „ pent l'esprit des hommes les plus „ raisonnables & les plus appliquez, „ à plus forte raison celui des enfans „ que l'âge, le peu d'expérience, & „ souvent leur propre naturel rendent „ ennemis de toute sorte d'applica- „ tion. Ils se font une maniere de „ vie voluptueuse, qu'ils veulent

„ après continuer. A peine com-
„ mencent-ils une partie de plaisi
„ qu'ils en proposent un autre, leu
„ imagination est toujours rempli
„ de la vaine idée de quelque diver
„ tissement, ou présent ou à veni
„ C'est-là leur unique occupation
„ dont ils se font une telle habitud
„ que tout ce qui n'a pas ce goût
„ leur devient amer & insupporta
„ ble. Tous les momens qu'ils pa
„ sent sans quelque amusement fr
„ vole, leurs paroissent longs & en
„ nuyeux. Rappellez les à des cho
„ ses sérieuses, ils ne peuvent se r
„ soudre à y penser, ils tombent da
„ l'abbattement & dans la langueu
„ leur esprit s'égare de lui-même,
„ se détourne tout d'un coup de
„ qui est utile, vers ce qui est agré
„ ble.

„ Rien ne renverse tant l'ordre
„ la société, que lorsqu'un Prin
„ qui en est le chef, ne s'occu
„ que du jeu & du divetissemen

„ Il néglige ceux qui peuvent lui „ inſpirer la vertu, & n'aime que „ ceux qui peuvent lui procurer des „ plaiſirs, il ſe met au-deſſus des ré- „ gles & des bienſéances, il ne peut „ ſouffrir les compagnies ni les con- „ verſations les plus polies, & renon- „ ce à tous ces devoirs publics de „ civilité & d'honnêteté, qui obli- „ gent également tous les hommes „ de quelque qualité qu'ils puiſſent „ être.

„ Mais ce qu'il y a de plus conſi- „ dérable, c'eſt que lorſqu'on éleve „ les Princes avec trop d'indulgence, „ & dans des divertiſſemens perpé- „ tuels, la coutume forme en eux „ une dangereuſe habitude, qui de- „ vient enſuite une eſpece de néceſſité. „ Quand les devoirs importans arrivent „ avec l'âge; quand ils ſont preſſés par „ les affaires & par les beſoins de l'Etat „ ils n'ont plus la force de réſiſter au „ panchant qu'ils ont pour le repos; „ ils avoient crû qu'ils n'étoient nez

„ que pour le plaiſir, & ils ont pei
„ ne à ſe détromper ; de ſorte que
„ ſouvent rebutez du travail, auquel
„ ils n'ont jamais été accoutumez
„ ils ſacrifient à leur nonchalanc
„ leur interêt même, & leur gloir
„ Contens dans leur honteuſe oiſiv
„ té, pourvû qu'on ne les fatigu
„ point du récit importun de ce q
„ ſe paſſe dans l'Etat.

„ Je ne prétens pas cependa
„ exclure de l'éducation d'un enfa
„ tous les divertiſſemens. Il eſt ju
„ qu'on ménage un peu ces jeun
„ eſprits ; il leur faut de l'occupatio
„ mais ils ont beſoin auſſi de re
„ che. Comme il y auroit de la n
„ leſſe à les laiſſer endormir dans l'
„ ſiveté, de même il y auroit de
„ barbarie à les laiſſer accabler par
„ poids d'un travail trop rude,
„ trop aſſidu.

„ On ſe trompe, ſi l'on croit q
„ faille élever les enfans qui doiv
„ être un jour dans le grand mon

comme s'ils étoient déja propres à y joüer leur rôle. C'est un abus de s'imaginer qu'il faille leur donner la liberté de tout dire & de tout faire comme à des personnes plus mûres ; & les mettre de toutes les parties ; comme si ce qui fait naître le goût du plaisir & du libertinage avoit besoin de s'apprendre.

„ Quand leur humeur & leur complexion les portent à la volupté, comme d'ordinaire elles ne les y portent que trop, ils n'ont besoin ni d'enseignemens ni de Maîtres. Ainsi il est nécessaire de les occuper dans leur premiere jeunesse à des choses, ausquelles ils ne s'occuperoient pas dans un âge plus avancé.

„ La principale est de leur apprendre avec soin tout ce qui peut les rendre capable de s'instruire & de se servir de maîtres à eux-mêmes, lorsqu'il ne leur conviendra

„ plus d'en avoir ; c'eſt de l
„ aimer les Livres, & de le
„ tumer à l'entretien de ces l
„ muets, dont les précept
„ conſeils ne ſont ſuſpects ni
„ plaiſance ni d'interêt, qui
„ ſans déguiſement tout c
„ blâmable, & qui loüent
„ terie tout ce qui eſt digne
„ ge ; choſe infiniment av
„ ſur tout aux Princes, à
„ n'oſe preſque jamais di
„ rité.

„ Pour détruire tout c
„ viens d'avancer, on dira
„ Sire, qu'il ne faut que
„ la maniere dont vous ave
„ vé, avec celle dont vo
„ Mais que V. M. ne pr
„ exemple ſur elle-même.
„ avoir été conduit avec
„ dulgence, & nourri au
„ plaiſirs & des jeux, vous
„ néanmoins trouvé le pl
„ le plus habile, & le pl

ɔy du monde ; le Ciel ne fait pas
ıs les jours des miracles.
C'en eſt un, Sire, que le mon-
voit avec étonnement, que vous
us ſoyez vous-même rendu ca-
ble de gouverner un grand Etat,
commander de puiſſantes ar-
ːes, de faire la félicité de vos
ıples, & d'abattre la fierté de
; ennemis, avec le ſeul ſecours
vos réflexions, & par la force
votre excellent génie. Il eſt vrai
e V. M. n'a eu beſoin ni de
ıîtres, ni de directeurs, d'inſ-
ıctions, ni de préceptes, & que
eu lui a inſpiré la ſcience des
ıis, comme il inſpira aux pre-
ers hommes les arts & les con-
ıſſances néceſſaires au genre hu-
ıin. Mais, Sire, la capacité par-
ːe ne deſcend pas toujours du
re au fils, elle ſe donne aux uns
ſe fait acheter aux autres ; & les
ɔſes extraordinaires n'arrivent
; ainſi coup ſur coup.

„ La destinée de Monse
„ Dauphin n'est peut-être p
„ reuse que la vôtre ; il d
„ être passer par le chemi
„ tres hommes, acquérir p
„ ce que vous ne devez
„ propres lumieres, & se ren
„ par le travail, au lieu
„ l'êtes devenu sans peine p
„ force de votre esprit.

„ Qu'on ne dise pas non
„ Monseigneur le Dauphin
„ en âge * d'être contraint
„ est tems de le laisser maî
„ actions. C'est précisémе
„ âge où les passions sont
„ la raison foible, où l'on ve
„ ment ce que l'on veut,
„ ne veut ordinairement ric
„ c'est alors qu'on a plus c
„ besoin d'être gouverné, p
„ se laisse indiscretement

* Monseigneur le Dauphin av
ans.

ıal, ſi l'on n'en eſt empêché
quelqu'obſtacle plus puiſſant
la raiſon.
:t obſtacle eſt la ſeule autorité
perſonnes vigilantes, fermes,
ıes, & infléxibles, comme ſont
ıeres ſages & éclairés, ou ceux
i ils ont remis le ſoin de l'édu-
n de leurs enfans. Plus ils ont
vation au-deſſus du commun
ıa fortune ou par la naiſſance,
lus long-tems il eſt d'uſage de
etenir ſous la dépendance de
Gouverneurs; tout au plus
n change le nom, mais ſans
diminuer de leur autorité, afin
s puiſſent toujours modérer
diſcrétion la jeuneſſe de leurs
:s, & les garantir par leurs
de tomber dans les précipi-
où la légéreté, l'inexpérience
préſomption, qui n'accom-
ıent que trop ordinairement
âge, pourroit les entraîner.
ınſeigneur le Dauphin a beau-

„ coup d'eſprit, M. de Co
„ s'y connoit mieux que m
„ ſurera V. M. Il dit ſouven
„ ſes de bon ſens, & raille
„ fois agréablement; il n'a
„ gnité, ni haine, ni deſi
„ geance. S'il donne quel
„ que de promptitude &
„ c'eſt ſans emportement &
„ te. Quand il veut il e
„ comprend, il retient avec
„ veilleuſe facilité, & c'e
„ nous conſole; mais il n
„ pas toujours, & c'eſt ce
„ afflige. Nous employons
„ inſpirer l'amour des cho
„ tous les reſſorts que nou
„ propres à produire un e
„ ſirable; mais les diſtracti
„ langueurs d'eſprit rendent
„ fois nos efforts inutiles,
„ pêchent de faire ſur lui t
„ preſſion que nous ſouhait
„ L'inapplication aux cho
„ ſes, & l'attachement au

nens frivoles, sont donc les seuls
nnemis qui s'opposent à notre
éle; mais si ces ennemis sont re-
outables, je ne les tiens pas in-
rincibles, pourvû, qu'on les atta-
que comme il faut. Pour avancer
e progrès qu'on desire en Monsei-
gneur le Dauphin, rien ne lui se-
oit plus utile que l'entretien de
personnes agréables, gayes & de
bonne humeur, & en même tems
ensées, raisonnables, & vertueuses.
Ce seroit à mon gré le plus sûr
moyen de lui former l'esprit & le
ugement, de lui donner la con-
noissance nécessaire des choses du
monde, de lui inspirer des senti-
mens dignes de sa naissance, & du
rang qu'il doit tenir.

» Par cette conduite on l'accou-
tumeroit insensiblement à se plai-
re dans la société des honnêtes
gens, & l'on ne sçauroit dire com-
bien dans une pareille école on
peut s'instuire en peu de tems. Car

» me que V. M. ne tr
» mauvais que je rappro
» peu de mots, ce que j'a
» neur de lui répréſente
» long.
» Il y a quatre choſes à
» produire dans Monſeigne
» phin tout l'effet que V
» attendre de ſon éducatic
» miere eſt de ne le point
» ner à l'oiſiveté & aux pl
» ne manqueroient pas d
» cœur &, d'énerver ſon
» La ſeconde eſt de lui fa
» nuer ſes études, qui ſon
» cées, & qui ne lui ſerviro
» s'il ne les acheve. La tro
» de l'obliger à s'entretenir
» rement avec des gens d'
» de vertu, qui puiſſent par
» verſations agréables & uti

» semble, est que V. M. lui fasse
» l'honneur de l'entretenir elle-même
» me avec familiarité, & de lui re-
» montrer avec douceur ses devoirs
» & ses défauts.

» Rien n'a tant de pouvoir sur
» l'esprit d'un fils bien né, que les
» avis d'un pere sage, habile, & ver-
» tueux. La premiere de ces condi-
» tions se trouvant en Monseigneur
» le Dauphin, & toutes les autres en
» vous, Sire, la peine que vous au-
» riez prise seroit suivie de l'heureux
» succès que toute la France souhaite
» avec Votre Majesté.

Ce mémoire eut tout le succès que M. le Duc de Montausier en pouvoit attendre. Le Roi le lut avec attention, & frappé de sa solidité, il rendit une pleine justice au Gouverneur. Il fallut céder aux lumieres du Prince le plus éclairé & le plus équitable qui fut jamais. La Reine se rassura, & l'envie se vit condamnée au silence. Depuis ce tems, le Duc rem-

plit sans contradiction, au moin
clarée, les devoirs de sa charge
sûr de l'approbation de leurs
jestez, il ne se relâcha en rien
ce qu'il croyoit avec raison être
cessaire pour la perfection de son
ve. Il redoubla même son exacti
& sa vigilance; & sans se laisser én
voir par les mauvais offices q
pouvoit lui rendre sourdement au
du jeune Prince, il demeura
branlable dans son devoir, ne
lassa jamais d'écarter du Dau
tout ce qui pouvoit le corrompre
ne regarda dans sa conduite,
l'interêt de Dieu, la gloire du R
l'utilité de son disciple, & l'avan
du Royaume.

Il faut avoüer au reste que les m
vais conseils avoient peu de pou
sur l'esprit de Monseigneur. Natu
lement ennemi du vice, ce je
Prince n'avoit nulle peine à s'en
fendre, & si quelquefois la légé
de l'âge lui donnoit moins de g

pour les vérités solides, ou les exercices sérieux, il sçavoit déja par raison vaincre ses répugnances, & s'acquitter sans effort de tout ce qu'on exigeoit de lui. L'estime dont le Roi honoroit le Duc de Montausier, le lui rendoit respectable ; à mesure qu'il avançoit en âge il l'estimoit lui-même de plus en plus, il écoutoit ses avis & les suivoit avec une docilité qui avoit quelque chose de bien consolant pour le Gouverneur. Il ne faisoit rien sans le consulter, & il ne craignoit rien tant que de s'attirer des reproches de sa part, parce qu'il sçavoit qu'il ne blâmoit jamais que ce qui méritoit d'être blâmé. Par le même principe il étoit extrêmement sensible à ses loüanges, & le moindre signe de son approbation le flattoit plus, que les applaudissemens souvent peu sincéres des personnes qui formoient sa Cour.

M. de Montausier profita admirablement des heureuses dispositions de

ſon auguſte éléve, & de la tranqui
lité que le Roi lui avoit procurée d
l'exercice de ſon emploi. On voy
le Prince ſe perfectionner ſenſib
ment, & juſtifier la méthode de
Gouverneur par les heureux eff
qu'elle produiſoit en lui.

Enfin le Roi voyant le Prince
1680. fils parvenu au point qu'il avoit
ſiré, & dans un âge convenable p
contracter une alliance, jetta les y
ſur les Princeſſes de l'Europe,
n'avoient point encore d'établi
ment, & qui toutes aſpiroient en
cret à l'honneur d'être choiſies. M
rie-Anne-Chriſtine-Victoire Princ
ſe de Baviere, l'emporta ſur ſes ri
les; la grandeur de ſa naiſſance,
âge proportionné à celui du D
phin, ſa beauté jointe à toutes
vertus & à tous les talens qui p
vent faire l'ornement de ſon ſexe,
rent pancher la balance en ſa fave
Dès que les articles du mariage
rent arrêtés, le Duc de Montau

cessa d'avoir le titre de Gouverneur ; mais il ne perdit rien pour cela de son autorité sur Monseigneur, auprès duquel le Roi voulut qu'il restât encore quelque tems avec les droits de Gouverneur, dont il convenoit de supprimer seulement le nom. Ce changement ne laissa pas de lui procurer plus de liberté qu'auparavant ; quoiqu'il fût très-assidu auprès du Dauphin, avec six autres Seigneurs qu'il avoit conseillé au Roi d'attacher au jeune Prince par des bienfaits considérables ; son assiduité cependant ne l'empêchoit plus de revoir les livres & les sçavans, qui faisoient sa passion chérie, & qu'il avoit été pendant long-tems forcé de négliger.

Ce fut vers ce tems-là qu'il fit connoissance avec le fameux M. Desbréaux. La maniere dont la chose se passa, fera également connoître & sa probité & son bon cœur. Le Duc avoit pris cet célébre Poëte en aversion, à cause du mépris qu'il pa-

roît faire dans ses satyres des
Chappelain, dont M. de Mor
étoit le protecteur déclaré,
l'étroite amitié qu'il avoit con
avec lui dès sa premiere jeu
l'hôtel de Ramboüillet. En to
casion il faisoit éclater ses sen
sur un homme qu'il regardoi
me coupable de calomnie à
de son ami, & ayant sçû que
avoit donné une pension à M
préaux, il ne put s'empêch
parler d'une maniére un peu
Le Poëte n'ignoroit pas le
mens du Duc à son égard,
étoit désolé. Pour gagner un
dont l'estime & le suffrage
d'un si grand poids, il témoig
son Epître à M. Racine la pei
ressentoit de n'avoir pû jusqu
mériter, par ces deux beaux
après avoir cité plusieurs Se
de la Cour, dont sa Muse p
l'approbation aux applaudi
du vulgaire, il s'écrie :



Et plût au Ciel encor pour couronner l'ouvrage, Ep. VII. à M. Racine.
Que MONTAUSIER *daignât y joindre son suffrage!*

Un trait si obligeant fit sur le cœur de M. de Montausier tout l'effet que M. Despréaux s'en étoit promis ; le Duc commença dès-lors à revenir de ses anciennes préventions, & peu de tems après le sieur de Puimorin frere de l'Auteur des Satyres, homme fort connu & fort aimé à la Cour, étant venu à mourir, le Duc rencontra M. Despréaux dans la Gallerie de Versailles, & lui marqua en passant le regret qu'il avoit de la mort de son frere. *Je sçais*, lui répondit M. Despreaux, *que mon frere faisoit grand cas de l'amitié dont vous l'avez honoré ; mais il en faisoit encore plus de votre vertu ; & il m'a toujours dit que les graces dont le Roi m'a comblé, & les bons traitemens que je reçois ici, ne peuvent reparer le malheur que j'ai eû de ne pou-*

voir mériter jusqu'à présent les bon
graces du plus vertueux, & du plus re
pectable Seigneur qui soit à la Cour. O
blions le passé, lui répartit M. de Mo
tausier, en l'embrassant, *je veux ê*
de vos amis comme je l'étois de vo
frere, & pour commencer connoissan
venez, je vous en prie, dîner aujourd'h
avec moi. M. Despréaux depuis
moment trouva toujours dans le D
un ami généreux, qui lui deme
fidellement attaché jusqu'au dern
jour de sa vie, & qui fut consta
ment l'admirateur sincére, ainsi c
le sévére Censeur des nouveaux C
vrages que cet illustre Poëte don
depuis au Public.

1681. Le Roi toujours attentif à marq
aux personnes qu'il estimoit, toute
considération dont il les jugeoit
gnes, fit entrer le Duc de Monta
sier dans le sécret d'une expéditi
qu'il méditoit, & qui eut tout le su
cès que la prudence consommée
ce grand Monarque lui en avoit f

attendre. Il s'agissoit de se rendre maître de Strasbourg. Cette importante place avoit été cédée à Sa Majesté par les traitez de Munster & de Nimégue ; mais les Puissances interéssées sembloient avec le tems avoir oublié leurs promesses, & avoir pris le parti de ne les pas tenir. Le Roi averti de ces dispositions, forma le dessein de s'emparer d'un bien qui lui appartenoit : il fit avancer des troupes de ce côté-là, & résolut d'aller en personne soumettre cette Ville par la force, si elle refusoit de céder à la justice de ses droits. Il fit tous les préparatifs nécessaires pour un voyage de cette nature, & comme il avoit eû soin de cacher sa résolution, Sa Majesté partit subitement 30
pour l'Alsace, au lieu d'aller de Fon- Sept.
tainebleau à Chambord, où sur les bruits publics, on ne doutoit point que la Cour n'allât passer l'automne. Le Roi voulut que la Reine fût du voyage avec M. le Dauphin & Madame

la Dauphine, Monsieur & Madame, le Prince & la Princesse de Conti, le Prince de la Roche-sur-Yon, & un grand nombre de Seigneurs des plus distinguez. M. de Montausier y fut invité avec une distinction particuliere ; le Roi le présenta à Monseigneur, & lui dit en termes très-honorables pour le Duc, qu'il souhaitoit qu'il prît M. de Montausier dans sa caléche, *persuadé qu'il ne lui seroit pas moins utile en cette occasion, qu'il l'avoit été par le passé.* Monseigneur autant par inclination que par déférence aux désirs du Roi son Pere consentit de bon cœur à ce qu'on demandoit de lui, & fit le voyage tête à tête avec son ancien Gouverneur.

Le Duc mit à profit une occasion si favorable, & se servit de tout le loisir & de toutes les occasions que lui procura ce voyage, qui fut environ de deux mois, pour renouveller les sages instructions qu'il avoit autrefois

ınées au jeune Prince. Monsei-
:ur les goûta d'autant mieux alors,
: ce n'étoient plus les préceptes
n maître ; mais les conseils d'un
i & d'un sujet fidele. Le Roi suivi
son Auguste famille visita toutes
Places de l'Alsace, & se rendit
în dans la Capitale. A la vûë des
oupes de France qui s'étoient saisies
la tête du pont, elle avoit traité
:c le Marquis de Louvois & le
ron de Monclar, pour rendre à Sa
ajesté l'obéissance qui lui étoit dûë.
Ce n'est pas ici le lieu de rapporter
ec quelle magnificence & quels té-
ɔignages d'allégresse les habitans de
rasbourg reçurent en qualité de Sou-
rain, le plus glorieux & le plus ai-
able de tous les Rois. Il me suffira
en observer une circonstance qui
appa singuliérement le Duc de Mon-
usier, & qui peut-être ne sera pas
oins goûtée par ceux qui liront cet
'uvrage. Quand leurs Majestez al-
rent dans la célébre Eglise de Stras-

bourg pour y affifter au *Te Deum*,
Prince de Furftemberg Evêque
lieu, les reçût à la porte, revêtu
fes habits Pontificaux, & dans u
harangue Françoife il dit au Roi en
autres chofes : *Que fe voyant rét*
par Sa Majefté en poffeffion de cet
gufte Temple, dont les fureurs de l'h
fie l'avoient tenu fi long tems exilé
pouvoit dire à Sa Majefté, à l'exen
de Siméon, qu'il attendroit déformais l
de fes jours fans inquiétude ; & qu'il q
teroit ce monde avec beaucoup de co
lation, lorfqu'il plairoit à Dieu de l'ap
ler à lui. Il fit remarquer au Roi
cette Illuftre Eglife devoit fon établ
ment à fes Auguftes Predeceffeurs
Rois Clovis & Dagobert ; que l'un a
pofé la premiere pierre de ce fomptu
Edifice, & que l'autre l'avoit fait ér
en Evêché en la dotant de plufieurs te
& d'amples revenus ; mais que Sa
jefté, par ce qu'elle venoit de faire p
elle, s'en rendoit comme le nouveau F
dateur d'une maniere infiniment plus

euse. Le Prélat ajoûta en finissant, *s'il souhaiteroit avoir assez d'éloquence pour exprimer à Sa Majesté la joye que lui & son Chapitre ressentoient, en voyant ce que cette action vraiment digne d'un Roi très-Chrétien avoit d'avantageux pour la gloire de Dieu, & pour celle de Sa Majesté même; mais que manquant de termes & de facilité à s'expliquer en François, il étoit contraint de resserer dans son cœur & dans ceux de ses Chanoines les sentimens de respect, de reconnoissance, de tendresse, & de vénération dont ils étoient pénétrez pour sa personne sacrée, & de l'assurer simplement qu'ils ne cesseroient jamais en serviteurs & sujets fideles, de pousser leurs vœux au Ciel, dans ce Temple où Sa Majesté venoit de rétablir le veritable culte, afin qu'il plût au Tout-puissant la combler de ses benedictions, Elle & toute la Famille Royale.*

La réduction de Strasbourg.

La noble simplicité de ce discours, les circonstances où il se disoit, l'âge, la qualité, & le caractére de celui qui

le prononçoit, firent sur le R
toute la Cour une vive im
mais M. de Montausier en f
dri jusqu'aux larmes, & en
toujours le souvenir.

1681. Le Roi toujours suivi de
quitta Strasbourg fort satisf
disposition où il avoit vû les
à son égard, & y ayant laiss
six mille hommes pour y l
Citadelle; Sa Majesté reprit
de France. Elle parcourut
toutes les Places fortifiées d
raine & de la Frontiére de C
gne, & revint heureusemen
Germain.

16 Nov. M. de Montausier eut tou
même d'être content de ce
outre qu'il avoit été reçû
oignages extraordinaires
tém les peuples d'une Provi
par oit fait autrefois les d
il av encore eu le plaisir fl
avoit es mêmes peuples ch
voir c lité & des manieres p

le M. le Dauphin, bénir le Gouverneur, qui par ses soins l'avoit rendu si digne d'un grand Roi dont il tenoit la vie, & de la Couronne qu'il devoit porter un jour. Le Duc ne goûtoit ces loüanges qu'autant qu'elles étoient d'heureux présages de la félicité publique, dont son Auguste Eleve pourroit être l'Auteur. Le bien de l'Etat & la gloire de son Maître étoient les seuls objets de ses désirs; il attendoit avec impatience le moment qui couronneroit ses vœux en donnant à Monseigneur un fils héritier des vertus d'un Pere & d'une Mere, qui étoient eux-mêmes l'amour & l'espérance de tout le Royaume.

Dieu ne tarda pas à l'exaucer, 1682.
Madame la Dauphine après deux 16
ans de mariage mit au monde le d'Août.
Prince destiné à faire revivre les siecles heureux, & qui par l'ardeur de son courage, & les lumiéres de son esprit réunissoit dans sa personne ce

rare assemblage de talens, qu
encore admirer le premier & l
grand des Césars. Il avoit été
à la France pour faire son bon
pour être le Pere du peuple,
défenseur des Autels.

Mais nos iniquitez nous ren
indignes d'un bien si précieux
Ciel qui nous l'avoit accordé d
miséricorde, l'enleva dans sa jus
lére. Son couroux s'est calmé c
dant, & la Providence touch
nos douleurs à sçû réparer nos
tes, en nous faisant retrouver
l'Auguste rejetton d'une tige pres
teinte, toutes les vertus que
avons si long-tems regrettées
l'admirable Prince qui lui don
jour.

Le Roi regnant

Il semble que les peuples
voyoient ce que devoit être le
de Bourgogne; sa naissance fut
quée par les transports de la plu
ve allégresse; & le Duc de Monta
comme s'il n'eût eu plus rien à d

près avoir été témoins des premiéres bénédictions que le Ciel commençoit à répandre sur son Eleve, songea dès ce jour à se retirer de la Cour, pour ne plus s'occuper que de autre vie, à laquelle il se sentoit appeller. Il ressentoit déja les attaques d'un asthme qui lui fit souffrir de longues & ennuyeuses douleurs ; il supporta ses infirmitez avec une constance égale à celle qu'il avoit fait paroître dans les maux dont il avoit été déja affligé. Celui-ci quoi que la cause en fût toujours présente, lui laissoit quelquefois des intervalles moins douloureux, qu'il employoit partie à la lecture & à l'entretien des Sçavants, partie à la Priére & à la méditation des véritez éternelles. Si quelque chose avoit pû le rendre moins sensible au triste état où il se voyoit réduit, ç'auroient été les premiers succès, & les éclatantes victoires de M. le Dauphin. Il étoit charmé lorsqu'on lui racontoit les actions de valeur de

Prise de Philisbourg le 1. Nov.

ce jeune Héros ; mais son cœur pé[...]
tré de la joye la plus pure, lui f[...]
soit verser des larmes, lorsqu'on [...]
disoit que le Prince, digne Fils [...]
Louis le Grand, & digne Eleve [...]
son sage & vertueux Gouverneur, [...]
faisoit encore plus aimer que craind[...]
& n'étoit pas moins chéri des pe[...]
ples par sa bonté, que redoutal[...]
aux ennemis de l'état par son co[...]
rage.

Il trouvoit encore un grand ado[...]
cissement à ses maux dans les tend[...]
entretiens qu'il avoit avec sa fille [...]
fut constamment auprès de lui, co[...]
me elle avoit été auprès de la D[...]
chesse sa mere pendant le cours de [...]
maladie. Cette pieuse Dame fai[...]
approcher souvent du lit du mal[...]
le jeune Comte de Crussol son f[...]
pour recevoir les instructions salut[...]
res, & la bénédiction de cet Il[...]
mourant ; & l'on ne sçauroit dire a[...]
quelle tendresse, & en même te[...]
avec quelle force le Duc faisoit [...]

M. Le Duc d'Uzès.

ser dans le cœur de son petit fils les grands sentimens de piété, d'honneur & de probité, dont il étoit rempli lui-même. Le jeune Comte les recevoit avec une docilité pleine de respect, & les conservoit profondément gravez dans son ame, résolu d'en faire l'unique regle de sa conduite.

Cependant l'heure fatale du Duc de Montausier approchoit ; les atteintes de son mal devenoient plus violentes, & l'on commençoit à désespérer de sa vie. Le danger prochain où il se trouvoit, allarma tout le monde, lui-seul l'envisagea d'un œil intrépide. La Providence avoit conduit à Paris le célébre M. Flechier, Evêque de Nimes ; ce Prélat qui étoit attaché au Duc par la plus solide amitié, & qui ne songeoit alors qu'à en resserrer les nœuds, fut sensiblement touché de les voir prêts à se rompre pour toujours : il demeura auprès de son ami, & lui rendit tous les

devoirs que pouvoit demand
amitié vraiment chrétienne, j
moment qu'il eut la triste
tion de recevoir ses derniers
En effet, si les amis & les pa
M. de Montausier avoient lieu
fliger de le voir mourir, il ét
consolant pour eux de le voi
rir en Chrétien, & en prédel
piété & sa foi se renouvellé
approches de la mort; il n'eu
soin qu'on l'avertît de se
pour ce terrible passage; sa
l'en avertissoit assez: il fit un
ble confession de ses fautes,
le saint Viatique & l'Extrême-
avec les sentimens les plus
douleur, d'amour & de rec
sance; son esprit toujours pré
sa langue toujours libre, lui
rent d'exprimer jusqu'à la fin
qu'il sentoit dans ces instans
quefois jettant un régard sur s
neurs, ses titres, & ses pro
temporelles, il s'écrioit en sou

ẽt-il possible, mon Dieu, que ce fût ma récompense ! Puis comptant les mbreuses années d'une vie, dont se reprochoit de n'avoir pas fait un lez bon usage : *Quatre-vingt ans*, soit-il, *quatre-vingt ans, Seigneur, assez à vous offenser.* Alors une sainte rayeur des jugemens divins le saisissoit ; mais la confiance chrétienne nant au sécours : *J'approche*, ajoûtoit-, *du trône de votre grace ; je vous éne un pecheur qui ne mérite point pardon ; mais vous m'ordonnez de le mander ; la misericorde en vous est -dessus de la justice ; le Sang de votre s adorable, ô mon Dieu, n'a-t-il pas é repandu pour moi ; & n'est-il pas le ng de l'Agneau qui efface les pechez monde ?* Ce fut dans ces pieuses ardeurs d'une foi comparable à celle s Patriarches, que ce nouveau David après avoir marché devant le Seigneur dans la vérité, dans la justice dans la droiture de cœur, éprouva plus salutaires effets de la divine

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate & justitiâ & recto.

corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem. 3. Reg. c. 3.

misericorde, & mourut en saint
dix-septiéme jour de May de l'ann
1690. âgé de quatre-vingt ans moi
cinq mois, étant né le sixiéme d'O
tobre 1610. il fut enterré auprès
son illustre épouse dans une Chape
des Carmelites du Faubourg S. Ja
ques à Paris. Jamais homme ne
honoré de regrets plus sincéres
plus glorieux que M. le Duc
Montausieur. Le Roi, Monseigne
le Dauphin, les Grands de la Cou
& les Seigneurs de sa Maison,
Sçavants de France, & ceux des P
étrangers, pleurerent sa mort comm
celle ou d'un fidele ami, ou d'un pe
tendre, ou d'un généreux Protecte

On prévint le tems destiné à off
pour le repos de son ame un sac
fice solemnel, & à faire son élo
funébre; on l'estima plus que jam
au moment même qu'on le perd
pour toujours; l'idée de ses vertus
retraça plus vivement dans les espr
& toutes les voix se réünirent p

mbler de loüanges un homme, qui
lgré l'éclat de son mérite, n'avoit
s laissé d'être exposé quelquefois
x traits d'une maligne censure.

On rappelloit avec admiration ces
res qualitez qui l'avoient rendu res-
ctable pendant sa vie, & qui assu-
ient son bonheur après sa mort;
t amour pour la vérité qu'il avoit
ujours défenduë aux risques mêmes
: ses plus chers intérêts; cette droi-
re & cette probité infléxible qui
oit toujours fait l'unique regle de
s démarches; cette piété solide, &
gne des premiers tems, qui avoit
it de lui un Chrétien de bonne foi,
ns superstition & sans hypocrisie;
tte charité généreuse qui l'avoit fait
garder comme l'azile des malheu-
ux & le pere des pauvres, ces lu-
iéres, cette capacité, & ce goût
our les sciences qui avoient tant con-
ibué à faire fleurir les beaux Arts,
: à faire donner au mérite l'estime
: les récompenses qui lui étoient

dûës; cette fidélité pour son Pri à l'épreuve des plus délicates te tions, & qu'il avoit tant de fois lées de son sang; enfin cette va vraiment héroïque, signalée par d'actions éclatantes, si hautemen connuë, & si glorieusement réc pensée par un Roi qui étoit lui-me le Héros de son siécle.

Telle fut la justice que tout France, & j'ose le dire, que toute l rope rendit à M. de Montau dès que la mort lui eut fermé yeux. Par tout on regretta sans fe & sans flatterie un Seigneur *vai dans la guerre, sçavant dans la p respect: parce qu'il étoit juste, aimé p qu'il étoit bien-faisant, & quelqu craint parce qu'il étoit sincere & i prochable.*

Oraison funebre de M. de Montausier par M Flechier.

La suite de la narration ne m'a pas permis de rapporter certains t de M. le Duc de Montausier, qui cependant fort propres à le mieux connoître; je crois qu'on

sç

çaura gré de les ramaſſer ici.

Un jour que le Curé de Rambouillet, homme ſimple & ſans façon, lui diſoit en dînant avec lui des véritez aſſez déſagréables ; un de ſes Valets de Chambre lui témoigna qu'il s'étonnoit de ce qu'un homme de ſon rang ſouffroit qu'on lui parlât avec tant de hardieſſe ; *Pourquoi ne le trouvrais-je pas bon ?* répondit le Duc ; *on a droit d'être hardi, quand on dit la verité.*

Il dit à-peu-près la même choſe, lorſqu'on lui fit entendre que *Moliere* l'avoit pris pour modéle en faiſant la fameuſe Comédie du *Miſantrope :* on cherchoit à l'irriter contre l'Auteur de cette piéce, mais il répondit toujours : *je n'ai garde de vouloir du mal à Moliere, il faut que l'Original ſoit bon, puiſque la copie eſt ſi belle.*

Le ſeul reproche que j'aye à lui faire, c'eſt qu'il n'a pas imité parfaitement ſon modéle, je voudrois bien être comme ſon Miſantrope ; c'eſt un honnête homme.

les mains, il le baisoit souven
bien que l'image de JESUS-C
crucifié; & l'on peut dire que c
me si vrai, & si droit, expira
sein de la vérité.

FIN.



LA GUIRLANDE DE JULIE,

POUR

MADEMOISELLE

DE RAMBOUILLET,

JULIE-LUCINE D'ANGENNES,

Depuis Ducheſſe de Montauſier, premiere Dame d'honneur de la Reine Marie-Thereſe d'Autriche, & Gouvernante des Enfans de France.



M. DCC. XXIX.

AVERTISSEMENT.

LOrſque Monſieur le Duc de Mon
ſier recherchoit en mariage Made
ſelle de Ramboüillet, il forma le de
en l'année 1640. de lui préſenter le
de ſa fête, un bouquet de Fleurs t
poëtiques. L'execution n'étoit pas di
le à une perſonne qui connoiſſoit auſſi-
que lui les routes du Parnaſſe. Cepen
il s'aſſocia dans cette entrepriſe les
célébres Poëtes de ſon tems, qui trava
rent à l'envi à compoſer la *Guirla*
dont il vouloit couronner l'illuſtre J
On a déja imprimé quelques-unes d
petites piéces de Poëſie; mais il n'
point encore paru de Recüeil ſi com
que celui dont on fait ici part au Pu
M. le Duc d'Uzés qui le tient de M
Duc de Montauſier ſon grand pere m
nel, a bien voulu le communiquer,
ſuadé que le goût & la délicateſſe
petit Ouvrage, pourroit ſervir d'orne
à la vie du grand homme qui en fut
venteur, & qui contribua le plus à le
fectionner.



M. LE MARQUIS DE MONTAUSIER
ſous le nom de Zephire.

A JULIE.

MADRIGAL.

Recevez, ô Nymphe adorable,
Dont les cœurs reçoivent les loix,
Cette Couronne plus durable,
Que celles que l'on met ſur la tête des Rois :
Les fleurs dont ma main la compoſe,
Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au firmament ;
L'eau dont Permeſſe les arroſe
Leur donne une fraîcheur qui dure inceſſamment,

Et tous les jours la belle Flore,
Qui me chérit, & que j'adore,
Me reproche avecque courroux,
Que mes ſoupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur ſi belle,
Que j'en ai fait naître pour vous.

I. M. DE MONTAU





A COURONNE Imperiale.

MADRIGAL.

JE ſuis ce Prince glorieux,
De qui le bras victorieux,
terraſſé l'orgüeil d'un redoutable Empire.
u plus froid des climats je me ſentis brûler
ır un nouveau ſoleil que l'univers admire,
t que celui des cieux ne ſçauroit égaler.
u rivage inconnu de l'aſpre Carélie
ù la mer ſous la glace eſt toute enſevelie,
: flambeau de l'amour mes voiles conduiſant,
; vins pour rendre hommage à l'auguſte Julie.
lais jugeant ma Couronne une indigne préſent

Je voulus conquérir le riche Diad
Dont jadis les Césars en leur pompe
Eurent le front si reluisant:
Au comble d'un succès qui les
étonne.
Vainqueur des ennemis & vaincu
heur,
Je rencontrai la mort dans le ch
Belonne.
L'Amour vit mon désastre & sa
douleur
Me convertit en une illustre fleur,
Que de l'empire il nomma la Cou
Ainsi je fus le prix que cherchoit m
Ainsi par mon trépas j'achevai ma c
En cet état, Julie, accorde ma re
Sois pitoyable à ma langueur,
Et si je n'ay place en ton cœur
Que je l'aye au moins sur ta tête.

I. CHAPPEL

LA COURONNE Imperiale.

MADRIGAL.

BIen que de la Roſe & du Lys,
Deux Rois d'éternelle mémoire
Faſſent voir leurs fronts embellis;
Ces fleurs ſont moindres que ta gloire;
Il faut un plus riche ornement
Pour récompenſer dignement
Une vertu plus que Royale.
Et ſi l'on ſe veut acquiter,
On ne peut moins te préſenter
Qu'une Couronne Imperiale.

I. DE MALLEVILLE.





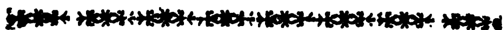
LA COURON[NE] Imperiale.

MADRIGAL.

Quelque diversité que le parterr[e]
Je me trouve sans effroi :
La Couronne Imperiale
Est seule digne de toi.
Tant de fleurs que la nature
Esmaille de sa peinture,
N'ont rien qu'on doive estimer ;
Voy l'éclat qui m'environne,
Moi seule fais la Couronne
Que tant d'autres ensemble ont p[u]
formet.

I. SCUDE[RY]





LA ROSE.

MADRIGAL.

ALors que je me voi si belle & si bril-
lante,
Dans ce teint dont l'éclat fait naître tant
de vœux
L'excès de ma beauté moi-même me tour-
mente,
Je languis pour moi-même, & brûle de
mes feux,
Et je crains qu'aujourd'hui la Rose ne fi-
nisse
Par ce qui fit jadis commencer le Narcisse.

J. M. Habert.
Abbé de Cerisy.





LA ROS

MADRIGAL

DEvant ce teint d'un beau s
Je ne parois que pour ne pl
Je n'ai plus rien de ce lustre en
Que de Vénus le sang avoit fa
Le vif éclat de ce teint nompa
Ma fait pâlir, accuser le Soleil
Sécher d'envie, & languir de tr
O sort bisarre! ô rigoureux effet
Ce qu'à produit le sang d'une D
Le sang d'une autre aujourd'hui

2. MALLE







LA ROSE.

MADRIGAL.

ASSise en Majesté sur un trône d'épines,
Je porte le sceptre des fleurs,
ui cédent à l'éclat de mes graces divines,
uand l'Aurore au matin m'arrose de ses pleurs;
lais, beauté que le monde adore
t qui sçait doucement ravir,
estime beaucoup plus l'honneur de vous servir;
Que celui de régner dans l'empire de Flore.

2. M. DE MONTAUSIER.



LA R

MA

...eur démesurée

DEvant ce... mortels fait triom-
Je ne pa...

Je n'ai plus ... de vous seroit mal asseurée
... de ... s de l'Eté je ne dure qu'un jour,
Le vif é... sort plus heureux en ce lieu m'en-
Ma fait ...donne,
Sachez ...es dont le pouvoir de toute chose or-
O ...donne,
Ce ... vos charmes puissants se trouve su-
Le ... monté

...ai de vous obtenu la faveur désirée,
... sur votre visage, où régne la beauté
Je suis d'éternelle durée.

I. COLLETET.



L

S E.

A L.

nous raconte
ne d'Amathonte
couleur , ni mon lustre

trait de flâme, à ma neige sallie,
onte que j'ai, que le teint de Julie
plus frais, & plus beau que le
n.

2. *Idem.*





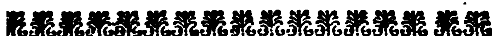
LA ROS

MADRIGAL.

SI vous n'aviez banni l'ardeur
Qui du cœur des mortels
pher l'amour,
Ma beauté près de vous seroit
Aux chaleurs de l'Eté je ne dure
Mais un sort plus heureux en ce
vironne,
Le tems dont le pouvoir de tou
donne,
Par vos charmes puissants se r
monté
J'ai de vous obtenu la faveur de
Et sur votre visage, où régne la
Je suis d'éternelle durée.

I. COLI





LA ROSE.

MADRIGAL.

QUoique la fable nous raconte
Jamais la Reine d'Amathonte
Ne changea ma couleur, ni mon lustre ancien,
Si quelque trait de flâme, à ma neige sallie,
C'est de honte que j'ai, que le teint de Julie
Est estimé plus frais, & plus beau que le mien.

2. *Idem.*



✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝

LE NARCIS

MADRIGAL.

JE consacre, Julie, un Narcisse à t
Lui-même des beautez te céde la

Etant jadis touché d'un amour san
Pour voir dedans l'eau son image,
Il baissoit toujours son visage,
Qu'il estimoit plus beau que celui d
Ce n'est plus ce dessein qui tient sa tê
C'est qu'en te regardant il a honte d
Que les Dieux ont eu le pouvoir
De faire une beauté qui la sienne su

3. DE MONTAUS



LE NARCISSE.

MADRIGAL.

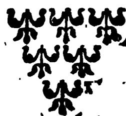
JE ſuis ce Narciſſe fameux
Pour qui jadis Echo répandit tant de larmes,
Et de qui les appas ne cédent qu'à vos charmes,
Qui viens pour vous offrir mes vœux ;
Qu'on m'accuſe, belle Julie,
D'avoir en ce deſſein plus de témérité
Que je n'eus jamais de folie
Adorant ma propre beauté.
Je ne puis m'empêcher de commettre ce crime ;
Je le trouve trop glorieux ;
Oyez donc ce diſcours que ma pâleur exprime,
Et qui ne s'entend que des yeux ;
Si vous me voyez le teint blême,
Ce n'eſt plus moi, c'eſt vous que j'aime.

LE NARCIS

MADRIGAL.

EPris de l'amour de moi-mêm
De Berger que j'étois, je de
fleur,
Faites profit de mon malheur
Vous que le Ciel orna d'une be
prême
Et pour en éviter les coups
Puisqu'il faut que tout aime, aimez
que vous.

I. M. HAB
C. de l'Arti





LE NARCISSE.

MADRIGAL.

QUand je vois vos beaux yeux si brillants
& si doux
Qui n'ont plus désormais rien à prendre
que vous,
Leur éclat m'est suspect & pour vous j'a-
préhende,
Souvent ce riche don est chérement vendu,
Je sçai que ma beauté ne fut jamais si grande,
Chacun sçait toutefois comme elle m'a
perdu.

2. M. HABERT.
Abbé de Cerisy.





L'AMARANT

MADRIGAL.

JE ſuis la fleur d'amour qu'Amar
appelle
Et qui vient de Julie adorer les bea
Roſes, retirez-vous: j'ai le nom d
telle,
Il n'appartient qu'à moi de couro
Dieux.

I. GOMB





ANGELIQUE.

MADRIGAL.

Recevez mon service, adorable Julie,
Seule que la nature a fait naître accomplie,
.. l que j'estimerai mon destin glorieux
.. votre belle main sur vos cheveux m'applique !
.. suis favorite des Cieux
.. porte le nom d'Angélique;
.. is je n'ignore pas qu'au jugement de tous
.. la suis beaucoup moins que vous.

5. M. de Montausier,





L'ANGELIQ

MADRIGAL.

QUand toutes les fleurs prenn
Sur l'yvoire de votre front,
Il faut que par raiſon je faſſe
Ce que par audace elles font,
Et certes ſi la voix publique,
Me nomme par tout Angelique
Et me donne tant de renom
Je répons mal à ces loüanges,
Et ne mérite plus mon nom,
Si je ne couronne les Anges.

3. MALLEV



L'OE





L'OEILLET.

MADRIGAL.

Bien que dans l'empire des fleurs
J'efpére emporter la couronne
Deffus toutes mes autres fœurs
Au moins fi la beauté la donne;
Devant ton teint vif & vermeil,
De qui l'effet plus grand que celui du foleil,
Des cœurs les plus gelez fond la plus dure glace,
Mon éclat fe ternit & mon luftre s'efface;
Mais deffus tes cheveux je reprens ma beauté,
Et j'emprunte de toi ce que tu m'as ôté.

6. M. DE MONTAUSIER.





LA FLEUR DE T

MADRIGAL.

SAns beauté, sans grandeur, s
& sans grace
Je nais, par un arrêt de mon inj
Incapable d'un bel effort
Pour acquérir l'illustre place
Ou mon ambition m'ose faire aspi
Toutefois, ô belle Julie,
Si de tes doux regards tu daignes n
Je renaîtrai par-eux de tant d'attr
plie,
Que j'aurai sujet d'espérer
De rendre ta couronne & ma gloir
plie.
Sois donc favorable à mes vœux,
Embellis ma laideur, releve ma b

Des destins montre toi maîtresse,
Mets moi malgré leur haine en un état heu-
reux.
La nature pour moi non moins barbare
qu'eux,
En vain t'oppose ses obstacles;
Tes beaux yeux chaque jour font de plus
grands miracles.

I. M. d'Andilly, *fils*.

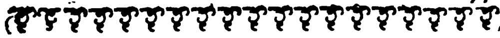


LE JASMI

MADRIGAL.

CAuse de tant de feux, sourc
de pleurs,
Julie, accorde ma requête,
Comme à toutes ces autres fleurs
Donne-moi place sur ta tête.
Contre le lustre de mon teint
L'éclat des plus beaux Lys s'étei
Par-tout ailleurs je leur fais hon
Seulement dans ton sein leur blan
surmonte.

7. M. DE MONTAU



L'ANEMONE.

MADRIGAL.

JE m'offre à vous belle Julie ;
Mais ne refusez pas mes vœux ;
La couronne qu'on met dessus vos beaux cheveux
Sans moi ne peut être accomplie.
Je dois entre les fleurs tenir le premier rang :
On ne sçauroit cüeillir que parmi les épines
Cette fleur que Vénus fit naître de son sang,
Et je n'en mêle point à mes beautez divines ;
Mais l'éclat de votre beauté
M'accuse de témérité,
Je céderai toujours aux Roses
Tandis qu'elles seront sur votre teint écloses.

8. *Idem.*



LA VIOLETTE

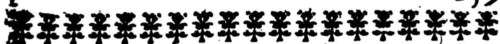
MADRIGAL.

FLeur ſans ambition, je me cac
l'herbe,
Modeſte en ma couleur, modeſte
ſéjour;
Mais ſi ſur votre front je me puis
jour,
La plus humble des fleurs, ſera
ſuperbe.

1. ANG





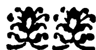


LA VIOLETTE.

MADRIGAL.

DE tant de fleurs, par qui la France,
Peut les yeux & l'ame ravir,
Une ſeule ne me devance,
Au juſte ſoin de te ſervir;
Que ſi la roſe en ſon partage
Fait gloire de quelque avantage,
Que le Ciel daigne lui donner,
Elle a tort d'en être plus fiére,
J'ai l'honneur d'être la premiere
Qui naiſſe pour te couronner.

4. MALLEVILLE.





LES LYS.

MADRIGAL.

MErveille de nos jours dont les cha
vainqueurs,
Raviſſent les eſprits, & regnent dar
cœurs,
Rare préſent du Ciel, adorable Julie
Lorſque toutes les fleurs d'un émail
cieux,
Viennent rendre à l'envi ta Cour
embellie,
C'eſt ſur moi que tu dois arreſter tes b
yeux.
De la Reine de l'air je ſuis la fleur di
Ma blancheur de ſon lait tire ſon orig
Il ſe fait voir encor ſur mon teint
pareil ;
Et le Dieu dont les Loix forment la
tinée,
Veut que le plus grand Roi qu'éclair
Soleil

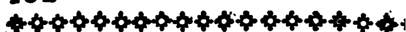
N'ait de moi seulement le tête couronnée.

Au temple de Thémis je préside avec lui;
Son trône glorieux est mon illustre appui,
La Valeur de ce Mars fait pour moi des miracles.
Et je dois espérer que par son bras puissant
S'accompliront bien-tôt les célébres Oracles
Qui me promettent place au-dessus du croissant.

Mais parmi ces grandeurs, le bruit de ton mérite
A me donner à toi si fortement m'invite;
Que je veux de ma gloire enrichir ta beauté;
En vain toutes les fleurs dans leur pompe supréme
Se vantent de t'orner d'un Royal Diadême,
Leur plus superbe éclat n'a point de Majesté.

Nulle autre que le Lys sans audace n'aspire
A te rendre un honneur qui soit digne de toi;
Elles parent ton front, & je t'offre un empire.
Puisqu'en te couronnant, je t'égale à mon Roi.

I. M. D'ANDILLY.



LES LYS.

MADRIGAL

LE plus ardent de tous mes vo
Est de couronner tes cheveux.
Et je croi, si je ne me flatte,
Que je puis aspirer à cet honneur
Car par moi ton visage est beau,
Et par moi de nos Rois le Diadêm
Mais j'ai plus de gloire cent foi
Et je tire plus d'avantage,
D'éclater dessus ton visage
Que dessus la tête des Rois.

9. M. DE Mo



LES LYS.

MADRIGAL.

REçois le Lys que je te donne,
ɔur en former une Couronne,
ır qui ton pouvoir ſoit dépeint ;
'eſt l'ornement que je t'aprête :
ɔur rendre ce qu'on doit aux Lys de ton beau teint,
t'en faut mettre ſur la tête.

J. MALLEVILLE.



LE LYS.

MADRIGAL.

DEvant vous je perds la victoi
Que ma blancheur me fit donner,
Et ne prétends plus d'autre gloire
Que celle de vous couronner.
Le Ciel par un honneur insigne
Fit choix de moi seul autrefois,
Comme de la fleur la plus digne
Pour faire un présent à nos Rois.
Mais si j'obtenois ma requête,
Mon sort seroit plus glorieux:
D'être monté sur votre tête,
Que d'être descendu des Cieux.

I. DES REAUX TALL





LE LYS.

MADRIGAL.

JE puis mettre entre les loüanges,
Qui me rendent si glorieux,
D'avoir fleury dedans les Cieux
Cultivé de la main des Anges;
Mais, certes, c'est y retourner,
Que de pouvoir vous couronner.

1. M. MARTIN.



LE LYS.

MADRIGAL.

QUe j'ai d'honneur à cette fois,
Que j'ombrage ces belles tresses!
Je ne couronnois que les Rois,
Et je couronne les Déesses.

2. *Idem.*



LE LYS.

MADRIGAL

UN divin Oracle autrefois,
A dit que ma pompe & ma g
Sur celle du plus grand des Roi
Pouvoit emporter la victoire ;
Mais si j'obtiens, selon mes vœu
De pouvoir parer vos cheveux,
Je dois, ô Julie adorable,
Toute autre gloire abandonner ;
Car nul honneur n'est comparab
A celui de vous couronner.

I



LES LYS.

MADRIGAL.

BElle, ces Lys que je vous donne,
uront plus d'honneur mille fois
e servir à votre couronne,
ue d'être couronnez aux armes de nos
Rois.

2. ANONYME.





LA TULI[illegible]

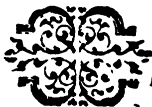
MADRIGAL

JE fus un Berger autrefois
Qui poussé d'une belle audace
Alla cueillir dessus Parnasse
Des lauriers plus fameux que l[illegible]
des Rois.
Ce généreux désir d'une éterne[illegible]
Ne m'empêcha pas de servir,
Avec les filles de mémoire,
Les mortelles beautez qui me sçu[illegible]
Mais mon ame fut si volage,
A tant d'objets divers elle rendit l[illegible]
Et les Bergéres si souvent,
En me reprochant leurs caresses
Se plaignirent que mes promesse[illegible]
Se perdoient parmi l'air, dessus
vent;

S

Qu'amour vint d'une main puiſſante
Me transformer en cette fleur,
Qui comme j'eus l'ame inconſtante,
Eſt inconſtante en ſa couleur;
Miracle de nos jours, ſi mes yeux t'euſſent vûë,
Avec tous ces apas dont le Ciel t'a pourvûë,
Mon cœur n'eût point été léger;
Mais mon ſort me conſole, & pour ma gloire ordonne
Depuis que j'ai l'honneur d'embellir ta Couronne,
Que mes vives couleurs ne pourront plus changer.

M. GODEAU.



LA TULIP

MADRIGAL.

JE ſuis le plus brillant ouvrage
Dont le pinceau de Flore embelli
Et ſur les autres fleurs j'ai le même
Qu'a le feu de tes yeux ſur les autr
Mais dans l'éclat qui m'environn
Et qui de cent couleurs releve me
La gloire que le Ciel me donne
D'être une fleur de ta couronne
A pour moi de ſi doux appas,
Que bien que de ma mort ma gl
ſuivie,
Pour mourir d'un ſi beau trépas,
J'aime mieux la mort que la vie.

1. M. ARNAUD, de C





LA TULIPE, AU SOLEIL.

MADRIGAL.

BEl astre à qui je dois mon être & ma
beauté,
Ajoute l'immortalité
A l'éclat nompareil dont je suis embellie;
Empêche que le tems n'efface mes couleurs,
Pour Trône donne moi le beau front de
Julie;
Et si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la Reine des fleurs.

2. M. C.

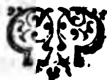


LA TULII
nommée flamboyan

MADRIGAL.

PErmettez-moi, belle Julie,
De mêler mes vives couleurs
A celles de ces rares fleurs
Dont votre tête est embellie;
Je porte le nom glorieux
Qu'on doit donner à vos beaux yeu

10. M. DE MONTAU



LA JONQUILLE.

MADRIGAL.

DAns la fable ni dans l'hiſtoire
Il ne ſe parle point de moi,
Je ne me puis vanter de poſſéder la gloire,
De deſcendre du ſang ni d'un Dieu, ni d'un Roy;
Mais la paſſion véritable
Que vous témoigne ma couleur,
Plus qu'une plus illuſtre fleur
Me doit rendre recommandable.
O beauté qu'on doit adorer!
Permettez-moi de vous parer,
Et je m'eſtimerai cent fois plus glorieuſe,
Que celle dont l'hiſtoire eſt cent fois plus fameuſe.

11. Idem.



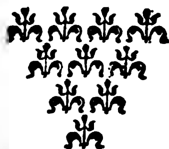
****

L'HYACIN

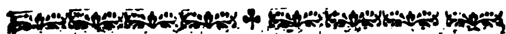
MADRIGA

D'Un éternel bonheur ma d
suivie,
Je n'ai plus rien en moi qui m
ennui,
Autrefois un soleil me fit perdr
Mais un autre soleil me la rend au

3. M



L'HELIOT



L'HELIOTROPE, OU TOURNESOL.

MADRIGAL.

A Ce coup les Destins ont éxaucé mes
vœux,
Leur bonté me permet de parer les cheveux
De l'incomparable Julie;
Pour elle, Apollon, je t'oublie,
Je n'adore plus que ses yeux;
C'est avec leurs attraits qu'amour me fait
la guerre,
Je quitte le Soleil des cieux,
Pour suivre celui de la terre.

13. M. DE MONTAUSIER.





LE SOUC

MADRIGAL.

SI l'on vous donne un lys, ur
une rose,
Je vous veux présenter aussi
Un triste & languissant soucy,
Le sort ne me laisse autre chose
Je souffre une telle douleur
De vous offrir la moindre fleur
Qu'on verra dans votre couronne
Que je deviens ce que je donne.

14.





LE SOUCY.

MADRIGAL.

'Aut-il donc que la rose ait sur moi l'a-
vantage,
étaler ses beautez dessus votre visage,
y charmer tous les cœurs, & d'y dô-
ner des loix ?
isez, astre vivant, dessus ma derniere
heure,
ne jalouse ardeur ordonne que je meure
our un second soleil, une seconde fois.

2. M. Habert,
C. de l'Artillerie.





LE SOUC

MADRIGAI

NE pouvant vous donner ni
couronne,
Ni ce qui peut flatter les cœurs
Recevez ce Soucy qu'aujourd'
donne,
Pour ceux que tous les jours n
vos beaux yeux,

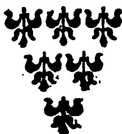


LE SOUCY, AU SOLEIL.

MADRIGAL.

Quoi que tu sois pourvû d'un éclat
nompareil,
Ce n'est pas de ton feu que je suis embel-
lie,
Si je suis la fleur du soleil,
C'est du soleil qui luit dans les yeux de
Julie.

D. M. COLLEBET.



LE SOUC
sous le nom de Clyti

MADRIGAL.

MOrtels, qu'on ne m'accuse
D'être infidele ni volage,
Bien qu'un miracle de cet âge
Ait pris mon ame en ses appas ;
Je puis sans crime, & sans folie,
Chérir cet objet nompareil ;
Aimer Apollon, ou Julie,
C'est toujours aimer le Soleil.

6. MALLEVI





LE SOUCY, ſous le nom de Clytie.

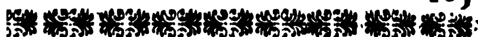
MADRIGAL.

JE ſuis & l'amante, & l'image,
De l'Aſtre étincelant qui regne dans les Cieux,
Et je puis ſans orgüeil, prétendre à l'avantage
De parer ſon front glorieux ;
Mes rivales ont eu l'audace,
Dans leur plus ſuperbe appareil
De t'oſer demander ma place ;
Mais, incomparable ſoleil,
Plus digne de mes vœux que celui qu'on adore,
Nulle dans l'empire de Flore
Ne me peut diſputer cet honneur ſans pareil;

Je n'exalte point ma naiſſance,
Je ne vante point mes appas;
Pour concevoir cette eſpérance,
J'ai ce que les autres n'ont pas,
De rayons éclatans je ſuis envir
Et telle eſt ma deſtinée
Que tu ne peux qu'à moi cette
ner;
Qui pourroit qu'un ſoleil, un
ronner?

2. M. D'ANDIL





LA PENSÉE.

MADRIGAL.

VOus qui ſuivez l'amour dont le feu
vous égare,
e jettez point les yeux ſur un objet ſi rare;
'eſt avecque reſpect qu'il en faut appro-
cher;
uoi que de ſes beautez votre ame ſoit
bleſſée,
pprenez que les mains n'ont pas droit d'y
toucher,
que cet heur n'eſt dû qu'à la ſeule penſée.

3. M. COLLETET.



LES SOUCIS ET PENSÉES.

MADRIGAL.

LOrſque preſſé de mon devoir,
Je veux t'offrir une Guirlande
Ta beauté m'ôte le pouvoir
D'accomplir ce qu'il me comma
Ce qui te la fait mériter,
Empêche que tu ne l'obtiennes,
Ton beau teint ne peut ſupporter
D'autres merveilles que les ſienne
Par lui la roſe eſt ſans couleur.
Les œillets ont perdu la leur,
Les tulipes ſont effacées,
Les lys n'ont plus de pureté
Et pour toy rien ne m'eſt reſté
Que des Soucis & des Penſées.

7. MALLEV

.A FLEUR-D'ORANGE.

MADRIGAL.

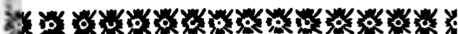
DU Palais d'Emeraude, où la riche nature
l'a fait naître & régner avecque majesté;
: viens pour adorer la divine beauté,
'ont le Soleil n'est rien qu'une foible peinture.
i je n'ai point l'éclat, ni les vives couleurs
}ui font l'orgüeil des autres fleurs:
ar mes douces odeurs je suis plus accomplie,
t par ma pureté plus digne de Julie.
e ne suis point sujette au fragile destin
'e ces belles infortunées
}ui meurent dès quelles sont nées
t de qui les appas ne durent qu'un matin;

Mon sort est plus heureux, & le Ciel
vorable,
Conserve ma fraîcheur, & la rend plus
rable,
Ainsi charmant objet, rare présent des ci
Pour mériter l'honneur de plaire à
beaux yeux,
J'ai la pompe de ma naissance.
Je suis en bonne odeur en tout tems
tous lieux,
Mes beautez ont de la constance,
Et ma pure blancheur marque mon i
cence.
J'ose donc me vanter en vous offrant
vœux
De vous faire moi seule une riche couro
Bien plus digne de vos cheveux,
Que les plus belles fleurs que Zé
vous donne.

Mais si vous m'accusez de trop d'ambition,
Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire,
Condamnez ma présomption,
Et me traitez en téméraire,
Punissez, j'y consens, mon superbe dessein
Par une sévére défense,
De m'élever plus haut, que jusqu'à votre sein
Et ma punition sera ma récompense.

3. M. C.





LE SAFRAN.

MADRIGAL.

JE viens m'offrir à vous pour parer
cheveux,
Divin objet de mille vœux,
Par qui toute ame eſt enflâmée ;
La nature mere des fleurs,
Pour me diſtinguer de mes ſœurs
De langues m'a toute formée,
Mais aimable Julie, il le faut avoüer,
Je n'en ai pas encore aſſez pour vous loi

15. M. DE MONTAUSIER



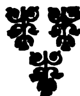


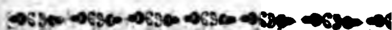
LA FLAMBE,

MADRIGAL.

JE ne crois pas que ces Guirlandes
Dont chacun vous fait des offrandes,
Conservent toutes leurs couleurs,
Si votre bel œil les éclaire,
Je m'attends bien de lui voir faire
Des Flambes de toutes les fleurs.

S. MALLEVILLE.





LA FLAM

MADRIGAL.

PArmi toutes ces autres fleurs
Recevez cette flambe, ô Julie
C'est le vivant portrait des mort
leurs
Que cause dans mon sein une p
rable,
Pour vous montrer l'état de
consumé,
Je ne pouvois choisir qu'un obje

16. M. DE MONTA



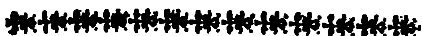
✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝

LE MUGUET.

MADRIGAL.

J'Abandonne ſes bois dont les feüillages
ſombres,
Malgré l'aſtre brûlant qui répand les clartez,
Conſervent ma fraîcheur ſous leurs épaiſſes
ombres,
Pour venir rendre hommage à tes rares
beautez ;
Mais je crains en voyant l'éclat qui t'en-
vironne,
Que ton feu ſans pareil
Ne me ſoit plus fatal que celui du Soleil.
N'importe toutefois, quoi que le Ciel or-
donne,
Ou j'embellirai ta couronne ;
Ou mourant au feu de tes yeux,
Mon ſort égalera le ſort des demi-Dieux.

I. M. DE BRIOTE.



LA FLEUR DE GREN

MADRIGAL.

DAns l'empire fameux de Flor
Pomone.
Mon Pere a mille enfans qui po
Couronne;
Mais préférant mon sort au leur
J'ai mieux aimé demeurer fleur
Avec le vif éclat dont je suis embel
Afin de m'offrir vierge à la chaste
O perte favorable! ô change précie
Je quitte une gloire mortelle,
Pour l'immortel honneur de pare
belle,
Et le destin des Rois, pour le des
Dieux.

4. M



.A FLEUR DE GRENADE.

MADRIGAL.

D'Un Pinceau lumineux l'astre de la lumiere
.nime mes vives couleurs,
t régnant sur l'Olimpe en sa vaste carriere,
me fait régner sur les fleurs
la pourpre est l'ornement de l'empire de Flore,
.utrefois je brillai sur la tête des Rois,
t le rivage More
.t sujet à mes loix;
lais méprisant l'éclat dont je suis embellie,
: renonce au flambeau des Cieux
t viens, ô divine Julie,
.dorer tes beaux yeux;
our vivre par leur feu d'une plus noble vie,

Je viens, par une belle ardeur;
A la honte du Ciel achever ta gra
Il te devoit une Couronne;
Et moi, je te la donne.

2. M. DE BRI

LA FLEUR D'ADO

MADRIGAL.

SI quelque soin vous tient de voi
immortelle,
Et de voir votre nom par le mond
Rendez vous à l'amour, ne soyez
belle,
Si je fleuris encor, c'est pour avoir a

9. MALLEVI



LA PERCE-NEIGE.

MADRIGAL.

Fille du bel astre du jour,
Je naîs de sa seule lumiere,
Alors que sans chaleur, à son nouveau retour,
Des mois il ouvre la carriere.
Je vis pure & dans la froideur,
Et mon teint, qui la neige efface,
Conserve son éclat dans l'extrême rigueur
De l'hyver couronné de glace,
Fleurs peintes d'un riche dessein,
Que le chaud du Soleil fait naître,
Et qui peu chastement ouvrez votre beau sein
Au Pere qui vous donna l'être;
Vous qui sans pudeur aux Zéphirs

Souffrez découvrir vos richesses,
Et vous laissant toucher à leurs fo
pirs,
Ployez sous leurs molles caresses
Osez-vous peu modestes fleurs,
Prétendre couronner cette beauté
Et ne craignez vous point les cru
deurs
Dont elle sçait punir une ame tér
N'ayez plus cette vanité
Puisque seule je dois obtenir l'av
D'orner de son beau chef l'auguste
Lorsque de tous les cœurs elle reç
mage,
Au trône de la pureté,

I. Monmor Ha



LA PERCE-NEIGE.

MADRIGAL.

Sous un voile d'argent la terre ensevelie,
Me produit malgré sa fraîcheur,
La Neige conserve ma vie,
Et me donnant son nom, me donne sa blancheur;
Mais celle de ton sein, nompareille Julie,
Me fait perdre aujourd'hui le prix
Que je ne céde pas aux Lys.

3. M. DE BRIOTE.





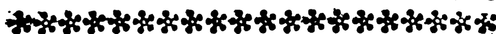
LE PAVOT

MADRIGAL.

ACcordez-moi le privilége
D'approcher de ce front de neige;
Et si je suis placé, comme il est à
Auprès de ces Soleils que le Soleil sé
Je leur donnerai le repos
Qu'ils dérobent à tout le monde.

3. Scu





L'IMMORTELLE.

MADRIGAL.

FOibles fleurs à qui le Destin
Ne donne jamais qu'un matin,
Reconnoissez votre folie;
Moi seul dois prétendre à couronner Julie;
Digne objet des plus dignes vœux,
Placez-moi dessus vos cheveux.
J'aspire à cet honneur, faites que je l'obtienne:
Ainsi puisse le Ciel vous combler de plaisirs
Faire que tout succede à vos justes desirs,
Et que votre beauté dure autant que la mienne.

4. Idem.





L'IMMORTELLE BLANC

MADRIGAL.

DOnnez-moi vos couleurs, tul
anemones,
Oeillets, roses, jasmins, donnez-mo
odeurs,
Des contraires saisons, le froid ni les ar
Ne respectent que les couronnes
Que l'on compose de mes fleurs;
Ne vous vantez donc point d'être aim
ni belles,
On ne peut nommer beau ce qu'effa
tems;
Pour couronner les beautez éternelles
Et pour rendre leurs yeux contens,
Il ne faut point être mortelles.
Si vous voulez affranchir du trépas

Vos brillants, mais frêles apas,
Souffrez que j'en sois embellie
Et si je leur fais part de mon éternité;
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.

5. M. C.



LE MELEAGRE.

MADRIGAL.

JE vais finir pour Julie ;
O que mon destin est beau!
La glorieuse folie!
Dieux le superbe tombeau!
Je suis fleur, & fus jadis homme,
Mon sort une autre fois se trouve au même point ;
Car un feu secret me consomme,
Qui me brûle, & ne paroît point.

5. SCUDERY.

Noms des Auteurs de la Guirlande avec le nombre des Pieces que chacun y a mises.

M. Le M. depuis Duc de Montausier,
M. d'Andilly,
M. d'Andilly, fils,
M. C. peut-être *Courart*,
Madame de Scudéry,
M. de Malleville,
M. Colletet,
M. Habert C. de l'Artillerie,
M. Habert, Abbé de Cerisy,
M. Arnaud de Corbeville,
M. des Reaux Tallemant,
M. Martin,
M. Gombaud,
M. Godeau,
M. le M. de R.
M. de Briote,
M. de Montmor-Habert,
Anon,



TABLE
DES MADRIGAUX
DE LA GUIRLANDE DE JULIE,
Avec les noms de leurs Auteurs.

A

B

J.

N.

P.

Q.

R.

S.

De l'Imprimerie de CLAUDE ROBU
1729.

[redacted]

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé: *La Vie de M. le Duc de Montauſier, Pair de France, &c.* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Verſailles le 21. Novembre 1728. HARDION.

AUTRE APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé: *La Vie de M. le Duc de Montauſier, Pair de France, &c.* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Verſailles le 21. Novembre 1728. GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseiller les Gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé Jacques Rollin pere, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre: *La Vie de Monsieur le Duc de Montausier*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-Scel des Presentes; A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-Scel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, ven

dre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement; sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits; de quinze cent livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long

au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le troisiéme jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens vingt-huit, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 276. fol. 232. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 15. Decembre 1728.

Signé, COIGNARD, Syndic.